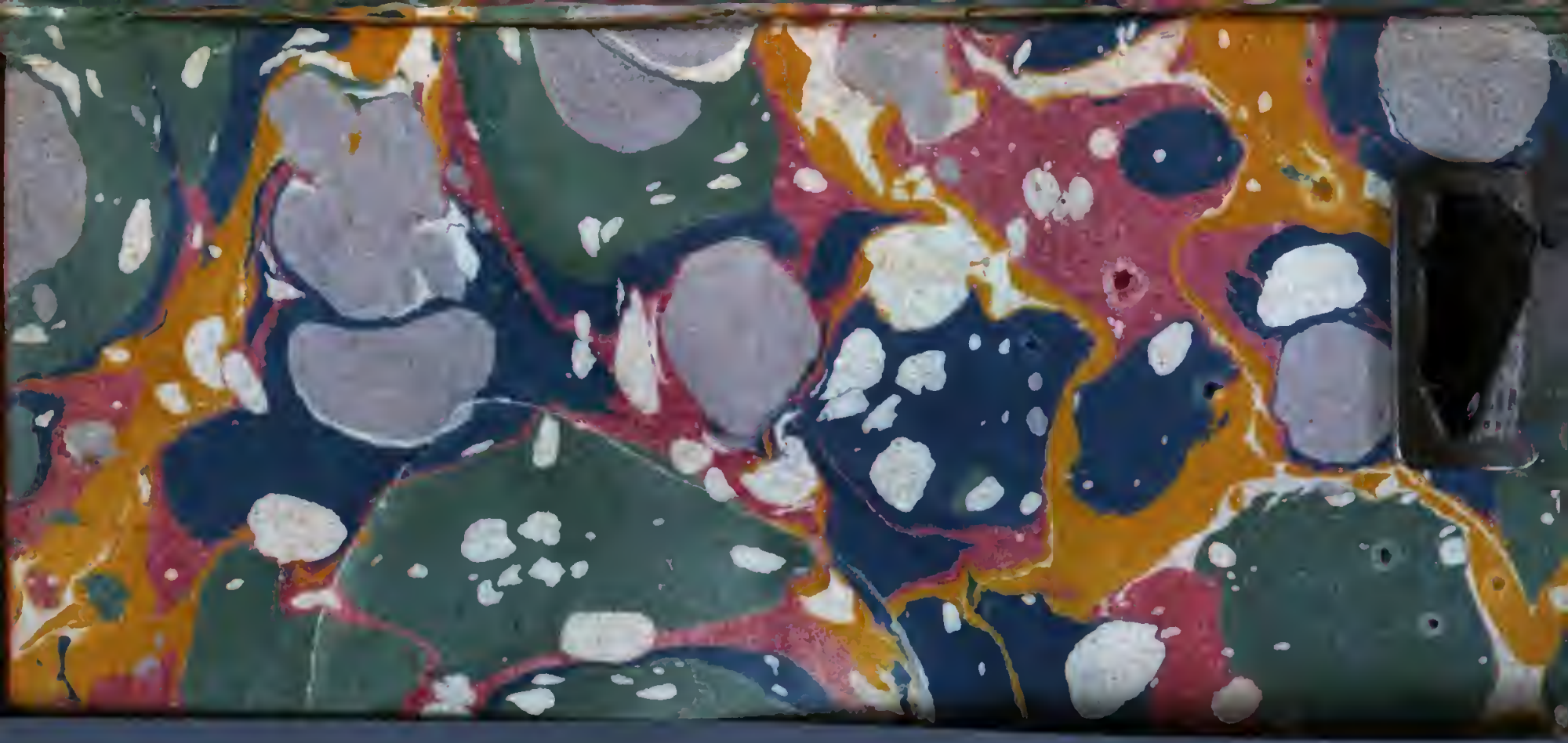
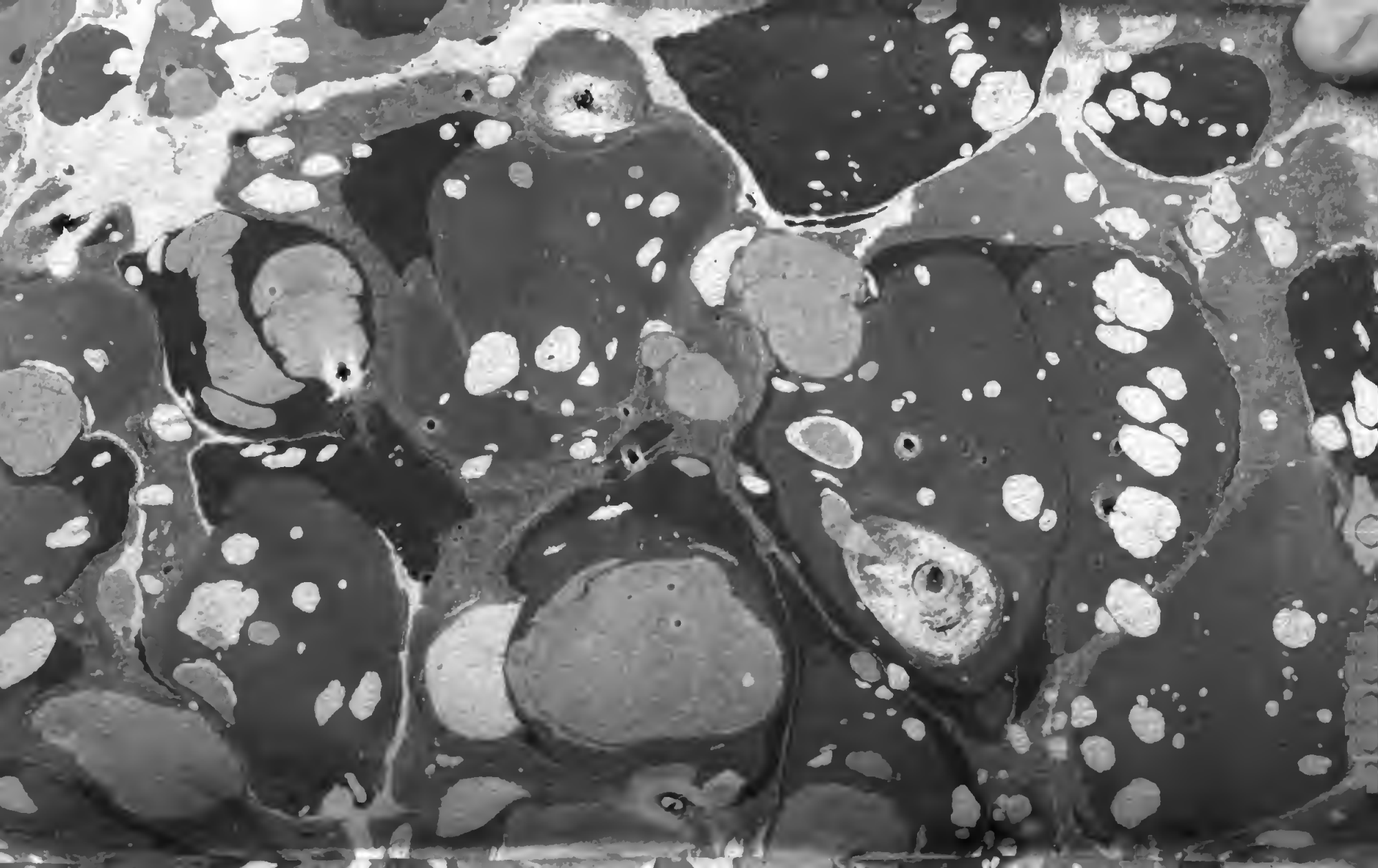
Österreichische
Nationalbibliothek

214.979-A

Alt-





SECOND SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

TOME SECOND.

GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

214979-B.

14

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

SUITE DU LIVRE IX.

TANT de chagrins, coup ſur coup, me jetèrent dans un accablement qui ne me laiſſoit guères la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponſe de St. L.....t, négligé de Mde. d'H....., n'oſant plus m'ouvrir à perſonne, je commençai de craindre qu'en faiſant de l'amitié l'idôle de mon cœur, je n'euſſe employé ma vie à ſacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne reſtoit de toutes mes liaiſons que deux hommes qui euſſent conſervé toute mon eſtime, & à qui mon cœur put donner ſa confiance: Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage, j'avois perdu de vue, & St. L.....t. Je crus ne

pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur ſans réſerve, & je réſolus de lui faire pleinement mes confeſſions en tout ce qui ne compromettroit pas ſa maîtreſſe. Je ne doute pas que ce choix ne fut encore un piége de ma paſſion, pour me tenir plus rapproché d'elle; mais il eſt certain que je me ſerois jeté dans les bras de ſon amant ſans réſerve, que je me ſerois mis pleinement ſous ſa conduite & que j'aurois pouſſé la franchiſe auſſi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une ſeconde lettre à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triſte cauſe de ſon ſilence ſur la première. Il n'avoit pu ſoutenir juſqu'au bout les fatigues de cettte campagne. Mde. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralyſie, & Mde. d'H....., que ſon affliction finit par rendre malade elle-même, & qui fut hors d'état de m'écrire ſur le champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il ſe faiſoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que

cette triſte nouvelle m'affligea comme elle; mais je doute que le ſerrement de cœur qu'elle me donna fut moins pénible que ſa douleur & ſes larmes. Le chagrin de le ſavoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eut contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé juſqu'alors, & je ſentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre eſtime, la force dont j'avois beſoin pour ſupporter tant de déplaiſir. Heureuſement ce généreux ami ne me laiſſa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré ſon attaque, & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de ſes ſentimens & de ſon état. Mais il eſt temps d'en venir à la grande révolution de ma deſtinée, à la cataſtrophe qui a partagé ma vie en deux parties ſi différentes, & qui d'une bien légère cauſe, a tiré de ſi terribles effets.

Un jour que je ne ſongeois à rien moins, Mde. D'.....y m'envoya chercher. En entrant j'apperçus dans ſes yeux & dans toute ſa contenance, un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé,

que cet air ne lui étoit point ordinaire, perſonne au monde ne ſachant mieux qu'elle gouverner ſon viſage & ſes mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine eſt en mauvais état, ma ſanté ſe délabre au point que toute choſe ceſſante, il faut que j'aille voir & conſulter Tronchin. Cette réſolution ſi bruſquement priſe & à l'entrée de la mauvaiſe ſaiſon, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée, trente-ſix heures auparavant, ſans qu'il en fut queſtion. Je lui demandai qui elle emméneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emméneroit ſon fils avec M. de Linant; & puis elle ajouta négligemment; & vous, mon ours, ne viendrez-vous pas auſſi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât ſérieuſement, ſachant que dans la ſaiſon où nous entrions, j'étois à peine en état de ſortir de ma chambre, je plaiſantai ſur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la propoſition, & il n'en fut plus queſtion. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de ſon voyage dont elle s'occupoit

avec beaucoup de vivacité, étant réſolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé ſon mari à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais tranſcrire. Ce billet ſeulement plié en deux, de manière que tout le dedans ſe liſoit ſans peine, me fut adreſſé chez Mde. D'.....y, & recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils & le confident de la mère.

Billet de Diderot.

" Je ſuis fait pour vous aimer, & „ pour vous donner du chagrin. J'ap- „ prends que Mde. D'.....y va à Genève, „ & je n'entends point dire que vous „ l'accompagniez. Mon ami, content de „ Mde. D'.....y il faut partir avec elle : „ mécontent il faut partir beaucoup plus „ vîte. Etes-vous ſurchargé du poids des „ obligations que vous lui avez ? voilà „ une occaſion de vous acquitter en partie „ & de vous ſoulager. Trouverez-vous „ une autre occaſion dans votre vie de „ lui témoigner votre reconnoiſſance ? „ Elle va dans un pays où elle ſera comme „ tombée des nues. Elle eſt malade : elle

„ aura beſoin d'amuſement & de diſtrac-
„ tion. L'hiver! voyez, mon ami. L'ob-
„ jection de votre ſanté peut être beau-
„ coup plus forte que je ne la crois. Mais
„ êtes-vous plus mal aujourd'hui que
„ vous ne l'étiez il y a un mois, & que
„ vous ne le ſerez au commencement du
„ printemps? Ferez-vous dans trois mois
„ d'ici le voyage plus commodément
„ qu'aujourd'hui? Pour moi je vous avoue
„ que ſi je ne pouvois ſupporter la
„ chaiſe, je prendrois un bâton & je la
„ ſuivrois. Et puis ne craignez-vous point
„ qu'on ne méſinterprête votre conduite?
„ On vous ſoupçonnera ou d'ingratitude
„ ou d'un autre motif ſecret. Je ſais bien
„ que quoique vous faſſiez, vous aurez
„ toujours pour vous le témoignage de
„ votre conſcience : mais ce témoignage
„ ſuffit-il ſeul, & eſt-il permis de négli-
„ ger juſqu'à certain point celui des au-
„ tres hommes? Au reſte, mon ami,
„ c'eſt pour m'acquitter avec vous &
„ avec moi que je vous écris ce billet.
„ S'il vous déplaît, jetez-le au feu, &
„ qu'il n'en ſoit non plus queſtion que
„ s'il n'eut jamais été écrit. Je vous ſalue,
„ vous aime, & vous embraſſe. „

Le tremblement de colère, l'éblouiſſement qui me gagnoient en liſant ce billet, & qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adreſſe avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux, plus careſſant, plus honnête que dans toutes ſes autres lettres, dans leſquelles il me traitoit tout au plus de mon cher, ſans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aiſément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la ſuſcription, la forme & la marche déceloient même aſſez maladroitement le détour: car nous nous écrivions ordinairement par la poſte ou par le meſſager de Montmorenci, & ce fut la première & l'unique fois qu'il ſe ſervit de cette voye-là.

Quand le premier tranſport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponſe ſuivante, que je portai ſur le champ, de l'Hermitage, où j'étois pour lors, à la C.....e, pour la montrer à Mde. D'.....y, à qui dans mon aveugle colère je la voulus lire moi-même, ainſi que le billet de Diderot.

« Mon cher ami, vous ne pouvez
„ ſavoir ni la force des obligations que
„ je puis avoir à Mde. D'.....y, ni juſ-
„ qu'à quel point elles me lient, ni ſi
„ elle a réellement beſoin de moi dans
„ ſon voyage, ni ſi elle déſire que je
„ l'accompagne, ni s'il m'eſt poſſible de
„ le faire, ni les raiſons que je puis avoir
„ de m'en abſtenir. Je ne refuſe pas de
„ diſcuter avec vous tous ces points;
„ mais, en attendant, convenez que me
„ preſcrire ſi affirmativement ce que je
„ dois faire, ſans vous être mis en état
„ d'en juger, c'eſt, mon cher philoſo-
„ phe, opiner en franc étourdi. Ce que
„ je vois de pis à cela, eſt que votre avis
„ ne vient pas de vous. Outre que je
„ ſuis peu d'humeur à me laiſſer mener
„ ſous votre nom par le tiers & le quart,
„ je trouve à ces ricochets certains détours
„ qui ne vont pas à votre franchiſe, &
„ dont vous ferez bien pour vous &
„ pour moi, de vous abſtenir déſormais.

„ Vous craignez qu'on n'interprête mal
„ ma conduite; mais je défie un cœur
„ comme le vôtre d'oſer mal penſer du
„ mien. D'autres peut-être parleroient

„ mieux de moi ſi je leur reſſemblois „ davantage. Que Dieu me préſerve de „ me faire approuver d'eux ! Que les „ méchans m'épient & m'interprêtent, „ Rouſſeau n'eſt pas fait pour les crain- „ dre, ni Diderot pour les écouter.

„ Si votre billet m'a déplu, vous vou- „ lez que je le jette au feu, & qu'il n'en „ ſoit plus queſtion. Penſez-vous qu'on „ oublie ainſi ce qui vient de vous ? „ Mon cher, vous faites auſſi bon mar- „ ché de mes larmes dans les peines que „ vous me donnez, que de ma vie & de „ ma ſanté dans les ſoins que vous m'ex- „ hortez à prendre. Si vous pouviez „ vous corriger de cela, votre amitié „ m'en ſeroit plus douce, & j'en devien- „ drois moins à plaindre „.

En entrant dans la chambre de Mde. D'...y, je trouvai G.... avec elle, & j'en fus charmé. Je leur lus à haute & claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me ſerois pas cru capable, & j'y ajoutai en finiſſant quelques diſcours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement craintif, je les vis l'un &

l'autre atterrés, abaſourdis, ne répondant pas un mot; je vis ſurtout cet homme arrogant baiſſer les yeux à terre, & n'oſer ſoutenir les étincelles de mes regards: mais dans le même inſtant, au fond de ſon cœur, il juroit ma perte, & je ſuis sûr qu'ils la concertèrent avant de ſe ſéparer.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par Mde. d'H..... la réponſe de St. L.....t, datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après ſon accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponſe m'apporta des conſolations, dont j'avois grand beſoin dans ce moment-là, par les témoignages d'eſtime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnèrent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir, mais il eſt conſtant que ſi St. L.....t ſe fut trouvé moins ſenſé, moins généreux, moins honnête-homme, j'étois perdu ſans retour.

La ſaiſon devenoit mauvaiſe, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mde. d'H..... me marqua le jour où elle

comptoit venir faire ſes adieux à la vallée, & me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour ſe trouva par haſard le même où Mde. D'.....y quittoit la C.....e pour aller à Paris achever les préparatifs de ſon voyage. Heureuſement elle partit le matin, & j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec ſa belle-ſœur. J'avois la lettre de St. L.....t dans ma poche; je la relus pluſieurs fois en marchant. Cette lettre me ſervit d'égide contre ma foibleſſe. Je fis & tins la réſolution de ne voir en Mde. d'H..... que mon amie & la maîtreſſe de mon ami; & je paſſai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouiſſance, à ces accès de fièvre ardente que, juſqu'alors, j'avois eu auprès d'elle. Comme elle ſavoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut ſenſible aux efforts que j'avois fait pour me vaincre, elle m'en eſtima davantage, & j'eus le plaiſir de voir que ſon amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de St. L.....t, qui, quoique aſſez bien rétabli de ſon attaque,

n'étoit plus en état de ſoutenir les fatigues de la guerre, & quittoit le ſervice pour venir vivre paiſiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite ſociété entre nous trois, & nous pouvions eſpérer que l'exécution de ce projet ſeroit durable, vu que tous les ſentimens qui peuvent unir des cœurs ſenſibles & droits en faiſoient la baſe, & que nous raſſemblions à nous trois aſſez de talens & de connoiſſances pour nous ſuffire à nous-mêmes, & n'avoir beſoin d'aucun ſupplément étranger. Hélas ! en me livrant à l'eſpoir d'une ſi douce vie, je ne ſongeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes enſuite de ma ſituation préſente avec Mde. D'.....y. Je lui montrai la lettre de Diderot avec ma réponſe; je lui détaillai tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet, & je lui déclarai la réſolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y oppoſa vivement, & par des raiſons toutes-puiſſantes ſur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit déſiré que j'euſſe fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manqueroit

queroit pas de la compromettre dans mon refus ; ce que la lettre de Diderot ſembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle ſavoit mes raiſons auſſi bien que moi-même, elle n'inſiſta pas ſur cet article, mais elle me conjura d'éviter tout éclat à quelque prix que ce put être, & de pallier mon refus de raiſons aſſez plauſibles pour éloigner l'injuſte ſoupçon qu'elle put y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'impoſoit pas une tâche aiſée ; mais que réſolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la ſienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt ſi j'ai ſu remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma paſſion malheureuſe eut rien perdu de ſa force, je n'aimai jamais ma Sophie auſſi vivement, auſſi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impreſſion que firent ſur moi la lettre de St. L.....t, le ſentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes ſens me laiſsèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus

pas même tenté de lui baiſer la main. En partant, elle m'embraſſa devant ſes gens. Ce baiſer, ſi différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois ſous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-même: je ſuis preſque aſſuré que ſi mon cœur avoit eu le temps de ſe raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finiſſent mes liaiſons perſonnelles avec Mde. d'H.....; liaiſons dont chacun a pu juger ſur les apparences, ſelon les diſpoſitions de ſon propre cœur, mais dans leſquelles la paſſion que m'inſpira cette aimable femme, paſſion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais ſentie, s'honorera toujours entre le ciel & nous des rares & pénibles ſacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour & à l'amitié. Nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aiſément. Il faudroit être indigne de toute eſtime pour ſe réſoudre à en perdre une de ſi haut prix, & l'énergie même des ſentimens qui pouvoient nous rendre coupa-

bles, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'eſt ainſi qu'après une ſi longue amitié pour l'une de ces deux femmes, & un ſi vif amour pour l'autre, je leur fis ſéparément mes adieux en un même jour, à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occaſions que je dirai ci-après.

Après leur départ je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs preſſans & contradictoires, ſuites de mes imprudences; ſi j'euſſe été dans mon état naturel, après la propoſition & le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à reſter tranquille & tout étoit dit. Mais j'en avois ſottement fait une affaire qui ne pouvoit reſter dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me diſpenſer de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Hermitage, ce que je venois de promettre à Mde. d'H..... de ne pas faire, au moins pour le moment préſent. De plus, elle avoit exigé que j'excuſaſſe auprès de mes ſoi-diſans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je

n'en pouvois alléguer la véritable cauſe ſans outrager Mde. D'.....y, à qui je devois certainement de la reconnoiſſance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi Tout bien conſidéré, je me trouvai dans la dure mais indiſpenſable alternative, de manquer à Mde. D'.....y, à Mde. d'H....., ou à moi-même, & je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, ſans tergiverſer; & avec une généroſité digne aſſurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce ſacrifice, dont mes ennemis ont ſu tirer parti, & qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, & m'a ôté par leurs ſoins l'eſtime publique; mais il m'a rendu la mienne, & m'a conſolé dans mes malheurs. Ce n'eſt pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils ſacrifices, ni la dernière auſſi qu'on s'en eſt prévalu pour m'accabler.

G.... étoit le ſeul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je réſolus de m'adreſſer. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'expoſai le ridicule de vouloir

me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mde. D'.....y, & les inconvéniens qu'il en auroit réſulté pour moi-même. Je ne réſiſtai pas dans cette lettre à la tentation de lui laiſſer voir que j'étois inſtruit, & qu'il me paroiſſoit ſingulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en diſpenſoit, & qu'on ne faiſoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raiſons, je fus forcé de battre ſouvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle étoit un exemple de retenue & de diſcrétion pour les gens qui, comme G.... étoient au fait des choſes que j'y taiſois & qui juſtifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour inſinuer que Mde. d'H..... avoit penſé de même, comme il étoit vrai, & taiſant que, ſur mes raiſons, elle avoit changé d'avis, je ne pouvois mieux la diſculper du ſoupçon de con-

niver avec moi, qu'en paroiſſant ſur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finiſſoit par un acte de confiance dont tout autre homme auroit été touché; car en exhortant G.... à peſer mes raiſons & à me marquer après cela ſon avis, je lui marquois que cet avis ſeroit ſuivi, quel qu'il put être, & c'étoit mon intention, eut-il même opiné pour mon départ; car M. D'.....y s'étant fait le conducteur de ſa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent: au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut queſtion de lui qu'après mon refus.

La réponſe de G.... ſe fit attendre; elle fut ſingulière, je vais la tranſcrire ici.

" Le départ de Mde. D'.....y eſt „ reculé; ſon fils eſt malade, il faut „ attendre qu'il ſoit rétabli. Je rêverai à „ votre lettre. Tenez-vous tranquille à „ votre Hermitage. Je vous ferai paſſer „ mon avis à temps. Comme elle ne par- „ tira ſurement pas de quelques jours, „ rien ne preſſe. En attendant, ſi vous „ le jugez à propos, vous pouvez lui

„ faire vos offres, quoique cela me pa-
„ roiſſe encore aſſez égal. Car connoiſ-
„ ſant votre poſition auſſi bien que vous-
„ même, je ne doute point qu'elle ne
„ réponde à vos offres comme elle doit,
„ & tout ce que je vois à gagner à cela,
„ c'eſt que vous pourrez dire à ceux qui
„ vous preſſent, que ſi vous n'avez pas
„ été, ce n'eſt pas faute de vous être
„ offert. Au reſte je ne vois pas pour-
„ quoi vous voulez abſolument que le
„ philoſophe ſoit le porte-voix de tout
„ le monde, & parce que ſon avis eſt
„ que vous partiez, pourquoi vous ima-
„ ginez que tous vos amis prétendent
„ la même choſe. Si vous écrivez à Mde.
„ D'.....y, ſa réponſe peut vous ſervir
„ de replique à tous ces amis, puiſqu'il
„ vous tient tant au cœur de leur repli-
„ quer. Adieu, je ſalue Mde. le Vaſſeur
„ & le Criminel (*). „

Frappé d'étonnement en liſant cette

(*) M. Le Vaſſeur, que ſa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *Lieutenant criminel.* M. G.... donnoit par plaiſanterie le même nom à la fille, & pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit ſignifier, & je ne trouvois rien. Comment! au lieu de me répondre avec ſimplicité ſur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme ſi celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas ſuffi. Il m'avertit même de la ſuſpenſion dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agiſſoit d'un profond problême à réſoudre, ou comme s'il importoit à ſes vues de m'ôter tout moyen de pénétrer ſon ſentiment juſqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que ſignifient donc ces précautions, ces retardemens, ces myſtères? Eſt-ce ainſi qu'on répond à la confiance? Cette allure eſt-elle celle de la droiture & de la bonne foi? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite; je n'en trouvois point. Quelque fut ſon deſſein, s'il m'étoit contraire, ſa poſition en facilitoit l'exécution, ſans que par la mienne il me fut poſſible d'y mettre obſtacle. En faveur dans la maiſon d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes ſociétés, dont il étoit l'oracle,

il pouvoit avec ſon adreſſe ordinaire diſpoſer à ſon aiſe toutes ſes machines, & moi, ſeul dans mon Hermitage, loin de tout, ſans avis de perſonne, ſans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre & reſter en paix; ſeulement j'écrivis à Mde. D'.....y ſur la maladie de ſon fils, une lettre auſſi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piége de lui offrir de partir avec elle.

Après des ſiècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que Mde. D'.....y étoit partie, & je reçus de lui une ſeconde lettre. Elle n'étoit que de ſept à huit lignes que je n'achevai pas de lire..... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offenſans. Il me défendoit ſa préſence comme il m'auroit défendu ſes états. Il ne manquoit à ſa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de ſang-froid. Sans la tranſcrire, ſans même en achever la

lecture, je la lui renvoyai ſur le champ avec celle-ci.

" Je me refuſois à ma juſte défiance ; „ j'achève trop tard de vous connoître.

„ Voilà donc la lettre que vous vous „ êtes donné le loiſir de méditer ; je „ vous la renvoie, elle n'eſt pas pour „ moi. Vous pouvez montrer la mienne „ à toute la terre, & me haïr ouverte- „ ment ; ce ſera de votre part une fauſ- „ ſeté de moins. „

Ce que je lui diſois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, ſe rapportoit à un article de la ſienne ſur lequel on pourra juger de la profonde adreſſe qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner ſur moi bien des priſes. Il le vit avec joie ; mais comment ſe prévaloir de cet avantage ſans ſe compromettre ? En montrant cette lettre, il s'expoſoit au reproche d'abuſer de la confiance de ſon ami.

Pour ſortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fut poſſible, & de me faire valoir dans ſa lettre la grâce

qu'il me faiſoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que dans l'indignation de ma colère, je me refuſerois à ſa feinte diſcrétion, & lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit préciſément ce qu'il vouloit, & tout arriva comme il avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris avec des commentaires de ſa façon, qui, pourtant, n'eurent pas tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permiſſion de montrer ma lettre qu'il avoit ſu m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir ſi légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts perſonnels j'avois avec lui, pour autoriſer une ſi violente haine. Enfin l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû reſpecter. Mais malheureuſement Paris eſt frivole, ces remarques du moment s'oublient; l'abſent infortuné ſe néglige, l'homme qui proſpère en impoſe par ſa préſence, le jeu de l'intrigue & de la méchanceté ſe ſoutient, ſe renou-

velle, & bientôt ſon effet ſans ceſſe renaiſſant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir ſi long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi ſon maſque, perſuadé que dans l'état où il avoit amené les choſes, il ceſſoit d'en avoir beſoin. Soulagé de la crainte d'être injuſte envers ce miſérable, je l'abandonnai à ſon propre cœur, & ceſſai de penſer à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mde. D'.....y ſa réponſe, datée de Genève, à ma précédente. Je compris au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de ſa vie, que l'un & l'autre, comptant ſur le ſuccès de leurs meſures, agiſſoient de concert, & que, me regardant comme un homme perdu ſans reſſource, ils ſe livroient déſormais ſans riſque au plaiſir d'achever de m'écraſer.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, ſans qu'il me fût poſſible de ſavoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui ſe vantoit de me reſter, de me reſter ſeul, & qui depuis trois mois me promettoit une viſite, ne venoit

point. L'hiver commençoit à ſe faire ſentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu ſoutenir les combats de tant de paſſions contraires. J'étois dans un épuiſement qui ne me laiſſoit ni force ni courage pour réſiſter à rien; quand mes engagemens, quand les continuelles repréſentations de Diderot & de Mde. d'H..... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne ſavois ni où aller ni comment me traîner. Je reſtois immobile & ſtupide, ſans pouvoir agir ni penſer. La ſeule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faiſoit frémir. Je ne pouvois cependant laiſſer la lettre de Mde. D'.....y ſans replique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & ſon ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes ſentimens & mes réſolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par généroſité, par bienſéance, par les bons ſentimens que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empreſsât d'y ſouſcrire. Voici ma lettre.

A l'Hermitage, le 23 Novembre 1757.

" Si l'on mouroit de douleur, je ne „ ſerois pas en vie. Mais enfin, j'ai pris „ mon parti. L'amitié eſt éteinte entre „ nous, Madame; mais celle qui n'eſt „ plus, garde encore des droits que je „ ſais reſpecter. Je n'ai point oublié vos „ bontés pour moi, & vous pouvez „ compter de ma part ſur toute la recon- „ noiſſance qu'on peut avoir pour quel- „ qu'un qu'on ne doit plus aimer. Toute „ autre explication ſeroit inutile : j'ai „ pour moi ma conſcience, & vous „ renvoie à la vôtre.

" J'ai voulu quitter l'Hermitage, & je „ le devois. Mais on prétend qu'il faut „ que j'y reſte juſqu'au printemps, & „ puiſque mes amis le veulent, j'y reſ- „ terai juſqu'au printemps, ſi vous y „ conſentez. „

Cette lettre écrite & partie, je ne penſai plus qu'à me tranquilliſer à l'Hermitage, en y ſoignant ma ſanté; tâchant de recouvrer des forces & de prendre des meſures pour en ſortir au printemps, ſans bruit & ſans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M.

G.... & de Mde. D'.....y, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaiſir de recevoir de Diderot cette viſite ſi ſouvent promiſe & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos; c'étoit mon plus ancien ami; c'étoit preſque le ſeul qui me reſtât: on peut juger du plaiſir que j'eus à le voir dans ces circonſtances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le ſien. Je l'éclairai ſur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguiſés ou ſuppoſés. Je lui appris de tout ce qui s'étoit paſſé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne ſavoit que trop, qu'un amour auſſi malheureux qu'inſenſé avoit été l'inſtrument de ma perte; mais je ne convins jamais que Mde. d'H..... en fut inſtruite, ou du moins que je le lui euſſe déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mde. D'.....y pour ſurprendre les lettres très-innocentes que ſa belle-ſœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprit ces détails de la bouche même des perſonnes qu'elle avoit tenté de ſéduire. Thérèſe le lui fit exactement: mais que devins-je quand

ce fut le tour de la mère, & que je l'entendis déclarer & ſoutenir que rien de cela n'étoit à ſa connoiſſance? Ce furent ſes termes, & jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face de mon ami. Ce trait me parut déciſif, & je ſentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé ſi long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je ſentis ce que je devois à la fille dont l'inébranlable droiture contraſtoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris ſur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avois attendu. Le 10. Décembre, je reçus de Mde. D'.....y réponſe à ma précédente lettre. En voici le contenu.

A Genève, le premier Décembre 1757.

" Après vous avoir donné, pendant „ pluſieurs années, toutes les marques „ poſſibles d'amitié & d'intérêt, il ne me reſte

„ reſte qu'à vous plaindre. Vous êtes „ bien malheureux. Je déſire que votre „ conſcience ſoit auſſi tranquille que la „ mienne. Cela pourroit être néceſſaire „ au repos de votre vie.

„ Puiſque vous vouliez quitter l'Her- „ mitage & que vous le deviez, je ſuis „ étonnée que vos amis vous ayent retenu. „ Pour moi je ne conſulte point les miens „ ſur mes devoirs, & je n'ai plus rien à „ vous dire ſur les vôtres. „

Un congé ſi imprévu, mais ſi nettement prononcé, ne me laiſſa pas un inſtant à balancer. Il falloit ſortir ſur le champ, quelque temps qu'il fit, en quelqu'état que je fuſſe, duſſai-je coucher dans les bois & ſur la neige, dont la terre étoit alors couverte, & quoique put dire & faire Mde. d'H.....; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas juſqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours; mais ma réſolution étoit priſe, je jurai, quoiqu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de ſortir mes effets, déterminé à

les laiſſer en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine : car je voulois ſurtout que tout fut fait avant qu'on pût écrire à Genève & recevoir réponſe. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais ſenti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent ſur leſquelles Mde. D'..... y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiſcal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maiſon qu'il avoit à ſon jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empreſſement & reconnoiſſance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérèſe & moi. Je fis charrier mes effets à grand peine & à grands frais : malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le quinze Décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mde. le Vaſſeur, je lui décla-

lai qu'il falloit nous ſéparer ; ſa fille voulut m'ébranler, je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du meſſager, avec tous les effets & meubles que ſa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelqu'argent, & je m'engageai à lui payer ſon loyer chez ſes enfans ou ailleurs, à pourvoir à ſa ſubſiſtance autant qu'il me ſeroit poſſible, & à ne jamais la laiſſer manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin le ſur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mde. D'....y la lettre ſuivante.

A Montmorenci le 17 Décembre 1757.

" Rien n'eſt ſi ſimple & ſi néceſſaire, „ Madame, que de déloger de votre „ maiſon, quand vous n'approuvez pas „ que j'y reſte. Sur votre refus de con„ ſentir que je paſſaſſe à l'Hermitage le „ reſte de l'hiver, je l'ai donc quitté le „ quinze Décembre. Ma deſtinée étoit „ d'y entrer malgré moi & d'en ſortir „ de même. Je vous remercie du ſéjour „ que vous m'avez engagé d'y faire, & „ je vous en remercierois davantage ſi je „ l'avois payé moins cher. Au reſte, vous

„ avez raiſon de me croire malheureux ;
„ perſonne au monde ne ſait mieux que
„ vous combien je dois l'être. Si c'eſt un
„ malheur de ſe tromper ſur le choix de
„ ſes amis, c'en eſt un autre non moins
„ cruel de revenir d'une erreur ſi douce. „

Tel eſt le narré fidelle de ma demeure à l'Hermitage, & des raiſons qui m'en ont fait ſortir. Je n'ai pu couper ce récit, & il importoit de le ſuivre avec la plus grande exactitude : cette époque de ma vie ayant eu ſur la ſuite une influence qui s'étendra juſqu'à mon dernier ſouvenir.

Fin du neuvième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DIXIÈME.

La force extraordinaire qu'une effervescence paſſagère m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna ſitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions ſe compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une hernie qui me tourmentoit depuis quelque temps, ſans que je ſuſſe que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir & m'éclaira ſur mon état. Tout l'appareil des infirmités de l'âge raſſemblé autour de moi, me fit durement ſentir qu'on n'a plus le cœur jeune impu-

nément, quand le corps a ceſſé de l'être. La belle ſaiſon ne me rendit point mes forces, & je paſſai toute l'année 1758 dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une ſorte d'empreſſement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable: je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aſpirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroît que ma retraite à Montmorenci déconcerta Mde. D'....y: vraiſemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triſte état, la rigueur de la ſaiſon, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faiſoit croire à G.... & à elle, qu'en me pouſſant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernières baſſeſſes pour être laiſſé dans l'aſyle dont l'honneur m'ordonnoit de ſortir. Je délogeai ſi bruſquement qu'ils n'eurent pas

le temps de prévenir le coup, & il ne leur reſta plus que le choix de jouer à quitte ou double, & d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. G.... prit le premier parti, mais je crois que Mde. D'.....y eut préféré l'autre, & j'en juge par ſa réponſe à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, & où elle ſembloit ouvrir la porte à un accommodement. Le long retard de cette réponſe, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique aſſez l'embarras où elle ſe trouvoit pour lui donner un tour convenable, & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin ſans ſe commettre : mais après ſes lettres précédentes & après ma bruſque ſortie de ſa maiſon, l'on ne peut qu'être frappé du ſoin qu'elle prend dans cette lettre, de n'y pas laiſſer gliſſer un ſeul mot déſobligeant. Je vais la tranſcrire en entier, afin qu'on en juge.

A Genève le 17 Janvier 1758.

" Je n'ai reçu votre lettre du 17 „ Décembre, Monſieur, qu'hier. On me „ l'a envoyée dans une caiſſe remplie de

„ différentes choſes ; qui a été tout ce
„ temps en chemin. Je ne répondrai qu'à
„ l'apoſtille ; quant à la lettre, je ne l'en-
„ tends pas bien ; & ſi nous étions dans
„ le cas de nous expliquer, je voudrois
„ bien mettre tout ce qui s'eſt paſſé ſur
„ le compte d'un mal-entendu. Je reviens
„ à l'apoſtille. Vous pouvez vous rap-
„ peler, Monſieur, que nous étions con-
„ venus que les gages du jardinier de
„ l'Hermitage paſſeroient par vos mains,
„ pour lui mieux faire ſentir qu'il dépen-
„ doit de vous, & pour éviter des ſcè-
„ nes auſſi ridicules & indécentes, qu'en
„ avoit fait ſon prédéceſſeur. La preuve
„ en eſt que les premiers quartiers de ſes
„ gages vous ont été remis, & que j'é-
„ tois convenue avec vous, peu de jours
„ avant mon départ, de vous faire rem-
„ bourſer vos avances. Je ſais que vous
„ en fîtes d'abord difficulté : mais ces
„ avances, je vous avois prié de les faire ;
„ il étoit ſimple de m'acquitter, & nous
„ en convînmes. Cahouet m'a marqué
„ que vous n'avez point voulu recevoir
„ cet argent. Il y a aſſurément du qui-
„ pro-quo là-dedans. Je donne ordre

„ qu'on vous le reporte, & je ne vois „ pas pourquoi vous voudriez payer „ mon jardinier, malgré nos conventions „ & au-delà même du terme que vous „ avez habité l'Hermitage. Je compte „ donc, Monſieur, que vous rappelant „ tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, „ vous ne refuſerez pas d'être rembourſé „ de l'avance que vous avez bien voulu „ faire pour moi. „

Après tout ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant plus prendre de confiance en Mde. D'.....y, je ne voulus point renouer avec elle; je ne répondis point à cette lettre, & notre correſpondance finit-là. Voyant mon parti pris, elle prit le ſien, & entrant alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.....e, elle unit ſes efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. G...., qui, dans la ſuite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T....., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les ſeconda puiſſamment, & devint le plus furieux de mes perſécuteurs, ſans avoir jamais eu de moi, non plus que G....,

le moindre ſujet de plainte. Tous trois d'accord ſemèrent ſourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs moins diſpoſés à la haine, n'en reçurent pas ſi aiſément les impreſſions. Pour porter leurs coups avec plus d'adreſſe, ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. De-là, feignant d'être toujours mes amis, ils ſemoient adroitement leurs accuſations malignes, comme des plaintes de l'injuſtice de leur ami. Cela faiſoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les ſourdes accuſations de perfidie & d'ingratitude ſe débitoient avec plus de précaution, & par-là même avec plus d'effet. Je ſus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, ſans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faiſoient conſiſter. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle ſe réduiſoit à ces quatre crimes capitaux. 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mde. d'H..... 3°.

Refus d'accompagner à Genève Mde. D'.....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs meſures ſi juſtes, qu'il m'a été parfaitement impoſſible d'apprendre jamais quel en a été le ſujet.

C'eſt donc ici que je crois pouvoir fixer l'établiſſement d'un ſyſtême adopté depuis par ceux qui diſpoſent de moi, avec un progrès & un ſuccès ſi rapides, qu'il tiendroit du prodige pour qui ne ſauroit pas quelle facilité tout ce qui favoriſe la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obſcur & profond ſyſtême a de viſible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe, j'avois conſervé la ſimplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle averſion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, ſans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, iſolé, ſans appui, ſans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je ſuivois avec intrépidité les routes de la droiture,

ne flattant, ne ménageant jamais perſonne aux dépens de la juſtice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la ſolitude, ſans correſpondance de nouvelles, ſans relation des affaires du monde, ſans être inſtruit ni curieux de rien. Je vivois à quatre lieues de Paris, auſſi ſéparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G...., Diderot, d'H.....k, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, & s'en partageoient preſque entr'eux toutes les ſphères. Grands, beaux-eſprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert ſe faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette poſition donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois. Il eſt vrai que Diderot & d'H.....k n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs; l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté: mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... ſeul formoit ſon

plan dans ſa tête, & n'en montroit aux deux autres que ce qu'ils avoient beſoin de voir pour concourir à l'exécution. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux rendoit ce concours facile, & l'effet du tout répondoit à la ſupériorité de ſon talent.

Ce fut avec ce talent ſupérieur que, ſentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos poſitions reſpectives, il forma le projet de renverſer ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute oppoſée, ſans ſe compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impoſſible de percer pour éclairer ſes manœuvres & pour le démaſquer.

Cette entrepriſe étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laiſſer un ſeul ami, ni petit ni grand. Que dis-je? il ne falloit pas laiſſer percer un ſeul mot de vérité juſqu'à moi. Si un ſeul homme généreux me fut venu dire: vous faites le vertueux,

cependant voilà comme on vous traite, & voilà ſur quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire? La vérité triomphe, & G.... étoit perdu. Il le ſavoit; mais il a ſondé ſon propre cœur, & n'a eſtimé les hommes que ce qu'ils valent. Je ſuis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé ſi juſte.

En marchant dans ces ſouterrains, ſes pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il ſuit ſon plan, & le plus difficile reſte encore à faire; c'eſt d'abuſer le public entier. Il y reſte des yeux qui l'ont ſuivi de plus près qu'il ne penſe. Il le craint, & n'oſe encore expoſer ſa trame au grand jour. (*) Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puiſſance, & cette puiſſance diſpoſe de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de riſque. Les ſatellites de la puiſſance ſe piquant peu de droiture pour l'ordinaire, & beaucoup moins de franchiſe; il n'a

(*) Depuis que ceci eſt écrit il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable ſuccès. Je crois que c'eſt T..... qui lui en a donné le courage & les moyens.

plus guère à craindre l'indiſcrétion de quelque homme de bien. Car il a beſoin ſurtout que je ſois environné de ténèbres impénétrables, & que ſon complot me ſoit toujours caché, ſachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne ſoutiendroit jamais mes regards. La grande adreſſe eſt de paroître me ménager en me diffamant, & de donner encore à ſa perfidie l'air de la généroſité.

Je ſentis les premiers effets de ce ſyſtême par les ſourdes accuſations de la cotterie H.....e, ſans qu'il me fut poſſible de ſavoir ni de conjecturer même en quoi conſiſtoient ces accuſations. De Leyre me diſoit dans ſes lettres, qu'on m'imputoit des noirceurs. Diderot me diſoit plus myſtérieuſement la même choſe, & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre, tout ſe réduiſoit aux chefs d'accuſation ci-devant notés. Je ſentois un refroidiſſement graduel dans les lettres de Mde. d'H..... Je ne pouvois attribuer ce refroidiſſement à St. L.....t, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, & qui vint même me voir après ſon retour. Je ne pouvois,

non plus, m'en imputer la faute, puiſque nous nous étions ſéparés très-contens l'un de l'autre, & qu'il ne s'étoit rien paſſé de ma part depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même ſenti la néceſſité. Ne ſachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidiſſement, dont elle ne convenoit pas, mais ſur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je ſavois qu'elle ménageoit extrêmement ſa belle-ſœur & G...., à cauſe de leurs liaiſons avec St. L.....t; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies & rendit ma correſpondance orageuſe, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevoyois mille choſes cruelles, ſans rien voir diſtinctement. J'étois dans la poſition la plus inſupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aiſément Si j'euſſe été tout-à-fait iſolé, ſi je n'avois rien ſu du tout, je ſerois devenu plus tranquille; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens par leſquels mes ennemis avoient ſur moi mille priſes, & les foibles rayons qui perçoient dans mon aſyle, ne ſervoient

voient qu'à me laiſſer voir la noirceur des myſtères qu'on me cachoit.

J'aurois ſuccombé, je n'en doute point; à ce tourment trop cruel, trop inſupportable à mon naturel ouvert & franc, qui, par l'impoſſibilité de cacher mes ſentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, ſi très-heureuſement il ne ſe fut préſenté des objets aſſez intéreſſans à mon cœur, pour faire une diverſion ſalutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière viſite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Genève* que d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopédie; il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avoit pour but l'établiſſement de la comédie à Genève, qu'en conſéquence les meſures étoient priſes, & que cet établiſſement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroiſſoit trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du ſuccès, & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour diſputer encore ſur cet article, je ne lui dis rien; mais indigné de tout ce manège de ſéduction dans

ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponſe qui put parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établiſſement à Mont-Louis, & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adreſſe & d'art, & digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre, & malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins & mes maux, la rigueur de la ſaiſon & l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui ſurmonta tout.

Pendant un hiver aſſez rude, au mois de Février, & dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours paſſer deux heures le matin, & autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon qui terminoit une allée en terraſſe, donnoit ſur la vallée & l'étang de Montmorenci, & m'offroit pour terme du point de vue, le ſimple

mais reſpectable château de St. Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que ſans abri contre le vent & la neige, & ſans autre feu que celui de mon cœur, je compoſai dans l'eſpace de trois ſemaines, ma lettre à d'Alembert ſur les ſpectacles. C'eſt ici, car la Julie n'étoit pas moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Juſqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon, la tendreſſe & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injuſtices dont je n'avois été que ſpectateur, m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attriſtèrent, & cette triſteſſe ſans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit cru de ſa trempe, étoit forcé de ſe retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien mêloit le ſentiment de ſes peines aux idées que la méditation de mon ſujet m'avoit fait naître; mon travail ſe ſentit de ce mêlange. Sans m'en appercevoir j'y décrivis ma

ſituation actuelle ; j'y peignis G...., Mde. D'.....y. Mde. d'H....., St. L.....t, moi-même. En l'écrivant, que je verſai de délicieuſes larmes ! Hélas ! on y ſent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore ſorti de mon cœur. A tout cela ſe mêloit un certain attendriſſement ſur moi-même, qui me ſentois mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie : mais j'avois regret de quitter mes ſemblables ſans qu'ils ſentiſſent tout ce que je valois, ſans qu'ils ſuſſent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les ſecrètes cauſes du ton ſingulier qui règne dans cet ouvrage, & qui tranche ſi prodigieuſement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me diſpoſois à la faire imprimer, quand, après un long ſilence, j'en reçus une de Mde. d'H..... qui me plongea dans une affliction nouvelle, la

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité.

plus ſenſible, que j'euſſe encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre, que ma paſſion pour elle étoit connue dans tout Paris, que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique, que ces bruits parvenus à ſon amant, avoient failli lui coûter la vie, qu'enfin il lui rendoit juſtice, & que leur paix étoit faite: mais qu'elle lui devoit, ainſi qu'à elle-même & au ſoin de ſa réputation, de rompre avec moi tout commerce; m'aſſurant, au reſte, qu'ils ne ceſſeroient jamais l'un & l'autre de s'intéreſſer à moi, qu'ils me défendroient dans le public, & qu'elle enverroit de temps en temps ſavoir de mes nouvelles.

Et toi auſſi, Diderot, m'écriai-je! Indigne ami! ..... Je ne pus cependant me réſoudre à le juger encore. Ma foibleſſe étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter..... mais bientôt je ne le pus plus. St. L.....t fit peu après un acte digne de ſa généroſité. Il jugeoit, connoiſſant aſſez mon ame, en quel état je devois être; trahi d'une partie de mes amis & délaiſſé des autres. Il vint me voir. La première

fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureuſement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai plus chez moi. Thérèſe qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils ſe dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fuſſions informés. La ſurpriſe avec laquelle j'appris par lui que perſonne ne doutoit dans le monde que je n'euſſe vécu avec Mde. D'.....y, comme G.... y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. St. L.....t, au grand déplaiſir de la Dame, étoit dans le même cas que moi, & tous les éclairciſſemens qui réſultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu ſans retour avec elle. Par rapport à Mde. d'H....., il détailla à Thérèſe pluſieurs circonſtances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de Mde. d'H....., que je ſavois ſeul, que je n'avois dites qu'au ſeul Diderot ſous le ſceau de l'amitié, & c'étoit préciſément St. L.....t qu'il avoit choiſi pour lui en faire la confidence.

Ce dernier trait me décida, & réſolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que ſur la manière; car je m'étois apperçu que les ruptures ſecrètes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laiſſoient le maſque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les règles de bienſéance établies dans le monde ſur cet article, ſemblent dictées par l'eſprit de menſonge & de trahiſon. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a ceſſé de l'être, c'eſt ſe réſerver des moyens de lui nuire en ſurprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illuſtre Monteſquieu rompit avec le P. de Tournemine, il ſe hâta de le déclarer hautement, en diſant à tout le monde: N'écoutez ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons ceſſé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchiſe & la généroſité. Je réſolus de ſuivre avec Diderot le même exemple: mais comment, de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, & pourtant ſans ſcandale? Je m'aviſai d'inſérer, par forme de note

dans mon ouvrage, un paſſage du livre de l'Eccléſiaſtique, qui déclaroit cette rupture & même le ſujet aſſez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne ſignifioit rien pour le reſte du monde. M'attachant, au ſurplus, à ne déſigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, & il ſemble que tout acte de courage ſoit un crime dans l'adverſité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Monteſquieu, ne m'attira que blâme & reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à St. L.....t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mde. d'H..... & au ſien, un billet plein de la plus tendre amitié. Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire.

Fauhonne, 10 *Octobre* 1758.

" En vérité, Monſieur, je ne puis „ accepter le préſent que vous venez de „ me faire. A l'endroit de votre préface

„ où, à l'occaſion de Diderot, vous citez
„ un paſſage de l'Eccléſiaſte. (Il ſe trompe,
„ c'eſt de l'Eccléſiaſtique), le livre m'eſt
„ tombé des mains. Après les converſa-
„ tions de cet été, vous m'avez paru
„ convaincu que Diderot étoit innocent
„ des prétendues indiſcrétions que vous
„ lui imputiez. Il peut avoir des torts
„ avec vous, je l'ignore; mais je ſais bien
„ qu'ils ne vous donnent pas le droit
„ de lui faire une inſulte publique. Vous
„ n'ignorez pas les perſécutions qu'il
„ eſſuie, & vous allez mêler la voix d'un
„ ancien ami aux cris de l'envie. Je ne
„ puis vous diſſimuler, Monſieur, com-
„ bien cette attrocité me révolte. Je ne
„ vis point avec Diderot, mais je l'ho-
„ nore, & je ſens vivement le chagrin
„ que vous donnez à un homme, à qui,
„ du moins vis-à-vis de moi, vous n'a-
„ vez jamais reproché qu'un peu de foi-
„ bleſſe. Monſieur, nous différons trop
„ de principes pour nous convenir jamais.
„ Oubliez mon exiſtence; cela ne doit
„ pas être difficile. Je n'ai jamais fait aux
„ hommes ni le bien ni le mal dont on
„ ſe ſouvient long-temps. Je vous pro-

„ mets, moi, Monſieur, d'oublier votre „ perſonne, & de ne me ſouvenir que „ de vos talens. „

Je ne me ſentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre, & dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet ſuivant.

A Montmorenci, le 11 *Octobre* 1758.

" Monſieur, en liſant votre lettre, je „ vous ai fait l'honneur d'en être ſur- „ pris, & j'ai eu la bêtiſe d'en être ému ; „ mais je l'ai trouvée indigne de réponſe.

„ Je ne veux point continuer les copies „ de Mde. d'H..... S'il ne lui convient „ pas de garder ce qu'elle a, elle peut „ me le renvoyer, je lui rendrai ſon „ argent. Si elle le garde, il faut toujours „ qu'elle envoie chercher le reſte de ſon „ papier & de ſon argent. Je la prie de „ me rendre en même-temps le proſpec- „ tus dont elle eſt dépoſitaire. Adieu, „ Monſieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer St. L.....t en lui-même, & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait ; mais trop

fier à ſon tour pour en revenir ouvertement, il ſaiſit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. D'.....y la lettre ſuivante.

Ce Jeudi 26.

" J'ai reçu, Monſieur, le livre que „ vous avez eu la bonté de m'envoyer, „ je le lis avec le plus grand plaiſir. C'eſt „ le ſentiment que j'ai toujours éprouvé „ à la lecture de tous les ouvrages qui „ ſont ſortis de votre plume. Recevez- „ en tous mes remercîmens. J'aurois été „ vous les faire moi-même, ſi mes affai- „ res m'euſſent permis de demeurer quel- „ que temps dans votre voiſinage; mais „ j'ai bien peu habité la C..... e cette „ année. M. & Mde. D...n viennent „ m'y demander à dîner dimanche pro- „ chain. Je compte que MM. de St. „ L.....t, de F.....l & Mde. d'H.....r, „ ſeront de la partie; vous me feriez un „ vrai plaiſir, Monſieur, ſi vous vouliez „ être des nôtres. Toutes les perſonnes „ que j'aurai chez moi vous déſirent, & „ ſeront charmées de partager avec moi „ le plaiſir de paſſer avec vous une par-

„ tie de la journée. J'ai l'honneur d'être „ avec la plus parfaite conſidération, &c.„

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en ſpectacle vis-à-vis de Mde. d'H..... me faiſoit trembler, & j'avois peine à trouver aſſez de courage pour ſoutenir cette épreuve. Cependant, puiſqu'elle & St. L.....t le vouloient bien, puiſque D'.....y parloit au nom de tous les conviés, & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fuſſe bien aiſe de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque ſorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. D'.....y m'envoya ſon carroſſe, & j'allai.

Mon arrivée fit ſenſation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus careſſant. On eut dit que toute la compagnie ſentoit combien j'avois beſoin d'être raſſuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoiſſent ces ſortes de délicateſſes. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu. Entr'autres, le comte d'H.....,

que je ne connoiſſois point du tout, & ſa ſœur, Mde, de B.....e, dont je me ſerois bien paſſé. Elle étoit venue pluſieurs fois l'année précédente à Eaubonne, & ſa belle-ſœur, dans nos promenades ſolitaires, l'avoit ſouvent laiſſé s'ennuyer à garder le mulet.

Elle avoit nourri contre moi un reſſentiment qu'elle ſatisfit durant ce dîné tout à ſon aiſe; car on ſent que la préſence du comte d'H..... & de St. L.....t, ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarraſſé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant ſouffert, ni fait plus mauvaiſe contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut ſorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaiſir de voir St. L.....t & Mde. d'H..... s'approcher de moi, & nous causâmes enſemble une partie de l'après-midi de choſes indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur, & ſi St. L.....t y eut pu lire, il en eut ſurement été content.

Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant, la vue de Mde. d'H....., m'eut donné des palpitations jusqu'à la défaillance; en m'en retournant, je ne pensai presque pas à elle; je ne fus occupé que de St. L.....t.

Malgré les malins sarcasmes de Mde. de B.....e, ce dîné me fit grand bien; & je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non-seulement que les intrigues de G.... & des H.....s n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (*); mais ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de Mde. d'H..... & de St. L.....t étoient moins changés que je n'avois cru, & je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une

(*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes Confessions.

paſſion coupable & malheureuſe, j'en réglai du moins ſi bien les reſtes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une ſeule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mde. d'H..... qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroiſſoient, m'attirèrent encore de ſa part de temps à autre quelques meſſages & billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la ſuite, & la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eût ceſſé, peut ſervir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens ſe ſéparent, quand il ne leur convient plus de ſe voir.

Un autre avantage que me procura ce diner, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il ſervit de réfutation ſans replique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, & ſurtout avec M. D'.....y. En quittant l'Hermitage je lui avois écrit une lettre de remercîment très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement, & les attentions mutuelles ne ceſsèrent point

tant avec lui qu'avec M. de la L... ſon frère, qui même vint me voir à Montmorenci, & m'envoya ſes gravures. Hors les deux belles-ſœurs de Mde. d'H....., je n'ai jamais été mal avec perſonne de ſa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand ſuccès. Tous mes ouvrages en avoient eu, mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à ſe défier des inſinuations de la cotterie H.....e. Quand j'allai à l'Hermitage elle prédit avec ſa ſuffiſance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, & que, forcé d'en ſortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle ſoutint que c'étoit obſtination pure, que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert reſpiroit une douceur d'ame qu'on ſentit n'être point jouée. Si j'euſſe été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en ſeroit ſenti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris : il

il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui ſavent obſerver, cette remarque étoit déciſive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore par ma balourdiſe & par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoiſſance avec Marmontel chez M. de la Poplinière, & cette connoiſſance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faiſoit alors le Mercure de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci ſans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis ſur ſon exemplaire que ce n'étoit point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offenſe & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politeſſe, mais avec un fiel

qui ſe ſent aiſément, & depuis lors il n'a manqué aucune occaſion de me nuire dans la ſociété, & de me maltraiter indirectement dans ſes ouvrages : tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres eſt difficile à ménager, & tant on doit avoir ſoin de ne rien laiſſer dans les complimens qu'on leur fait, qui puiſſe même avoir la moindre apparence équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loiſir & de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de ſuite. J'achevai cet hiver la Julie, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année ſuivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diverſion, & même aſſez déſagréable. J'appris qu'on préparoit à l'Opéra une nouvelle remiſe du Devin du village. Outré de voir ces gens-là diſpoſer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenſon & qui étoit demeuré ſans réponſe, & l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, réſident de Genève, avec une lettre dont il voulut

bien ſe charger, à M. le comte de St. Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenſon dans le département de l'opéra. M. de St. Florentin promit une réponſe, & n'en fit aucune. Duclos à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune juſtice à eſpérer, j'abandonnai cette affaire; & la direction de l'opéra, ſans répondre à mes raiſons ni les écouter, a continué de diſpoſer, comme de ſon propre bien, & de faire ſon profit du Devin du village, qui très-inconteſtablement n'appartient qu'à moi ſeul. (*)

Depuis que j'avois ſecoué le joug de mes tyrans, je menois une vie aſſez égale & paiſible: privé du charme des attachemens trop vifs, j'étois libre du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs qui vouloient abſolument diſpoſer de ma deſtinée, & m'aſſervir à leurs prétendus bienfaits malgré

(*) Il lui appartient depuis lors, par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

moi, j'étois réſolu de m'en tenir déſormais aux liaiſons de ſimple bienveillance qui, ſans gêner la liberté, font l'agrément de la vie & dont une miſe d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette eſpèce autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, ſans en ſouffrir la dépendance, & ſitôt que j'eus eſſayé de ce genre de vie, je ſentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries & des tracaſſeries, où je venois d'être à demi ſubmergé.

Durant mon ſéjour à l'Hermitage, & depuis mon établiſſement à Montmorenci, j'avois fait à mon voiſinage quelques connoiſſances qui m'étoient agréables & qui ne m'aſſujettiſſoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loiſeau de Mauléon, qui débutant alors au barreau, ignoroit quelle y ſeroit ſa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illuſtre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que s'il ſe rendoit ſévère ſur le choix des cauſes, & qu'il ne fut jamais que le

défenſeur de la juſtice & de la vertu, ſon génie élevé par ce ſentiment ſublime, égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a ſuivi mon conſeil & il en a ſenti l'effet. Sa défenſe de M. De Portes eſt digne de Démoſthène. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, paſſer les vacances, à St. Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à ſa mère, & où jadis avoit logé le grand Boſſuet. Voilà un fief dont une ſucceſſion de pareils maîtres, rendroit la nobleſſe difficile à ſoutenir.

J'avois au même village de St. Brice, le libraire Guérin, homme d'eſprit, lettré, aimable, & de la haute volée dans ſon état. Il me fit faire auſſi connoiſſance avec Jean Néaulme, libraire d'Amſterdam, ſon correſpondant & ſon ami, qui dans la ſuite imprima l'Emile.

J'avois plus près encore que St. Brice, M. Maltor, curé de Groslay, plus fait pour être homme d'état & miniſtre que curé de village, & à qui l'on eut donné tout au moins un diocèſe à gouverner, ſi les talens décidoient des places. Il avoit été ſecrétaire du comte du Luc,

& avoit connu très-particulièrement Jean-Baptiſte Rouſſeau. Auſſi plein d'eſtime pour la mémoire de cet illuſtre banni, que d'horreur pour celle du fourbe qui l'avoit perdu, il avoit ſur l'un & ſur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuſes, que Séguy n'avoit pas miſes dans la vie encore manuſcrite du premier, & il m'aſſuroit que le comte du Luc, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avoit conſervé juſqu'à la fin de ſa vie la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite aſſez bonne après la mort de ſon patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore préſente & dont il raiſonnoit très-bien. Sa converſation, non moins inſtructive qu'amuſante, ne ſentoit point ſon curé de village: il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoiſſances d'un homme de cabinet. Il étoit de tous mes voiſins permanens, celui dont la ſociété m'étoit le plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorenci les Oratoriens,

& entr'autres le P. B.....r, profeſſeur de phyſique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande ſimplicité avec le déſir & l'art qu'il avoit de ſe fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philoſophes. Il ſavoit ſe faire tout à tous. Je me plaiſois fort avec lui, j'en parlois à tout le monde. Apparemment ce que j'en diſois, lui revint. Il me remercioit un jour de l'avoir trouvé bon homme. Je trouvai dans ſon ſouris je ne ſais quoi de ſardonique, qui changea totalement ſa phyſionomie à mes yeux, & qui m'eſt ſouvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce ſouris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoiſſance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très-ſouvent. J'étois déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit ſouvent Mde. le Vaſ-

ſeur. Un jour que je ne penſois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme pour m'informer que M. G.... offroit de ſe charger de ſon entretien, & pour me demander la permiſſion d'accepter cette offre. J'appris qu'elle conſiſtoit en une penſion de trois cent livres, & que Mde. le Vaſſeur devoit venir demeurer à Deuil entre la Chevrette & Montmorenci. Je ne dirai pas l'impreſſion que fit ſur moi cette nouvelle, qui auroit été moins ſurprenante, ſi G.... avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, & qu'on ne m'eut pas fait un ſi grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où, cependant, il lui plaiſoit maintenant de la ramener, comme ſi elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permiſſion, dont elle auroit bien pu ſe paſſer ſi je l'avois refuſée, qu'afin de ne pas s'expoſer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la

ſuite. Mais quand j'aurois ſu tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon conſentement, comme je fis, & comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir ſur l'offre de M. G.... Depuis lors le P. B.....r me guérit un peu de l'imputation de bonhomie qui lui avoit paru ſi plaiſante, & dont je l'avois ſi étourdiment chargé.

Ce même P. B.....r avoit la connoiſſance de deux hommes qui recherchèrent auſſi la mienne, je ne ſais pourquoi: car il y avoit aſſurément peu de rapport entre leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchiſédec, dont on ne connoiſſoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient Janſéniſtes & paſſoient pour des prêtres déguiſés, peut-être à cauſe de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le myſtère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fiſſent la gazette eccléſiaſtique. L'un grand, benin, patelin, s'appeloit M. Ferraud: l'autre petit, trapu, ricaneur,

pointilleux, s'appeloit M. Minard. Ils ſe traitoient de couſins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez ſa nourrice, appelée Mde. Rouſſeau, & ils avoient pris à Montmorenci un petit appartement pour y paſſer les étés. Ils faiſoient leur ménage eux-mêmes, ſans domeſtique & ſans commiſſionnaire. Ils avoient alternativement chacun ſa ſemaine pour aller aux proviſions, faire la cuiſine & balayer la maiſon. D'ailleurs ils ſe tenoient aſſez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne ſais pas pourquoi ils ſe ſoucioient de moi; pour moi, je ne me ſouciois d'eux, que parce qu'ils jouoient aux échecs, & pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils ſe fourroient partout & vouloient ſe mêler de tout, Thérèſe les appeloit les *Commères*, & ce nom leur eſt demeuré à Montmorenci.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon homme, mes principales connoiſſances de campagne. Il m'en reſtoit aſſez à Paris pour y vivre quand je voudrois avec agrément, hors

de la ſphère des gens de lettres, où je ne comptois que le ſeul Duclos pour ami; car De Leyre étoit encore trop jeune, & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philoſophique à mon égard, il s'en fut tout-à-fait détaché, du moins je le crus ainſi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eu à ſe faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien & reſpectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, & que pour cette raiſon j'ai toujours conſervé. J'avois le bon Lenieps, mon compatriote, & ſa fille alors vivante, Mde. Lambert. J'avois un jeune Genevois, appelé C....., bon garçon, ſoigneux, officieux, zélé, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, & ſans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi. Il avoit quelque goût pour le deſſin & connoiſſoit les artiſtes. Il me fut utile pour les eſtampes de la Julie; il ſe chargea de la direction des deſſins & des

planches, & s'acquitta bien de cette commiſſion.

J'avois la maiſon de M. D...n qui, moins brillante que durant les beaux jours de Mde. D...n, ne laiſſoit pas d'être encore par le mérite des maîtres, & par le choix du monde qui s'y raſſembloit, une des meilleures maiſons de Paris. Comme je ne leur avois préféré perſonne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point ceſſé de me voir avec amitié, & j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mde. D...n. Je la pouvois même compter pour une de mes voiſines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établiſſement à Clichy, où j'allois quelquefois paſſer un jour ou deux, & où j'aurois été davantage, ſi Mde. D...n & Mde. de C.....x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de ſe partager dans la même maiſon entre deux femmes qui ne ſympathiſoient pas, j'avois le plaiſir de la voir plus à mon aiſe à Deuil, preſque à ma porte, où elle avoit loué une petite maiſon, & même chez moi, où elle me venoit voir aſſez ſouvent.

J'avois Mde. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit ceſſé de voir les d'Alembert, les Marmontel, & la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé T.....t, manière alors de demi-caffard, dont elle étoit même aſſez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni ſa bienveillance ni ſa correſpondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, & ſa partie étoit faite pour venir me voir l'année ſuivante, quand un voyage de Mde. de Luxembourg croiſa le ſien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une diſtinguée dans mes ſouvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte: mon ancien confrère & ami de Carrio, ci-devant ſecrétaire titulaire de l'ambaſſade d'Eſpagne à Veniſe, puis en Suède, où il fut par ſa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement ſecrétaire d'ambaſſade à Paris. Il me vint ſurprendre à Montmorenci lorſque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Eſpagne, dont j'ai oublié le nom, avec

une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ſes preuves, d'ajouter une lettre à ſon nom de Carrio, & portoit celui du chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'eſprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, ſi C..... s'interpoſant entre nous à ſon ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'inſinuer à ma place & en mon nom dans ſa confiance, & me ſupplanter à force de zèle à me ſervir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voiſins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confeſſer un bien inexcuſable envers lui. C'étoit l'honnête M. le Blond, qui m'avoit rendu ſervice à Veniſe, & qui, étant venu faire un voyage en France avec ſa famille, avoit loué une maiſon de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci (*).

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de ſoupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voiſin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre viſite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec leſquels il fallut retourner. Deux jours après je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute ſa famille. Une troiſième fois il étoit chez lui: j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carroſſe qui me fit peur. Je voulois du moins, pour la première fois, le voir à mon aiſe, & cauſer avec lui de nos anciennes liaiſons. Enfin, je remis ſi bien ma viſite de jour à autre, que la honte de remplir ſi tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout: après avoir oſé tant attendre, je n'oſai plus me montrer. Cette négligence, dont M. le Blond ne put qu'être juſtement indigné, donna, vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma pareſſe, & cependant, je ſentois mon cœur ſi peu coupable, que ſi j'avois pu faire à M. le Blond quelque vrai plaiſir, même à ſon inſçu, je ſuis bien sûr qu'il ne m'eut

pas trouvé pareſſeux. Mais l'indolence, la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omiſſion : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, & malheureuſement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puiſque me voilà revenu à mes connoiſſances de Veniſe, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompu, ainſi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'eſt celle de M. de J.....e, qui avoit continué, depuis ſon retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à cauſer avec moi des affaires d'Italie & des folies de M. de M....., dont il ſavoit de ſon côté bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans leſquels il avoit beaucoup de liaiſons. J'eus le plaiſir auſſi de revoir chez lui mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans ſa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J.....e devint peu-à-peu ſi empreſſé de m'avoir,

m'avoir, qu'il en devint même gênant: & quoique nous logeaſſions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je paſſois une ſemaine entière ſans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J.....e, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé paſſer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de J.....e étoit aſſurément un honnête & galant homme; aimable même à certains égards, mais il avoit peu d'eſprit, il étoit beau, tant ſoit peu narciſſe, & paſſablement ennuyeux. Il avoit un recueil ſingulier, & peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, dont il occupoit auſſi ſes hôtes qui, quelquefois, s'en amuſoient moins que lui. C'étoit une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour & de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'hiſtoire de France, dont on ne s'aviſeroit guères chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure

intelligence il me fit un accueil si froid, si glaçant, si peu dans son ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer, & même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds; car on ne me voit guère où j'ai été une fois mal reçu, & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de J.....e. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui: je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable; car je lui étois sincèrement attaché, & outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très-aimables, & qui n'avoient point du tout l'air ni le ton libertin: & je puis jurer que de

mon côté la ſoirée ſe paſſa à méditer aſſez triſtement ſur le malheureux ſort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parce que M. de J.....e nous donnoit à ſouper, & je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner comme à la Padoana, le payement que j'aurois pu leur offrir. Nous ſortîmes tous aſſez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de J.....e que je n'avois pas revu depuis lors, & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cauſe, que quelque mal-entendu relatif à ce ſouper, & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti & ceſſai de le voir; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages: il me fit faire ſouvent des complimens; & l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il me fit, ſur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainſi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu &

n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eut été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de J.....e n'entre point ici dans ma liſte, quoique j'euſſe aſſez long-temps fréquenté ſa maiſon.

Je n'enflerai point la même liſte de beaucoup d'autres connoiſſances moins familières, ou qui par mon abſence, avoient ceſſé de l'être, & que je ne laiſſai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voiſinage, telles, par exemple, que les abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de la Live, de Boisgelou, Vatelet, Ancelet, & d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Je paſſerai légèrement auſſi ſur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie H.....e qu'il avoit quittée ainſi que moi, & ancien ami de Mde. D'.....y, dont il s'étoit détaché ainſi que moi, ni ſur celle de ſon ami Deſmahis, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de l'Impertinent. Le premier étoit mon voiſin de campa-

gne, ſa terre de Margency étant près de Montmorenci. Nous étions d'anciennes connoiſſances ; mais le voiſinage & une certaine conformité d'expériences, nous rapprochèrent davantage. Le ſecond mourut peu après. Il avoit du mérite & de l'eſprit, mais il étoit un peu l'original de ſa comédie, un peu fat auprès des femmes, & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correſpondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé ſur le reſte de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L..... de M.....s, premier préſident de la cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur, & à la grande ſatisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une ſeule fois; cependant j'avois toujours éprouvé de ſa part les facilités les plus obligeantes, quant à la cenſure, & je ſavois qu'en plus d'une occaſion, il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de

ſes bontés au ſujet de l'impreſſion de la Julie ; car les épreuves d'un ſi grand ouvrage étant fort coûteuſes à faire venir d'Amſterdam par la poſte, il permit, ayant ſes ports francs, qu'elles lui fuſſent adreſſées, & il me les envoyoit franches auſſi ſous le contre-ſeing de M. le Chancelier ſon père. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume, qu'enſuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eut été de ma part un vol fait à Rey à qui j'avois vendu mon manuſcrit, non-ſeulement je ne voulus point accepter le préſent qui m'étoit deſtiné pour cela, ſans ſon aveu, qu'il accorda très-généreuſement ; mais je voulus partager avec lui les cent piſtoles à quoi monta ce préſent & dont il ne voulut rien. Pour ces cent piſtoles, j'eus le déſagrément dont M. de M.....s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, juſqu'à ce que la mauvaiſe fut écoulée.

J'ai toujours regardé M. de M.....s comme un homme d'une droiture à toute

épreuve. Jamais rien de ce qui m'eſt arrivé ne m'a fait douter un moment de ſa probité : mais auſſi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour leſquels il s'intéreſſe, à force de les vouloir préſerver. Non-ſeulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris; mais il fit un retranchement, que l'auteur ſeul pouvoit ſe permettre, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mde. de P.....r. Il eſt dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier eſt plus digne de reſpect que la maîtreſſe d'un prince. Cette phraſe m'étoit venue dans la chaleur de la compoſition, ſans aucune application, je le jure. En reliſant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conſcience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phraſe, & je me contentai de ſubſtituer le mot Prince au mot *Roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adouciſſement ne parut pas ſuffiſant à

M. de M.....s : il retrancha la phraſe entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller auſſi proprement qu'il fut poſſible dans l'exemplaire de Mde. de P.....r. Elle n'ignora pas ce tour de paſſe-paſſe. Il ſe trouva de bonnes ames qui l'en inſtruiſirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorſque je commençois d'en ſentir les ſuites.

N'eſt-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre Dame, qui étoit dans un cas pareil, ſans que j'en ſuſſe rien, ni même que je la connuſſe quand j'écrivis ce paſſage? Quand le livre ſe publia, la connoiſſance étoit faite & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy qui ſe moqua de moi, & m'aſſura que cette Dame en étoit ſi peu offenſée qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquillifai fort mal-à-propos.

Je reçus à l'entrée de l'hiver une nouvelle marque des bontés de M. de M.....s à laquelle je fus fort ſenſible, quoique je ne jugeaſſe pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante

dans le journal des ſavans. Margency m'écrivit pour me la propoſer comme de lui-même. Mais il me fut aiſé de comprendre, par le tour de ſa lettre, qu'il étoit inſtruit & autoriſé ; & lui-même me marqua dans la ſuite qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de choſe. Il ne s'agiſſoit que de deux extraits par mois dont on m'apporteroit les livres, ſans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magiſtrat une viſite de remercîment. J'entrois par-là dans une ſociété de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoiſſance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail ſi peu pénible, & que je pouvois faire ſi commodément, il y avoit un honoraire de huit cent francs attaché à cette place. Je fus indécis quelques heures avant que de me déterminer, & je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, & de déplaire à M. de M.....s. Mais enfin la gêne inſup-

portable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps; bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent ſur tout, & me déterminèrent à refuſer une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je ſavois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame ſur les matières que j'avois à traiter, & qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau qui put animer mon génie; & que m'auroient importé les ſujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, & les livres mêmes! Mon indifférence pour la choſe eut glacé ma plume & abruti mon eſprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne ſus jamais écrire que par paſſion. Ce n'étoit aſſurément pas là ce qu'il falloit au journal des ſavans. J'écrivis donc à Margency une lettre de remercîment, tournée avec toute l'honnêteté poſſible, dans laquelle je lui fis ſi bien le détail de mes raiſons, qu'il ne ſe peut pas que ni lui, ni M. de M.....s aient cru qu'il

entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Auſſi l'approuvèrent-ils l'un & l'autre, ſans m'en faire moins bon viſage, & le ſecret fut ſi bien gardé ſur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette propoſition ne venoit pas dans un moment favorable pour la faire agréer. Car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, & ſurtout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver m'avoit abſolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impoſſible de courir la même carrière ſans avoir quelques liaiſons avec eux. Je ne l'étois guères moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, & moitié à des ſociétés pour leſquelles je n'étois point fait. Je ſentois plus que jamais, & par une conſtante expérience, que toute aſſociation inégale eſt toujours déſavantageuſe au parti foible. Vivant avec des gens opulens, & d'un autre état que celui que j'avois choiſi, ſans tenir maiſon comme eux, j'étois obligé de les

imiter en bien des choſes, & de menues dépenſes, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi non moins ruineuſes qu'indiſpenſables. Qu'un autre homme aille dans une maiſon de campagne, il eſt ſervi par ſon laquais, tant à table que dans ſa chambre: il l'envoie chercher tout ce dont il a beſoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maiſon, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plaît: mais moi, ſeul, ſans domeſtique, j'étois à la merci de ceux de la maiſon, dont il falloit néceſſairement capter les bonnes grâces, pour n'avoir pas beaucoup à ſouffrir; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit auſſi traiter les gens comme tel, & même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet j'en avois bien plus beſoin. Paſſe encore quand il y a peu de domeſtiques; mais dans les maiſons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très-rogues, très-fripons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt, & les coquins ſavoient faire enſorte que j'avois ſucceſſivement beſoin de tous. Les femmes de

Paris, qui ont tant d'eſprit, n'ont aucune idée juſte ſur cet article, & à force de vouloir économiſer ma bourſe, elles me ruinoient. Si je ſoupois en ville, un peu loin de chez moi, au lieu de ſouffrir que j'envoyaſſe chercher un fiacre, la dame de la maiſon faiſoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aiſe de m'épargner les vingt-quatre ſols du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher, elle n'y ſongeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage ou à Montmorenci? Ayant regret aux quatre ſols de port que ſa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ſes gens, qui arrivoit à pied tout en nage, & à qui je donnois à dîner & un écu qu'il avoit aſſurément bien gagné. Me propoſoit-elle d'aller paſſer huit ou quinze jours avec elle à ſa campagne? elle ſe diſoit en elle-même ce ſera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, ſa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne ſongeoit pas qu'auſſi, durant ce temps-là, je ne travaillois point, que mon ménage & mon loyer & mon linge

& mes habits n'en alloient pas moins, que je payois mon barbier à double, & qu'il ne laiſſoit pas de m'en coûter chez elle, plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi, quoique je bornaſſe mes petites largeſſes aux ſeules maiſons où je vivois d'habitude, elles ne laiſſoient pas de m'être ruineuſes. Je puis aſſurer que j'ai bien verſé vingt-cinq écus chez Mde. d'H..... à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, & plus de cent piſtoles, tant à E....y qu'à la C.....e, pendant les cinq ou ſix ans que j'y fus le plus aſſidu. Ces dépenſes ſont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne ſait ſe pourvoir de rien, ni s'ingénier ſur rien, ni ſupporter l'aſpect d'un valet qui grogne, & qui vous ſert en rechignant. Chez Mde. D...n même, où j'étois de la maiſon, & où je rendois mille ſervices aux domeſtiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la ſuite, il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma ſituation ne m'a plus permis de faire, & je vins à ſentir bien plus durement encore, l'inconvénient de

fréquenter des gens d'une autre condition que la mienne.

Encore ſi cette vie eût été de mon goût, je me ſerois conſolé d'une dépenſe onéreuſe, conſacrée à mes plaiſirs: mais ſe ruiner pour s'ennuyer étoit trop inſupportable, & j'avois ſi bien ſenti le poids de ce train de vie que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande ſociété, à la compoſition des livres, à tout commerce de littérature, & à me renfermer pour le reſte de mes jours dans la ſphère étroite & paiſible pour laquelle je me ſentois né.

Le produit de la Lettre à d'Alembert & de la Nouvelle Héloïſe avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuiſées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étois mis tout de bon quand j'eus achevé l'Héloïſe, étoit fort avancé, & ſon produit devoit au moins doubler cette ſomme. Je formai le projet de placer ce fonds de manière à me faire une petite rente viagère qui put,

avec ma copie, me faire ſubſiſter ſans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages ſur le chantier. Le premier étoit mes *Inſtitutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore pluſieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le pourſuivre & d'attendre qu'il fut achevé, pour exécuter ma réſolution. Ainſi, renonçant à cet ouvrage, je réſolus d'en tirer ce qui pouvoit ſe détacher, puis de brûler tout le reſte; & pouſſant ce travail avec zèle, ſans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au Contrat Social.

Reſtoit le Dictionnaire de muſique. C'étoit un travail de manœuvre qui pouvoit ſe faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réſervai de l'abandonner ou de l'achever à mon aiſe, ſelon que mes autres reſſources raſſemblées me rendroient celle-là néceſſaire ou ſuperflue. A l'égard de la *Morale ſenſitive*, dont l'entrepriſe étoit reſtée en eſquiſſe, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, ſi je

je pouvois me paſſer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris où l'affluence des ſurvenans rendoit ma ſubſiſtance coûteuſe, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la plume, je me réſervois une occupation qui put remplir le vide de ma ſolitude, ſans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne ſais par quelle fantaiſie Rey me preſſoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fuſſent pas juſqu'alors fort intéreſſans par les faits, je ſentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchiſe que j'étois capable d'y mettre, & je réſolus d'en faire un ouvrage unique par une véracité ſans exemple, afin qu'au moins une fois, on put voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours ri de la fauſſe naïveté de Montagne qui, faiſant ſemblant d'avouer ſes défauts, a grand ſoin de ne s'en donner que d'aimables: tandis que je ſentois, moi, qui me ſuis cru toujours, & qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des

hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, ſi pur qu'il puiſſe être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je ſavois qu'on me peignoit dans le public ſous des traits ſi peu ſemblables aux miens, & quelquefois ſi difformes que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne ſe pouvant faire ſans laiſſer voir auſſi d'autres gens tels qu'ils étoient, & par conſéquent, cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardiſſoit davantage à faire mes Confeſſions, dont jamais je n'aurois à rougir devant perſonne. Je réſolus donc de conſacrer mes loiſirs à bien exécuter cette entrepriſe, & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu juſqu'alors.

Ce projet de retraite abſolue, un des plus ſenſés que j'euſſe jamais fait, étoit fortement empreint dans mon eſprit, & déjà je travaillois à ſon exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre deſ-

tinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien & beau patrimoine de l'illuſtre maiſon de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiſcation. Il a paſſé, par la ſœur du duc Henri, dans la maiſon de Condé, qui a changé le nom de Montmorenci en celui d'Anguien, & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives & où l'on reçoit les hommages des vaſſaux. Mais on voit à Montmorenci ou Anguien, une maiſon particulière, bâtie par Croiſat, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus ſuperbes châteaux, en mérite & en porte le nom. L'aſpect impoſant de ce bel édifice, la terraſſe ſur laquelle il eſt bâti, ſa vue, unique peut-être au monde, ſon vaſte ſalon peint d'une excellente main, ſon jardin planté par le célèbre Le Nôtre; tout cela forme un tout dont la majeſté frappante a pourtant je ne ſais quoi de ſimple, qui ſoutient & nourrit l'admiration. M. le *Maréchal* duc de *Luxembourg*, qui occupoit alors cette maiſon, venoit tous les ans dans ce pays,

où jadis ſes pères étoient les maîtres, paſſer en deux fois cinq ou ſix ſemaines, comme ſimple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne ſplendeur de ſa maiſon. Au premier voyage qu'il y fit, depuis mon établiſſement à Montmorenci, M. & Mde. la *Maréchale* envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, & m'inviter à ſouper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaiſir. A chaque fois qu'il revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappeloit Mde. de B.....l m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, & je me ſoucioiſ peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laiſſaſſent pour ce que j'étois, ſans me fêter & ſans m'avilir. Je répondis honnêtement & reſpectueuſement aux politeſſes de M. & Mde. de Luxembourg; mais je n'acceptai point leurs offres, &, tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler, me

faiſant frémir à la ſeule idée de me préſenter dans une aſſemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une viſite de remercîment, quoique je compriſſe aſſez que c'étoit ce qu'on cherchoit, & que tout cet empreſſement étoit plutôt une affaire de curioſité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent, & allèrent même en augmentant. Mde. la comteſſe de Boufflers qui étoit fort liée avec Mde. la Maréchale, étant venue à Montmorenci, envoya ſavoir de mes nouvelles & me propoſer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâques de l'année ſuivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la ſociété de Mde. de Luxembourg, vint me voir pluſieurs fois, nous fîmes connoiſſance; il me preſſa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne ſongeois à rien moins, je vis arriver M. le Maréchal de Luxembourg ſuivi de cinq ou ſix perſonnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en

dédire, & je ne pus éviter, ſous peine d'être un arrogant & un mal-appris, de lui rendre ſa viſite & d'aller faire ma cour à Mde. la Maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choſes les plus obligeantes. Ainſi commencèrent, ſous de funeſtes auſpices, des liaiſons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un preſſentiment trop bien fondé, me fit redouter juſqu'à ce que j'y fuſſe engagé.

Je craignois exceſſivement Mde. de Luxembourg. Je ſavois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue pluſieurs fois au ſpectacle, & chez Mde. D...n, il y avoit dix ou douze ans, lorſqu'elle étoit ducheſſe de B.....s & qu'elle brilloit encore de ſa première beauté. Mais elle paſſoit pour maligne, & dans une auſſi grande Dame, cette réputation me faiſoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus ſubjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir ſur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela; c'étoit beaucoup mieux. La con-

verſation de Mde. de Luxembourg ne pétille pas d'eſprit. Ce ne ſont pas des ſaillies, & ce n'eſt pas même proprement de la fineſſe: mais c'eſt une délicateſſe exquiſe qui ne frappe jamais & qui plaît toujours. Ses flatteries ſont d'autant plus enivrantes qu'elles ſont plus ſimples; on diroit qu'elles lui échappent ſans qu'elle y penſe, & que c'eſt ſon cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il eſt trop rempli. Je crus m'appercevoir dès la première viſite, que malgré mon air gauche & mes lourdes phraſes, je ne lui déplaiſois pas. Toutes les femmes de la cour ſavent vous perſuader cela quand elles veulent, vrai ou non, mais toutes ne ſavent pas, comme Mde. de Luxembourg, vous rendre cette perſuaſion ſi douce qu'on ne s'aviſe plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour ma confiance en elle eut été auſſi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, ſi Mde. la ducheſſe de Montmorenci ſa belle-fille, jeune folle, aſſez maligne auſſi, ne ſe fut aviſée de m'entreprendre, & tout au travers de force éloges de ſa maman, & de feintes agaceries pour ſon propre

compte, ne m'eut mis en doute ſi je n'étois pas perſifflé.

Je me ſerois peut-être difficilement raſſuré ſur cette crainte auprès des deux Dames, ſi les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'euſſent confirmé que les leurs étoient ſérieuſes. Rien de plus ſurprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, ſur le pied d'égalité où il voulut ſe mettre avec moi, ſi ce n'eſt peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, ſur l'indépendance abſolue dans laquelle je voulois vivre. Perſuadés l'un & l'autre que j'avois raiſon d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mde. de Luxembourg n'ont paru vouloir s'occuper un inſtant de ma bourſe ou de ma fortune; quoique je ne puſſe douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont propoſé de place & ne m'ont offert leur crédit, ſi ce n'eſt une ſeule fois que Mde. de Luxembourg parut déſirer que je vouluſſe entrer à l'académie françoiſe. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obſtacle, ou qu'elle

s'engageoit à le lever. Je répondis que quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps ſi illuſtre, ayant refuſé à M. de Treſſan & en quelque ſorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mde. de Luxembourg n'inſiſta pas & il n'en fut plus reparlé. Cette ſimplicité de commerce avec de ſi grands ſeigneurs, & qui pouvoient tout en ma faveur, M. de Luxembourg étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraſte bien ſingulièrement avec les continuels ſoucis, non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quitter, & qui cherchoient moins à me ſervir qu'à m'avilir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine lui & ſa ſuite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire aſſeoir au milieu de mes aſſiettes ſales & de mes pots caſſés; mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine, & que je craignois que le poids de ſa ſuite ne l'effondrât tout-à-

fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon ſeigneur lui faiſoit courir, je me hâtai de le tirer de-là pour le mener, malgré le froid qu'il faiſoit encore, à mon donjon, tout ouvert & ſans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raiſon qui m'avoit engagé à l'y conduire : il l'a redit à Mde. la Maréchale, & l'un & l'autre me preſsèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, ſi je l'aimois mieux, dans un édifice iſolé qui étoit au milieu du parc, & qu'on appeloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'eſt pas en plaine comme celui de la C.....e. Il eſt inégal, montueux, mêlé de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiſte a tiré parti pour varier les boſquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainſi dire, à force d'art & de génie, un eſpace en lui-même aſſez reſſerré. Ce parc eſt couronné dans le haut par la terraſſe & le château; dans le bas il forme une

gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle eſt rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargiſſement & cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés, de boſquets & d'arbres, eſt le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le terrain qui l'entoure, appartenoit jadis au célèbre le Brun, qui ſe plut à le bâtir & le décorer avec ce goût exquis d'ornemens & d'architecture, dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors à été rebâti, mais toujours ſur le deſſin du premier maître. Il eſt petit, ſimple, mais élégant. Comme il eſt dans un fond, entre le baſſin de l'orangerie, & la grande pièce d'eau, par conſéquent ſujet à l'humidité, on l'a percé dans ſon milieu d'un périſtile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient ſec malgré ſa ſituation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur oppoſée qui lui fait perſpective, il paroît abſolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appelée *Iſola bella* dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice ſolitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chauſſée compoſé d'une ſalle de bal, d'une ſalle de billard & d'une cuiſine. Je pris le plus petit & le plus ſimple au-deſſus de la cuiſine, que j'eus auſſi. Il étoit d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc & bleu. C'eſt dans cette profonde & délicieuſe ſolitude qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oiſeaux de toute eſpèce, au parfum de la fleur d'orange, je compoſai dans une continuelle extaſe, le cinquième livre d'Emile, dont je dus en grande partie le coloris aſſez frais à la vive impreſſion du local où je l'écrivois.

Avec quel empreſſement je courois tous les matins au lever du ſoleil, reſpirer un air embaumé ſur le périſtile! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma Thérèſe! Ma chatte & mon chien nous faiſoient compagnie. Ce ſeul cortège m'eut ſuffi pour toute ma vie, ſans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois-là dans le Paradis terreſtre; j'y

vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de Juillet, M. & Mde. de Luxembourg me marquèrent tant d'attentions, & me firent tant de careſſes, que logé chez eux & comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant aſſidument. Je ne les quittois preſque point: j'allois le matin faire ma cour à Mde. la Maréchale; j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal, mais je n'y ſoupois pas, à cauſe du grand monde, & qu'on y ſoupoit trop tard pour moi. Juſqu'alors tout étoit convenable, & il n'y avoit point de mal encore, ſi j'avois ſu m'en tenir là. Mais je n'ai jamais ſu garder un milieu dans mes attachemens, & remplir ſimplement des devoirs de ſociété. J'ai toujours été tout ou rien; bientôt je fus tout, & me voyant fêté, gâté par des perſonnes de cette conſidération, je paſſai les bornes, & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'eſt permis d'avoir que pour ſes égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières, tandis qu'ils ne ſe relâchèrent

jamais dans les leurs, de la politeſſe à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aiſe avec Mde. la Maréchale. Quoique je ne fuſſe pas parfaitement raſſuré ſur ſon caractère, je la redoutois moins que ſon eſprit. C'étoit par-là ſurtout qu'elle m'en impoſoit. Je ſavois qu'elle étoit difficile en converſations, & qu'elle avoit droit de l'être. Je ſavois que les femmes & ſurtout les grandes Dames, veulent abſolument être amuſées, qu'il vaudroit mieux les offenſer que les ennuyer, & je jugeois par ſes commentaires ſur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penſer de mes balourdiſes. Je m'aviſai un ſupplément pour me ſauver auprès d'elle l'embarras de parler; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la Julie; elle ſavoit qu'on l'imprimoit; elle marqua de l'empreſſement de voir cet ouvrage; j'offris de le lui lire; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle ſur les dix heures; M. de Luxembourg y venoit: on fermoit la porte. Je liſois à côté de ſon lit, & je compaſſai ſi bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour

tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu (*). Le succès de cet expédient passa mon attente. Mde. de Luxembourg s'engoua de la Julie & de son auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me disoit des douceurs toute la journée, m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle, & quand quelques seigneurs vouloient prendre cette place, elle leur disoit que c'étoit la mienne, & les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manières charmantes faisoient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte en voyant cet engouement, & me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, étoit qu'il ne se changeât en dégoût, & malheureusement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg de retourner précipitamment à la cour.

Il falloit qu'il y eût une oppoſition naturelle entre ſon tour d'eſprit & le mien, puiſqu'indépendamment des ſoules de balourdiſes qui m'échappoient à chaque inſtant dans la converſation, dans mes lettres mêmes, & lorſque j'étois le mieux avec elle, il ſe trouvoit des choſes qui lui déplaiſoient, ſans que je puſſe imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, & j'en pourrois citer vingt. Elle ſut que je faiſois pour Mde. d'H..... une copie de l'Héloïſe à tant la page. Elle en voulut avoir une ſur le même pied. Je la lui promis, & la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque choſe d'obligeant & d'honnête à ce ſujet, du moins telle étoit mon intention. Voici ſa réponſe, qui me fit tomber des nues.

A Verſailles, ce mardi.

" Je ſuis ravie, je ſuis contente, votre „ lettre m'a fait un plaiſir infini, & je „ me preſſe pour vous le mander & pour „ vous en remercier.

„ Voici les propres termes de votre „ lettre. *Quoique vous ſoyez ſurement une „ très-bonne pratique, je me fais quelque peine „ de*

„ *de prendre votre argent : régulièrement ce*
„ *ſeroit à moi de payer le plaiſir que j'au-*
„ *rois de travailler pour vous.* Je ne vous
„ en dis pas davantage. Je me plains de
„ ce que vous ne me parlez jamais de
„ votre ſanté. Rien ne m'intéreſſe davan-
„ tage. Je vous aime de tout mon cœur ;
„ & c'eſt, je vous aſſure, bien triſtement
„ que je vous le mande, car j'aurois
„ bien du plaiſir à vous le dire moi-même.
„ M. de Luxembourg vous aime & vous
„ embraſſe de tout ſon cœur. „

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre, en attendant plus ample examen, pour proteſter contre toute interprétation déſobligeante, & après m'être occupé quelques jours à cet examen avec l'inquiétude qu'on peut concevoir, & toujours ſans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma dernière réponſe à ce ſujet.

A Montmorenci, le 8 Décembre 2759.

" Depuis ma dernière lettre, j'ai exa-
„ miné cent & cent fois le paſſage en
„ queſtion. Je l'ai conſidéré par ſon ſens
„ propre & naturel ; je l'ai conſidéré par
„ tous les ſens qu'on peut lui donner,

„ & je vous avoue, madame la Maré-
„ chale, que je ne ſais plus ſi c'eſt moi
„ qui vous dois des excuſes, ou ſi ce
„ n'eſt point vous qui m'en devez „

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai ſouvent repenſé depuis ce temps-là ; & telle eſt encore aujourd'hui ma ſtupidité ſur cet article, que je n'ai pu parvenir à ſentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce paſſage, je ne dis pas d'offenſant, mais même qui put lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuſcrit de l'Héloïſe, que voulut avoir Mde. de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le diſtinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard, & j'avois balancé long-temps à les inſérer, ſoit en entier, ſoit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroiſſoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parce que, n'étant pas du ton de tout le reſte, elles en auroient gâté la touchante ſimplicité. J'eus une autre raiſon bien plus forte, quand je connus

Mde. de Luxembourg. C'eſt qu'il y avoit dans ces aventures une marquiſe romaine d'un mauvais caractère, dont quelques traits, ſans lui être appliquables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoiſſoient pas bien. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, & m'y confirmai. Mais dans l'ardent déſir d'enrichir ſon exemplaire de quelque choſe qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas ſonger à ces malheureuſes aventures, & former le projet d'en faire l'extrait, pour l'y ajouter? Projet inſenſé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte!

Quos vult perdere Jupiter dementat.

J'eus la ſtupidité de faire cet extrait avec bien du ſoin, bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle choſe du monde; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle ſeule, & ne ſeroit jamais vu de perſonne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même; ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma diſcrétion,

comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même ſur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenſer. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-deſſus les grands complimens que j'en attendois, & jamais, à ma très-grande ſurpriſe, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, ſur d'autres indices, de l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore, en faveur de ſon manuſcrit, une autre idée plus raiſonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuiſible; tant tout concourt à l'œuvre de la deſtinée quand elle appelle un homme au malheur. Je penſai d'orner ce manuſcrit des deſſins des eſtampes de la Julie, leſquels deſſins ſe trouvèrent être du même format que le manuſcrit. Je demandai à C..... ces deſſins, qui m'appartenoient à toutes ſortes de titres, & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit

des planches, leſquelles eurent un grand débit. C..... eſt auſſi ruſé que je le ſuis peu. A force de ſe faire demander ces deſſins, il parvint à ſavoir ce que j'en voulois faire. Alors, ſous prétexte d'ajouter quelqu'ornement à ces deſſins, il ſe les fit laiſſer, & finit par les préſenter lui-même.

Ego verſiculos feci, tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg ſur un certain pied. Depuis mon établiſſement au petit château, il m'y venoit voir très-ſouvent, & toujours dès le matin, ſurtout quand M. & Mde. de Luxembourg étoient à Montmorenci. Cela faiſoit que pour paſſer avec lui la journée, je n'allois point au château. On me reprocha ces abſences: j'en dis la raiſon. On me preſſa d'amener M. C.....: je le fis. C'étoit ce qu'il avoit cherché. Ainſi, grâces aux bontés exceſſives qu'on avoit pour moi, un commis de M. T....., qui vouloit bien lui donner quelquefois ſa table quand il n'avoit perſonne à dîner, ſe trouva tout d'un coup admis à celle d'un Maréchal de France, avec les princes,

les ducheſſes, & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener ſur le chemin de St. Denis, nous accompagnerons M. C..... Le pauvre garçon n'y tint pas ; ſa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur ſi ému, que je ne pus dire un ſeul mot. Je ſuivois par derrière, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baiſer les pas de ce bon Maréchal : mais la ſuite de cette hiſtoire de copie m'a fait anticiper ici ſur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Sitôt que la petite maiſon de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, ſimplement, & retournai m'y établir ; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi ; mais je ne pus me réſoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du périſtile,

j'allois ſouvent y coucher, & j'y paſſois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maiſon de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit abſolument laiſſé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je diſpoſaſſe de ſes ouvriers, ſans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une ſeule chambre au premier, un appartement complet, compoſé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garderobe. Au rez-de-chauſſée étoit la cuiſine & la chambre de Thérèſe. Le donjon me ſervoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloiſon vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amuſai quand j'y fus à orner la terraſſe qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls, j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poſer une table & des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de ſeringa, de chêvrefeuille; j'y fis faire une belle plattebande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres;

& cette terraſſe, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins auſſi belle, & ſur laquelle j'avois apprivoiſé des multitudes d'oiſeaux, me ſervoit de ſalle de compagnie pour recevoir M. & Mde. de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mde. la ducheſſe de Montmorenci, Mde. la ducheſſe de Boufflers, Mde. la comteſſe de Valentinois, Mde. la comteſſe de Boufflers, & d'autres perſonnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très-fatigante, le pélerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mde. de Luxembourg toutes ces viſites; je le ſentois, & mon cœur leur en faiſoit bien l'hommage. C'eſt dans un de ces tranſports d'attendriſſement que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embraſſant: Ah! M. le Maréchal, je haïſſois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore depuis que vous me faites ſi bien ſentir combien il leur ſeroit aiſé de ſe faire adorer.

Au reſte, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils ſe ſont jamais apperçu que cet éclat m'ait un inſtant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins ſimple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voiſins, moins prompt à rendre ſervice à tout le monde, quand je l'ai pu, ſans me rebuter jamais des importunités ſans nombre, & ſouvent déraiſonnables, dont j'étois ſans ceſſe accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorenci, par mon ſincère attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voiſinage goûter les douceurs de cette vie égale & ſimple, hors de laquelle il n'eſt point de bonheur pour moi. Thérèſe avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voiſin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le père, & après avoir le matin dîné au château, non ſans gêne, mais pour complaire à Mde. la Maréchale, avec quel empreſſement je revenois le ſoir ſouper avec le bon-homme Pilleu & ſa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi!

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troiſième à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me preſsèrent ſi fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y conſentis, malgré mon averſion pour Paris, où je n'avois été depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux ſeules fois dont j'ai parlé. Encore n'y allois-je que les jours convenus, uniquement pour ſouper, & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & ſortois par le jardin qui donnoit ſur le boulevard, de ſorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je n'avois pas mis le pied ſur le pavé de Paris.

Au ſein de cette proſpérité paſſagère ſe préparoit de loin la cataſtrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, & bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoiſſance qui fait encore époque dans mon hiſtoire. On jugera dans la ſuite ſi c'eſt en bien ou en mal. C'eſt Mde. la marquiſe de V.....n, ma voiſine, dont le mari venoit d'acheter une maiſon de campagne à S.... près de Montmorenci. Mademoiſelle d'A.., fille

du comte d'A.., homme de condition, mais pauvre, avoit épouſé M. de V.....n, vieux, laid, ſourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bonhomme, quand on ſavoit le prendre, & poſſeſſeur de quinze à vingt mille livres de rentes auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, & faiſant pleurer ſa femme toute la journée, finiſſoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, & cela pour la faire enrager, attendu qu'elle ſavoit lui perſuader que c'étoit lui qui le vouloit, & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de Madame, & devint celui de Monſieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué ſon château de Margency, près d'Eaubonne & d'Andilly, & ils y étoient préciſément durant mes amours pour Mde. d'H..... Mde. d'H..... & Mde. de V.....n ſe connoiſſoient par Mde. d'Aubeterre, leur commune amie; & comme le jardin de Margency étoit ſur le paſſage de Mde. d'H..... pour aller au Mont-Olympe, ſa promenade favorite, Mde. de V.....n lui donna une

clef pour paſſer. A la faveur de cette clef, j'y paſſois ſouvent avec elle; mais je n'aimois point les rencontres imprévues, & quand Mde. de V.....n ſe trouvoit par haſard ſur notre paſſage, je les laiſſois enſemble ſans lui rien dire, & j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant quand elle fut à S...., elle ne laiſſa pas de me rechercher. Elle me vint voir pluſieurs fois à Mont-Louis ſans me trouver, & voyant que je ne lui rendois pas ſa viſite, elle s'aviſa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terraſſe. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut aſſez. Nous voilà liés.

Cette liaiſon commença par être orageuſe, comme toutes celles que je faiſois malgré moi. Il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'eſprit de Mde. V.....n étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de ſimplicité, qu'il faut une attention continuelle, & pour moi très-fatigante, pour ſentir quand on eſt perſifflé. Une

niaiſerie, qui me revient, ſuffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en courſe contre les Anglois. Je parlois de la manière d'armer cette frégate, ſans nuire à ſa légéreté. Oui, dit-elle, d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour ſe battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ſes amis abſens, ſans gliſſer quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, & ſon ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'inſupportable étoit la gêne continuelle de ſes petits envois, de ſes petits cadeaux, de ſes petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuſer. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ſes chagrins, ainſi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéreſſans nos tête-à-têtes. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer enſemble. Nous nous cherchions pour nous conſoler, & ce beſoin m'a ſouvent

fait paſſer ſur beaucoup de choſes. J'avois mis tant de dureté dans ma franchiſe avec elle, qu'après avoir montré quelquefois ſi peu d'eſtime pour ſon caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût ſincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, & dont il eſt à noter que jamais dans aucune de ſes réponſes, elle n'a paru piquée en aucune façon.

A Montmorenci le 5 Novembre 1760.

" Vous me dites, Madame, que vous „ ne vous êtes pas bien expliquée, pour „ me faire entendre que je m'explique „ mal. Vous me parlez de votre prétendue bêtiſe, pour me faire ſentir la „ mienne: Vous vous vantez de n'être „ qu'une bonne femme, comme ſi vous „ aviez peur d'être priſe au mot, & vous „ me faites des excuſes pour m'apprendre que je vous en dois. Oui, Madame, „ je le ſais bien; c'eſt moi qui ſuis une „ bête, un bon-homme, & pis encore „ s'il eſt poſſible; c'eſt moi qui choiſis „ mal mes termes, au gré d'une belle „ Dame françoiſe, qui fait autant d'at-

„ tention aux paroles, & qui parle auſſi „ bien que vous. Mais conſidérez que „ je les prends dans le ſens commun de „ la langue, ſans être au fait ou en ſouci „ des honnêtes acceptions qu'on leur „ donne dans les vertueuſes ſociétés de „ Paris. Si quelquefois mes expreſſions „ ſont équivoques, je tâche que ma con- „ duite en détermine le ſens, &c. „ Le reſte de la lettre eſt à-peu-près ſur le même ton.

C....., entreprenant, hardi juſqu'à l'effronterie, & qui ſe tenoit à l'affut de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez Mde. de V.....n, & y fut bientôt, à mon inſçu, plus familier que moi-même. C'étoit un ſingulier corps que ce C..... Il ſe préſentoit de ma part chez toutes mes connoiſſances, s'y établiſſoit, y mangeoit ſans façon. Tranſporté de zèle pour mon ſervice, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux: mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond ſilence ſur toutes ces liaiſons & ſur tout ce qu'il ſavoit devoir m'intéreſſer. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit,

ou vu qui m'intéreſſoit; il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne ſavoit jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenois: enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de perſonne: il n'étoit ſecret & myſtérieux qu'avec ſon ami; mais laiſſons quant à préſent, C..... & Mde. de V.....n. Nous y reviendrons dans la ſuite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en paſtel, qu'il avoit expoſé au ſalon il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait que je n'avois pas accepté. Mais Mde. D'.....y qui m'avoit donné le ſien & qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec Mde. D'.....y; je lui rendis ſon portrait, & n'étant plus queſtion de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent

prirent lui & Mde. la Maréchale, que je ſerois bien aiſe d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très-bonne main, les firent enchaſſer dans une boîte à bonbons, de criſtal de roche, montée en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mde. de Luxembourg ne voulut jamais conſentir que ſon portrait occupât le deſſus de la boîte. Elle m'avoit reproché pluſieurs fois que j'aimois mieux M. de Luxembourg qu'elle, & je ne m'en étois point défendu, parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer ſon portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis à-peu-près dans ce même temps, une ſottiſe qui ne contribua pas à me conſerver ſes bonnes grâces. Quoique je ne connuſſe point du tout M. de *Silhouette*, & que je fuſſe peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de ſon adminiſtration. Lorſqu'il commença d'appeſantir ſa main ſur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas ſon opération dans un temps favorable; je n'en fis

pas des vœux moins ardens pour ſon ſuccès; & quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon intrépide étourderie, la lettre ſuivante, qu'aſſurément je n'entreprends pas de juſtifier.

A Montmorenci le 2 Décembre 1759.

" Daignez, Monſieur, recevoir l'hom-
„ mage d'un ſolitaire qui n'eſt pas connu
„ de vous, mais qui vous eſtime par
„ vos talens, qui vous reſpecte par votre
„ adminiſtration, & qui vous a fait l'hon-
„ neur de croire qu'elle ne vous reſte-
„ roit pas long-temps. Ne pouvant ſau-
„ ver l'Etat qu'aux dépens de la capi-
„ tale qui l'a perdu, vous avez bravé
„ les cris des gagneurs d'argent. En vous
„ voyant écraſer ces miſérables, je vous
„ enviois votre place; en vous la voyant
„ quitter, ſans vous être démenti, je
„ vous admire. Soyez content de vous,
„ Monſieur; elle vous laiſſe un honneur
„ dont vous jouirez long-temps ſans
„ concurrent. Les malédictions des fri-
„ pons ſont la gloire de l'homme juſte. „

Mde. de Luxembourg qui ſavoit que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai;

elle en ſouhaita une copie ; je la lui donnai : mais j'ignorois en la lui donnant qu'elle étoit intéréſſée aux ſous-fermes & au déplacement de M. Silhouette. On eut dit, à toutes mes balourdiſes, que j'allois excitant à plaiſir la haine d'une femme aimable & puiſſante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la diſgrace, quoique je fiſſe à force de gaucheries tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il eſt aſſez ſuperflu d'avertir que c'eſt à elle que ſe rapporte l'hiſtoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre Dame étoit Mde. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre ſemblant de s'en ſouvenir, ni l'une ni l'autre ; mais de préſumer que Mde. de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'eſt ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne ſauroit rien des événemens ſubſéquens. Pour moi, je m'étourdiſſois ſur l'effet de mes bêtiſes, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à deſ-

ſein de l'offenſer : comme ſi jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles ; même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien ſentir, & que je ne trouvaſſe encore ni diminution dans ſon empreſſement, ni changement dans ſes manières, la continuation, l'augmentation même d'un preſſentiment trop bien fondé, me faiſoit trembler ſans ceſſe, que l'ennui ne ſuccédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une ſi grande Dame une conſtance à l'épreuve de mon peu d'adreſſe à la ſoutenir ? Je ne ſavois pas même lui cacher ce preſſentiment ſourd qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus mauſſade. On en jugera par la lettre ſuivante, qui contient une bien ſingulière prédiction.

NB. *Cette Lettre, ſans date dans mon brouillon, eſt du mois d'Octobre* 1760 *au plus tard.*

" Que vos bontés ſont cruelles ! Pour„ quoi troubler la paix d'un ſolitaire, „ qui renonçoit aux plaiſirs de la vie „ pour n'en plus ſentir les ennuis ? J'ai „ paſſé mes jours à chercher en vain des

„ attachemens ſolides. Je n'en ai pu for-
„ mer dans les conditions auxquelles je
„ pouvois atteindre; eſt-ce dans la vôtre
„ que j'en dois chercher? L'ambition,
„ ni l'entérêt ne me tentent pas, je ſuis
„ peu vain, peu craintif; je puis réſiſter à
„ tout, hors aux careſſes. Pourquoi m'at-
„ taquez-vous tous deux par un foible
„ qu'il faut vaincre, puiſque dans la diſ-
„ tance qui nous ſépare, les épanche-
„ mens des cœurs ſenſibles ne doivent
„ pas rapprocher le mien de vous? La
„ reconnoiſſance ſuffira-t-elle pour un
„ cœur qui ne connoît pas deux maniè-
„ res de ſe donner, & ne ſe ſent capa-
„ ble que d'amitié? D'amitié, Madame
„ la Maréchale! Ah! voilà mon mal-
„ heur! Il eſt beau à vous, à M. le
„ Maréchal, d'employer ce terme: mais
„ je ſuis inſenſé de vous prendre au mot.
„ Vous vous jouez, moi je m'attache;
„ & la fin du jeu me prépare de nou-
„ veaux regrets. Que je hais tous vos
„ titres, & que je vous plains de les por-
„ ter! Vous me ſemblez ſi dignes de
„ goûter les charmes de la vie privée!
„ Que n'habitez-vous Clarens! J'irois y

„ chercher le bonheur de ma vie : mais „ le château de Montmorenci, mais l'hô- „ tel de Luxembourg ! Eſt-ce là qu'on „ doit voir Jean-Jaques ? Eſt-ce là qu'un „ ami de l'égalité doit porter les affec- „ tions d'un cœur ſenſible qui, payant „ ainſi l'eſtime qu'on lui témoigne, croit „ rendre autant qu'il reçoit ? Vous êtes „ bonne & ſenſible auſſi ; je le ſais, je „ l'ai vu ; j'ai regret de n'avoir pu plutôt „ le croire : mais dans le rang où vous „ êtes, dans votre manière de vivre, „ rien ne peut faire une impreſſion dura- „ ble, & tant d'objets nouveaux s'effa- „ cent ſi bien mutuellement qu'aucun ne „ demeure. Vous m'oublierez, Madame, „ après m'avoir mis hors d'état de vous „ imiter. Vous aurez beaucoup fait pour „ me rendre malheureux, & pour être „ inexcuſable. „

Je lui joignois-là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car, au reſte, je me ſentois ſi sûr de lui, qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit une ſeule crainte ſur la durée de ſon amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mde. la Maré-

chale ne s'eſt un moment étendu juſqu'à lui, je n'ai jamais eu la moindre défiance ſur ſon caractère, que je ſavois être foible, mais sûr. Je ne craignois pas plus de ſa part un refroidiſſement, que je n'en attendois un attachement héroïque. La ſimplicité, la familiarité de nos manières l'un avec l'autre marquoit combien nous comptions réciproquement ſur nous. Nous avions raiſon tous deux: j'honorerai, je chérirai tant que je vivrai la mémoire de ce digne ſeigneur, & quoiqu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je ſuis auſſi certain qu'il eſt mort mon ami, que ſi j'avois reçu ſon dernier ſoupir.

Au ſecond voyage de Montmorenci de l'année 1760, la lecture de la Julie étant finie, j'eus recours à celle de l'Emile pour me ſoutenir auprès de Mde. de Luxembourg; mais cela ne réuſſit pas ſi bien; ſoit que la matière fut moins de ſon goût, ſoit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laiſſer duper par mes libraires, elle voulut que je lui laiſſaſſe le ſoin de faire imprimer cet

ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y conſentis, ſous l'expreſſe condition qu'il ne s'imprimeroit point en France, & c'eſt ſur quoi nous eûmes une longue diſpute; moi, prétendant que la permiſſion tacite étoit impoſſible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant poit permettre autrement l'impreſſion dans le royaume; elle, ſoutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la cenſure, dans le ſyſtême que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ſes vues M. de M.....s, qui m'écrivit à ce ſujet une longue lettre toute de ſa main, pour me prouver que la profeſſion de foi du vicaire Savoyard étoit préciſément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre-humain, & celle de la cour dans la circonſtance. Je fus ſurpris de voir ce magiſtrat, toujours ſi prudent, devenir ſi coulant dans cette affaire. Comme l'impreſſion d'un livre qu'il approuvoit étoit par cela ſeul légitime, je n'avois plus d'objections à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un ſcrupule extraordinaire, j'exigeai tou-

jours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, & même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins, conſentant au reſte que l'édition ſe fît au profit d'un libraire François, & que, quand elle ſeroit faite, on la débitât, ſoit à Paris, ſoit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mde. de Luxembourg & moi, après quoi je lui remis mon manuſcrit.

Elle avoit amené à ce voyage ſa petite-fille, mademoiſelle de Boufflers, aujourd'hui Mde. la ducheſſe de Lauzun. Elle s'appeloit Amélie. C'étoit une charmante perſonne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéreſſant que ſa figure, rien de plus tendre & de plus chaſte que les ſentimens qu'elle inſpiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mde. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faiſoit ſes efforts pour l'animer. Elle me permit pluſieurs fois de lui donner un baiſer; ce que je fis avec ma mauſſade-

rie ordinaire. Au lieu des gentilleſſes qu'un autre eût dites à ma place, je reſtois-là muet, interdit, & je ne ſais lequel étoit le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la rencontrai ſeule dans l'eſcalier du petit château : elle venoit de voir Thérèſe, avec laquelle ſa gouvernante étoit encore. Faute de ſavoir que lui dire, je lui propoſai un baiſer, que dans l'innocence de ſon cœur, elle ne refuſa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de ſa grand maman, & en ſa préſence. Le lendemain, liſant l'Emile au chevet de Mde. la Maréchale, je tombai préciſément ſur un paſſage où je cenſure, avec raiſon, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juſte, & dit là-deſſus quelque choſe de fort ſenſé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtiſe, qui m'a ſi ſouvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que ſot & embarraſſé! Bêtiſe qu'on prend même pour une fauſſe excuſe dans un homme qu'on ſait n'être pas ſans eſprit. Je puis jurer que dans ce baiſer ſi repréhenſible, ainſi que dans les autres, le

cœur & les ſens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens, & je puis jurer même que ſi, dans ce moment, j'avois pu éviter ſa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaiſir à voir, mais par l'embarras de trouver en paſſant quelque mot agréable à lui dire. Comment ſe peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment ſe conduire dénué de tout impromptu dans l'eſprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdiſe infailliblement: ſi je ne dis rien, je ſuis un miſantrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eut été bien plus favorable: mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les inſtrumens de ma perte & de celle des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, Mde. de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très-imprudemment offenſé Mde. la princeſſe de Robeck, fille de M. de Luxembourg; Paliſſot, qu'elle protégeoit,

la vengea par la comédie des Philoſophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je penſe, à cauſe de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au père de ſa protectrice, dont il ſavoit que j'étois aimé. Le libraire Ducheſne, qu'alors je ne connoiſſois point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, & je ſoupçonne que ce fut par l'ordre de Paliſſot, qui crut peut-être que je verrois avec plaiſir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il ſe trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiſcret & foible, j'ai toujours conſervé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'eſtime, & du reſpect pour notre ancienne amitié, que je ſais avoir été long-temps auſſi ſincère de ſa part que de la mienne. C'eſt toute autre choſe avec G...., homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'eſt pas même capable d'aimer, & qui, de gaieté de cœur, ſans aucun ſujet de plainte, & ſeulement pour contenter ſa noire jalouſie, s'eſt fait, ſous le maſ-

que, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'eſt plus rien pour moi : l'autre ſera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuſe pièce : je n'en pus ſupporter la lecture, & ſans l'achever, je la renvoyai à Ducheſne avec la lettre ſuivante.

Montmorenci, le 21 Mai 1760.

" En parcourant, Monſieur, la pièce „ que vous m'avez envoyée, j'ai frémi „ de m'y voir loué. Je n'accepte point „ cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé „ qu'en me l'envoyant, vous n'avez point „ voulu me faire une injure ; mais vous „ ignorez ou vous avez oublié que j'ai „ eu l'honneur d'être l'ami d'un homme „ reſpectable, indignement noirci & „ calomnié dans ce libelle. „

Ducheſne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la ſupériorité d'un procédé généreux, & je ſus que ſa femme ſe déchaînoit partout contre moi, avec une aigreur qui m'affectoit peu, ſachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangère.

Diderot à ſon tour, trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet, qui fit contre Paliſſot un petit écrit imité du petit Prophête, & intitulé *la Viſion*. Il offenſa très-imprudemment dans cet écrit Mde. de Robeck, dont les amis le firent mettre à la Baſtille : car pour elle, naturellement peu vindicative, & pour lors mourante, je ſuis perſuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet, m'écrivit pour m'engager à prier Mde. de Luxembourg de ſolliciter ſa liberté, lui promettant en reconnoiſſance des louanges dans l'Encyclopédie: voici ma réponſe.

" Je n'ai pas attendu votre lettre, „ Monſieur, pour témoigner à Mde. la „ Maréchale de Luxembourg la peine „ que me faiſoit la détention de l'abbé „ Morrellet. Elle ſait l'intérêt que j'y „ prends, elle ſaura celui que vous y „ prenez, & il lui ſuffiroit pour y pren„ dre intérêt elle-même, de ſavoir que „ c'eſt un homme de mérite. Au ſurplus, „ quoiqu'elle & M. le Maréchal m'ho„ norent d'une bienveillance qui fait la

„ consolation de ma vie, & que le nom
„ de votre ami soit près d'eux une recom-
„ mandation pour l'abbé Morrellet, j'i-
„ gnore jusqu'à quel point il leur con-
„ vient d'employer en cette occasion le
„ crédit attaché à leur rang, & la consi-
„ dération due à leurs personnes. Je ne
„ suis pas même persuadé que la ven-
„ geance en question regarde Mde. la
„ princesse de Robeck, autant que vous
„ paroissez le croire, & quand cela seroit,
„ on ne doit pas s'attendre que le plaisir
„ de la vengeance appartienne aux phi-
„ losophes exclusivement, & que quand
„ ils voudront être femmes, les femmes
„ seront philosophes.

„ Je vous rendrai compte de ce que
„ m'aura dit Mde. de Luxembourg,
„ quand je lui aurai montré votre lettre.
„ En attendant, je crois la connoître
„ assez pour pouvoir vous assurer d'avance,
„ que quand elle auroit le plaisir de con-
„ tribuer à l'élargissement de l'abbé Mor-
„ rellet, elle n'accepteroit point le tri-
„ but de reconnoissance que vous lui
„ promettez dans l'Encyclopédie, quoi-
„ qu'elle s'en tînt honorée; parce qu'elle

„ ne fait point le bien pour la louange,
„ mais pour contenter ſon bon cœur. „

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle & la commiſération de Mde de Luxembourg en faveur du pauvre captif, & je réuſſis. Elle fit un voyage à Verſailles exprès pour voir M. le comte de St. Florentin, & ce voyage abrégea celui de Montmorenci, que M. le Maréchal fut obligé de quitter en même temps pour ſe rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit comme gouverneur de Normandie, au ſujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mde. de Luxembourg le ſurlendemain de ſon départ.

A Verſailles ce mercredi.

" M. de Luxembourg eſt parti hier
„ à ſix heures du matin. Je ne ſais pas
„ encore ſi j'irai. J'attends de ſes nou-
„ velles, parce qu'il ne ſait pas lui-même
„ combien de temps il y ſera. J'ai vu M.
„ de St. Florentin, qui eſt le mieux diſ-
„ poſé pour l'abbé Morrellet; mais il y
„ trouve des obſtacles dont il eſpère ce-
„ pendant triompher à ſon premier travail

avec

„ avec le roi, qui ſera la ſemaine pro-
„ chaine. J'ai demandé auſſi en grâce
„ qu'on ne l'exilât point, parce qu'il en
„ étoit queſtion; on vouloit l'envoyer à
„ Nanci. Voilà, Monſieur, ce que j'ai
„ pu obtenir; mais je vous promets que
„ je ne laiſſerai pas M. de St. Florentin
„ en repos, que l'affaire ne ſoit finie
„ comme vous le déſirez. Que je vous
„ diſe donc à préſent le chagrin que j'ai
„ eu de vous quitter ſitôt, mais je me
„ flatte que vous n'en doutez pas. Je
„ vous aime de tout mon cœur, & pour
„ toute ma vie. „

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

Ce 1er. *Août.*

" Grâce à vos ſoins, mon cher phi-
„ loſophe, l'abbé eſt ſorti de la Baſtille,
„ & ſa détention n'aura point d'autres
„ ſuites. Il part pour la campagne, &
„ vous fait ainſi que moi, mille remer-
„ cîmens & complimens. *Vale & me ama.* „

L'abbé m'écrivit auſſi quelques jours après une lettre de remercîment, qui ne me parut pas reſpirer une certaine effu-

ſion de cœur, & dans laquelle il ſembloit exténuer en quelque ſorte le ſervice que je lui avois rendu ; & à quelque temps de-là, je trouvai que d'Alembert & lui m'avoient en quelque ſorte, je ne dirai pas, ſupplanté, mais ſuccédé auprès de Mde. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant, je ſuis bien éloigné de ſoupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma diſgrace ; je l'eſtime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert je n'en dis rien ici ; j'en reparlerai dans la ſuite.

J'eus dans le même temps une autre affaire qui occaſionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire, lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une inſulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à perſonne. Je ſuppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T.....t que je connoiſſois un peu, mais que j'avois très peu vu, m'écrivit le 13 Juin 1760, pour m'avertir que M. F....y ſon ami & correſpondant, avoit imprimé dans ſon Journal, ma lettre à M. de Voltaire, ſur le déſaſtre de

Lisbonne, l'abbé T.....t voulut ſavoir comment cette impreſſion s'étoit pu faire, & dans ſon tour finet & jéſuitique, me demandoit mon avis ſur la réimpreſſion de cette lettre, ſans vouloir me dire le ſien. Comme je hais ſouverainement les ruſeurs de cette eſpèce, je lui fis les remercîmens que je lui devois, mais j'y mis un ton dur qu'il ſentit, & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, juſqu'à ce qu'il ſut tout ce qu'il avoit voulu ſavoir.

Je compris bien, quoiqu'en put dire T.....t, que F....y n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la première impreſſion en venoit de lui. Je le connoiſſois pour un effronté pillard, qui, ſans façon, ſe faiſoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public le nom de l'auteur, d'y mettre le ſien, & de le vendre à ſon profit. (*) Mais comment ce manuſcrit lui étoit-il parvenu? C'étoit-là la queſ-

(*) C'eſt ainſi qu'il s'eſt dans la ſuite approprié l'Emile.

tion, qui n'étoit pas difficile à réſoudre, mais dont j'eus la ſimplicité d'être embarraſſé. Quoique Voltaire fut honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ſes procédés malhonnêtes, il eut été fondé à ſe plaindre, ſi je l'avois fait imprimer ſans ſon aveu, je pris le parti de lui écrire à ce ſujet. Voici cette ſeconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponſe, & dont pour mettre ſa brutalité plus à l'aiſe, il fit ſemblant d'être irrité juſqu'à la fureur.

A Montmorenci, le 17 Juin 1760.

" Je ne penſois pas, Monſieur, me „ trouver jamais en correſpondance avec „ vous. Mais apprenant que la lettre que „ je vous écrivis en 1756, a été impri- „ mée à Berlin, je dois vous rendre „ compte de ma conduite à cet égard, „ & je remplirai ce devoir avec vérité & „ ſimplicité.

„ Cette lettre vous ayant été réelle- „ ment adreſſée, n'étoit point deſtinée à „ l'impreſſion. Je la communiquai ſous „ condition, à trois perſonnes à qui les „ droits de l'amitié ne me permettoient „ pas de rien refuſer de ſemblable, &

„ à qui les mêmes droits permettoient
„ encore moins d'abuſer de leur dépôt,
„ en violant leur promeſſe. Ces trois per-
„ ſonnes ſont, Mde. de C.....x, belle-
„ fille de Mde. D...n, Mde. la comteſſe
„ d'H....., & un allemand nommé M.
„ G.... Mde. de C.....x ſouhaitoit que
„ cette lettre fut imprimée, & me demanda
„ mon conſentement pour cela. Je lui
„ dis qu'il dépendoit du vôtre. Il vous
„ fut demandé; vous le refuſâtes, & il
„ n'en fut plus queſtion.

„ Cependant M. l'abbé T.....t avec qui
„ je n'ai nulle eſpèce de liaiſon, vient
„ de m'écrire, par une attention pleine
„ d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles
„ d'un Journal de M. F....y il y avoit
„ lu cette même lettre, avec un avis dans
„ lequel l'Editeur dit, ſous la date du
„ 23 Octobre 1759, qu'il l'a trouvée il
„ y a quelques ſemaines chez les librai-
„ res de Berlin, & que, comme c'eſt
„ une de ces feuilles volantes qui diſpa-
„ roiſſent bientôt ſans retour, il a cru lui
„ devoir donner place dans ſon Journal.

„ Voilà, Monſieur, tout ce ce j'en
„ ſais. Il eſt très-sûr que juſqu'ici l'on

„ n'avoit pas même ouï parler à Paris
„ de cette lettre. Il eſt très-sûr que l'exem-
„ plaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé,
„ tombé dans les mains de M. F.....y,
„ n'a pu lui venir que de vous, ce qui
„ n'eſt pas vraiſemblable, ou d'une des
„ trois perſonnes que je viens de nom-
„ mer. Enfin, il eſt très-sûr que les deux
„ Dames ſont incapables d'une pareille
„ infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage
„ de ma retraite. Vous avez des correſ-
„ pondances au moyen deſquelles il vous
„ ſeroit aiſé, ſi la choſe en valoit la
„ peine, de remonter à la ſource, & de
„ vérifier le fait.

„ Dans la même lettre M. l'abbé T.....t
„ me marque qu'il tient la feuille en
„ réſerve, & ne la prêtera point ſans mon
„ conſentement qu'aſſurément je ne don-
„ nerai pas. Mais cet exemplaire peut
„ n'être pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite,
„ Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas
„ imprimée, & je ferai de mon mieux
„ pour cela; mais ſi je ne pouvois évi-
„ ter qu'elle le fut, & qu'inſtruit à temps,
„ je puſſe avoir la préférence, alors je
„ n'héſiterois pas à la faire imprimer

„ moi-même. Cela me paroît juſte &
„ naturel.

„ Quant à votre réponſe à la même
„ lettre, elle n'a été communiquée à per-
„ ſonne, & vous pouvez compter qu'elle
„ ne ſera point imprimée ſans votre aveu,
„ qu'aſſurément je n'aurai point l'indiſ-
„ crétion de vous demander, ſachant
„ bien que ce qu'un homme écrit à un
„ autre, il ne l'écrit pas au public. Mais
„ ſi vous en vouliez faire une pour être
„ publiée & me l'adreſſer, je vous pro-
„ mets de la joindre fidellement à ma let-
„ tre & de n'y pas repliquer un ſeul
„ mot.

„ Je ne vous aime point, Monſieur;
„ vous m'avez fait les maux qui pou-
„ voient m'être les plus ſenſibles, à moi
„ votre diſciple & votre enthouſiaſte.
„ Vous avez perdu Genève pour le prix
„ de l'aſyle que vous y avez reçu; vous
„ avez aliéné de moi mes concitoyens,
„ pour le prix des applaudiſſemens que
„ je vous ai prodigués parmi eux: c'eſt
„ vous qui me rendez le ſéjour de mon
„ pays inſupportable; c'eſt vous qui me
„ ferez mourir en terre étrangère, privé

„ de toutes les conſolations des mourans,
„ & jeté pour tout honneur dans une
„ voirie, tandis que tous les honneurs
„ qu'un homme peut attendre, vous
„ accompagneront dans mon pays. Je
„ vous hais, enfin, puiſque vous l'avez
„ voulu; mais je vous hais en homme
„ encore plus digne de vous aimer, ſi
„ vous l'aviez voulu. De tous les ſenti-
„ mens dont mon cœur étoit pénétré
„ pour vous, il n'y reſte que l'admira-
„ tion qu'on ne peut refuſer à votre beau
„ génie, & l'amour de vos écrits. Si je
„ ne puis honorer en vous que vos talens,
„ ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai
„ jamais au reſpect qui leur eſt dû, ni
„ aux procédés que ce reſpect exige. „

Au milieu de toutes ces petites tracaſſeries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma réſolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, & auquel j'ai été le plus ſenſible, dans la viſite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, & l'autre à Mont-Louis. Il choiſit même toutes les deux fois le temps que Mde. de Luxembourg

n'étoit pas à Montmorenci, afin de rendre plus manifeſte qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne duſſe les premières bontés de ce prince à Mde. de Luxembourg & à Mde. de Boufflers; mais je ne doute pas non plus, que je ne doive à ſes propres ſentimens & à moi-même, celles dont il n'a ceſſé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit, & que la ſituation du donjon étoit charmante, j'y conduiſis le prince, qui pour comble de grâces, voulut que j'euſſe l'honneur de faire ſa partie aux échecs. Je ſavois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les ſignes & les grimaces du chevalier & des aſſiſtans, que je ne fis pas ſemblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finiſſant je lui dis d'un ton reſpectueux, mais grave: Monſeigneur, j'honore trop votre alteſſe ſéréniſſime,

(*) Remarquez la perſévérance de cette aveugle & ſtupide confiance au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en déſabuſer. Elle n'a ceſſé que depuis mon retour à Paris en 1770.

pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'eſprit & de lumière & ſi digne de n'être pas adulé, ſentit en effet, du moins je le penſe, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitaſſe en homme, & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment ſu bon gré.

Quand il m'en auroit ſu mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, & je n'ai pas aſſurément à me reprocher non plus, d'avoir mal répondu dans mon cœur à ſes bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaiſe grâce, tandis qu'il mettoit lui-même une grâce infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de-là il m'en fit envoyer un autre, & l'un de ſes officiers des chaſſes écrivit par ſes ordres, que c'étoit de la chaſſe de ſon Alteſſe, & du gibier tiré de ſa propre main. Je le reçus encore, mais j'écrivis à Mde. de Boufflers que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuſer des préſens en gibier

d'un prince du ſang, qui de plus, mettant d'honnêteté dans l'envoi, eſt moins la délicateſſe d'un homme fier qui veut conſerver ſon indépendance, que la ruſticité d'un mal-appris qui ſe méconnoit. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, ſans en rougir, & ſans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes confeſſions pour taire mes ſottiſes, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me ſoit permis de la diſſimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir ſon rival, il s'en fallut peu : car, alors Mde. de B.....s étoit encore ſa maîtreſſe, & je n'en ſavois rien. Elle me venoit voir aſſez ſouvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore, elle affectoit l'eſprit romain, & moi je l'eus toujours romaneſque ; cela ſe tenoit d'aſſez près. Je faillis me prendre ; je crois qu'elle le vit: le chevalier le vit auſſi ; du moins il m'en parla, & de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup, je fus ſage, & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans

ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter ſi mal moi-même; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eut tourné pour porter ſi haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma paſſion pour Mde. d'H....., je ſentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, & je fis mes adieux à l'amour pour le reſte de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ſes vues, des agaceries bien dangereuſes, & avec des yeux bien inquiétans: mais ſi elle a fait ſemblant d'oublier mes douze luſtres, pour moi, je m'en ſuis ſouvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, & je réponds de moi pour le reſte de mes jours.

Mde. de B.....s s'étant apperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir auſſi que j'en avois triomphé. Je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez vain pour croire avoir pu lui inſpirer du goût à mon âge; mais ſur certains propos qu'elle tint à Thérèſe, j'ai cru lui avoir inſpiré de la curioſité; ſi cela

eſt, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curioſité fruſtrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foibleſſes, puiſque l'amour vainqueur me fut ſi funeſte, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a ſervi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que ſur la trace de mes ſouvenirs: mais ils ſont tels dans cette cruelle époque, & la forte impreſſion m'en eſt ſi bien reſtée, que, perdu dans la mer immenſe de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ſes ſuites ne m'offrent plus que des ſouvenirs confus. Ainſi, je puis marcher dans le livre ſuivant avec encore aſſez d'aſſurance. Si je vais plus loin, ce ne ſera plus qu'en tâtonnant.

Fin du dixième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE ONZIÈME.

QUOIQUE la Julie qui, depuis long-temps étoit ſous preſſe, ne parut point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mde. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mde. d'H..... à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour St. L.....t la permiſſion de la faire lire en manuſcrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois auſſi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue St. Jaques & celui du Palais-royal étoient aſſiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & ſon ſuccès,

contre l'ordinaire, répondit à l'empreſſement avec lequel il avoit été attendu. Mde. la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage raviſſant. Les ſentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis, & les femmes ſurtout s'enivrèrent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'euſſe fait la conquête, ſi je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, ſans avoir eu beſoin de l'expérience, autoriſent mon opinion. Il eſt ſingulier que ce livre ait mieux réuſſi en France que dans le reſte de l'Europe, quoique les François, hommes & femmes, n'y ſoient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, ſon moindre ſuccès fut en Suiſſe, & ſon plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non, ſans doute; mais il y règne encore ce ſens exquis qui tranſporte le cœur à leur image, & qui nous fait chérir dans les autres les ſentimens purs, tendres,

honnêtes que nous n'avons plus. La corruption déſormais eſt partout la même : il n'exiſte plus ni mœurs, ni vertus en Europe; mais s'il exiſte encore quelque amour pour elles, c'eſt à Paris qu'on doit le chercher (*).

Il faut, à travers tant de préjugés & de paſſions factices, ſavoir bien analyſer le cœur humain pour y démêler les vrais ſentimens de la nature. Il faut une délicateſſe de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour ſentir, ſi j'oſe ainſi dire, les fineſſes de cœur dont cet ouvrage eſt rempli. Je mets ſans crainte ſa quatrième partie à côté de la princeſſe de Clèves, & je dis que ſi ces deux morceaux n'euſſent été lus qu'en province, on n'auroit jamais ſenti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le plus grand ſuccès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on eſt plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant les y diſtinguer encore. Cette lecture n'eſt aſſurément pas

(*) J'écrivois ceci en 1769.

propre

propre à cette ſorte de gens d'eſprit qui n'ont que de la ruſe, qui ne ſont fins que pour pénétrer le mal, & qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je penſe, je ſuis sûr que perſonne n'en eut achevé la lecture, & qu'elle ſeroit morte en naiſſant.

J'ai raſſemblé la plupart des lettres qui me furent écrites ſur cet ouvrage, dans une liaſſe qui eſt entre les mains de Mde. de Nadillac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choſes bien ſingulières, & une oppoſition de jugement qui montre ce que c'eſt que d'avoir à faire au public. La choſe qu'on y a le moins vue, & qui en fera toujours un ouvrage unique, eſt la ſimplicité du ſujet & la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois perſonnes, ſe ſoutient durant ſix volumes ſans épiſode, ſans aventure romaneſque, ſans méchanceté d'aucune eſpèce, ni dans les perſonnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands complimens à Richardſon ſur la prodigieuſe variété de ſes tableaux &

ſur la multitude de ſes perſonnages. Richardſon a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractériſés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus inſipides romanciers, qui ſuppléent à la ſtérilité de leurs idées à force de perſonnages & d'aventures. Il eſt aiſé de réveiller l'attention en préſentant inceſſamment & des événemens inouis & de nouveaux viſages, qui paſſent comme les figures de la lanterne magique : mais de ſoutenir toujours cette attention ſur les mêmes objets & ſans aventures merveilleuſes, cela, certainement, eſt plus difficile, & ſi toute choſe égale, la ſimplicité du ſujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardſon, ſupérieurs en tant d'autres choſes, ne ſauroient, ſur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il eſt mort, cependant, je le ſais, & j'en ſais la cauſe ; mais il reſſuſcitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de ſimplicité, ma marche ne fût ennuyeuſe, & que je n'euſſe pu nourrir aſſez l'intérêt pour le ſoutenir juſqu'au bout. Je fus raſſuré par un fait qui, ſeul, m'a

plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mde. la princeſſe de Talmont (*), un jour de bal de l'opéra. Après ſouper, elle ſe fit habiller pour y aller, & en attendant l'heure, elle ſe mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ſes chevaux, & continua de lire. On vint lui dire que ſes chevaux étoient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne preſſe encore, dit-elle, en liſant toujours. Quelque temps après, ſa montre étant arrêtée, elle ſonna pour ſavoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il eſt trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle ſe fit déshabiller, & paſſa le reſte de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours déſiré de voir cette Dame, non-

(*) Ce n'eſt pas elle, mais une autre Dame dont j'ignore le nom.

ſeulement pour ſavoir d'elle-même s'il eſt exactement vrai; mais auſſi parce que j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt ſi vif à l'Héloïſe, ſans avoir ce ſixième ſens, ce ſens moral dont ſi peu de cœurs ſont doués, & ſans lequel nul ne ſauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes ſi favorables fut la perſuaſion où elles furent que j'avois écrit ma propre hiſtoire, & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit ſi bien établie que Mde. de Polignac écrivit à Mde de V.....n pour la prier de m'engager à lui laiſſer voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit perſuadé qu'on ne pouvoit exprimer ſi vivement des ſentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainſi les tranſports de l'amour, que d'après ſon propre cœur. En cela, l'on avoit raiſon, & il eſt certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extaſes; mais on ſe trompoit en penſant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'en-

flammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiſcences de jeuneſſe & Mde. d'H....., les amours que j'ai ſentis & décrits, n'auroient été qu'avec des ſylphides. Je ne voulus ni confirmer, ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuſe. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laiſſai là-deſſus le public en ſuſpens. Les rigoriſtes diſent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, & je crois qu'il y auroit eu plus de bêtiſe que de franchiſe à cette déclaration faite ſans néceſſité.

A-peu-près dans le même temps, parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avois cédé le manuſcrit à un certain M. de Baſtide, auteur d'un journal, appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré malgré, fourrer tous mes manuſcrits. Il étoit de la connoiſſance de M. Duclos, & vint, en ſon nom, me preſſer de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la Julie, & vouloit que je la miſſe dans ſon journal : il vouloit que j'y miſſe l'Emile; il auroit voulu

que j'y misse le Contrat social, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans son journal; mais sitôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eut-ce été si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très-heureusement je ne parlai point à M. de Bastide, & qui n'entra point dans notre marché! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries & le ton suffisant de Voltaire, à ce sujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès, dans le public, & de la faveur des Dames, je me sentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le Maréchal, qui sembloit même redoubler chaque

jour de bontés & d'amitiés pour moi, mais auprès de Mde. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, ſon appartement m'étoit moins ouvert, & durant les voyages de Montmorenci, quoique je me préſentaſſe aſſez exactement, je ne la voyois plus guères qu'à table. Ma place même n'y étoit plus auſſi marquée, à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, & que je n'avois pas, non plus, grand choſe à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place où j'étois plus à mon aiſe, ſurtout le ſoir; car mach nalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du ſoir, je me ſouviens d'avoir dit que je ne ſoupois pas au château, & cela étoit vrai dans le commencement de la connoiſſance; mais comme M. de Luxembourg ne dînoit point & ne ſe mettoit pas même à table, il arriva de-là, qu'au bout de pluſieurs mois, & déjà très-familier dans la maiſon, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y ſouper quel-

quefois quand il y avoit peu de monde, & je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit preſque en l'air, & comme on dit ſur le bout du banc; au lieu que le ſouper étoit très-long, parce qu'on s'y repoſoit avec plaiſir au retour d'une longue promenade, très-bon, parce que M. de Luxembourg aimoit la bonne chère, & très-agréable, parce que Mde. de Luxembourg en faiſoit les honneurs à charmer. Sans cette explication l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg, où il me dit qu'il ſe rappelle avec délices nos promenades; ſurtout, ajoute-t-il, quand en rentrant les ſoirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de caroſſes; c'eſt que, comme on paſſoit tous les matins le rateau ſur le ſable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois par le nombre de ces traces, du monde qui étoit ſurvenu dans l'après-midi.

Cette année 1761, mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon ſeigneur depuis que j'avois l'honneur de le voir; comme ſi les maux que me préparoit la deſtinée, euſſent dû commen-

cer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La première année il perdit ſa ſœur, Mde. la ducheſſe de Villeroy; la ſeconde il perdit ſa fille, Mde. la princeſſe de Robeck; la troiſième il perdit dans le duc de Montmorenci, ſon fils unique; & dans le comte de Luxembourg, ſon petit-fils, les ſeuls & derniers ſoutiens de ſa branche & de ſon nom. Il ſupporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais ſon cœur ne ceſſa de ſaigner en dedans tout le reſte de ſa vie, & ſa ſanté ne fit plus que décliner. La mort imprévue & tragique de ſon fils, dut lui être d'autant plus ſenſible, qu'elle arriva préciſément au moment où le roi venoit de lui accorder pour ſon fils, & de lui promettre pour ſon petit-fils, la ſurvivance de ſa charge de capitaine des gardes du corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu ce dernier enfant de la plus grande eſpérance, & cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas!

ſi j'en euſſe été cru, le grand-père & le petit-fils ſeroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de repréſentations ne fis-je point à Mde. de Montmorenci, ſur le régime plus qu'auſtère que, ſur la foi de ſon médecin, elle faiſoit obſerver à ſon fils! Mde. de Luxembourg qui penſoit comme moi, ne vouloit point uſurper l'autorité de la mère; M. de Luxembourg, homme doux & foible, n'aimoit point à contrarier. Mde. de Montmorenci avoit dans B..... une foi, dont ſon fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aiſe quand il pouvoit obtenir la permiſſion de venir à Mont-Louis avec Mde. de Boufflers, demander à goûter à Thérèſe, & mettre quelque aliment dans ſon eſtomac affamé! Combien je déplorois en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un ſi grand bien, d'un ſi grand nom, de tant de titres & de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant, un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire & beau faire, le médecin triompha, & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans qui fit périr le petit-fils, creuſa le tombeau du grand-père, & il s'y joignit de plus la puſillanimité de vouloir ſe diſſimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de l'inſomnie & un peu de fiévre. J'oſai prononcer le mot de goutte; Mde. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre, chirurgien de M. le Maréchal, ſoutint que ce n'étoit pas la goutte, & ſe mit à panſer la partie ſouffrante avec du beaume tranquille. Malheureuſement la douleur ſe calma, & quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée: la conſtitution s'altéra, les maux augmentèrent, & les remèdes en même raiſon. Mde. de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'oppoſa à cet inſenſé traitement. On ſe cacha d'elle, & M. de Luxembourg périt par ſa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obſtiner à guérir. Mais n'anticipons point de ſi loin ſur les malheurs:

combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il eſt ſingulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire, ſembloit fait pour déplaire à Mde. de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conſerver ſa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup ſur coup, ne faiſoient que m'attacher à lui davantage, & par conſéquent à Mde. de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru ſi ſincèrement unis, que les ſentimens qu'on avoit pour l'un s'étendoient néceſſairement à l'autre. M. le Maréchal vieilliſſoit. Son aſſiduité à la cour, les ſoins qu'elle entraînoit, les chaſſes continuelles, la fatigue, ſur-tout du ſervice durant ſon quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût ſoutenir la ſienne dans cette carrière. Puiſque ſes dignités devoient être diſperſées, & ſon nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuſe, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ſes enfans. Un jour que nous n'étions que

nous trois, & qu'il ſe plaignoit des fatigues de la cour, en homme que ſes pertes avoient découragé; j'oſai parler de retraite, & lui donner le conſeil que Cyneas donnoit à Pyrrhus; il ſoupira, & ne répondit pas déciſivement. Mais au premier moment où Mde. de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement ſur ce conſeil qui me parut l'avoir allarmée. Elle ajouta une choſe dont je ſentis la juſteſſe, & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'eſt que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai beſoin, que c'étoit même en ce moment une diſſipation pour M. de Luxembourg, & que la retraite que je lui conſeillois ſeroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oiſiveté, l'ennui, la triſteſſe, achèveroient bientôt de le conſumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit perſuadé, quoiqu'elle dût compter ſur la promeſſe que je lui fis & que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquilliſée à cet égard, & je me ſuis rappelé que depuis lors, mes tête-à-têtes avec M. le Maréchal avoient été plus rares & preſque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdiſe & mon guignon me nuiſoient ainſi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus ne m'y ſervoient pas. L'abbé de B.....s ſurtout, jeune homme auſſi brillant qu'il ſoit poſſible de l'être, ne me parut jamais bien diſpoſé pour moi, & non-ſeulement il eſt le ſeul de la ſociété de Mde. la Maréchale, qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci, je perdois quelque choſe auprès d'elle, & il eſt vrai que, ſans même qu'il le voulût, c'étoit aſſez de ſa ſeule préſence : tant la grâce & le ſel de ſes gentilleſſes appeſantiſſoient encore mes lourds *ſpropoſiti*. Les deux premières années il n'étoit preſque pas venu à Montmorenci, & par l'indulgence de Mde. la Maréchale, je m'étois paſſablement ſoutenu, mais ſitôt qu'il parut un peu de ſuite, je fus écraſé ſans retour. J'aurois voulu me refugier ſous ſon aîle, & faire enſorte qu'il me prît en amitié ; mais la même mauſſaderie qui me faiſoit un beſoin de lui plaire, m'empêcha d'y réuſſir, & ce que je fis pour cela mal-

adroitement, acheva de me perdre auprès de Mde. la Maréchale, ſans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'eſprit il eut pu réuſſir à tout, mais l'impoſſibilité de s'appliquer & le goût de la diſſipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'eſt tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du ciſtre, & barbouillant un peu de peinture au paſtel. Il s'aviſa de vouloir faire le portrait de Mde. de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui reſſembloit point du tout, & cela étoit vrai. Le traitre d'abbé me conſulta, & moi, comme un ſot & comme un menteur, je dis que le portrait reſſembloit. Je voulois cajoler l'abbé, mais je ne cajolois pas Mde. la Maréchale, qui mit ce trait dans ſes regiſtres, & l'abbé ayant fait ſon coup, ſe moqua de moi. J'appris par ce ſuccès de mon tardif coup d'eſſai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner & flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes

des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie & de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi, M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de M..... M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, & que si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres, & il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse

j'euſſe évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre paſſion me laiſſoit libre; mais un de ces intervalles eut ſuffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiſeul m'affectionnant à lui, accrut l'eſtime que, ſur quelques opérations de ſon miniſtère, j'avois conçue pour ſes talens, & le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon eſprit au peu de cas que je faiſois de ſes prédéceſſeurs, ſans excepter Mde. de P.....r, que je regardois comme une façon de premier miniſtre, & quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulſeroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faiſant pour que M. de Choiſeul triomphât. Je m'étois ſenti de tout temps pour Mde. de P.....r de l'antipathie, même avant ſa fortune, je l'avois vue chez Mde. de la Poplinière, portant encore le nom de Mde. d'E.....s. Depuis lors, j'avois été mécontent de ſon ſilence au ſujet de Diderot, & de tous ſes procédés par

rapport à moi, tant au ſujet des fêtes de Ramire & des Muſes galantes, qu'au ſujet du Devin du village, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ſes ſuccès, & dans toutes les occaſions je l'avois toujours trouvée très-peu diſpoſée à m'obliger; ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me propoſer de faire quelque choſe à la louange de cette dame, en m'inſinuant que cela pourroit m'être utile. Cette propoſition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faiſoit pas de ſon chef, ſachant que cet homme, nul par lui-même, ne penſe & n'agit que par l'impulſion d'autrui. Je ſais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour ſa propoſition, ni à perſonne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoiſſoit, j'en étois sûr, & tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je faiſois pour M. de Choiſeul. Prévenu d'eſtime pour ſes talens, qui étoient tout ce que je connoiſſois de lui, plein de reconnoiſſance pour ſa bonne volonté,

ignorant d'ailleurs dans ma retraite ſes goûts & ſa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien; & mettant alors la dernière main au Contrat ſocial, j'y marquai, dans un ſeul trait, ce que je penſois des précédens miniſtres & de celui qui commençoit à les éclipſer. Je manquai, dans cette occaſion, à ma plus conſtante maxime, & de plus, je ne ſongeai pas que quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article, ſans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puiſſe y trouver de qui-proquo. J'étois là-deſſus dans une ſi folle ſécurité, qu'il ne me vint pas même à l'eſprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt ſi j'eus raiſon.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaiſons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout: elle m'y ſuivoit encore. Mde. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je ſache, atteinte de cette manie; mais Mde.

la comteſſe de B.....s le fut. Elle fit une tragédie en proſe, qui fut d'abord lue, promenée & prônée dans la ſociété de M. le prince de Conti, & ſur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut auſſi me conſulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertiſſement que je crus lui devoir, que ſa pièce, intitulée *l'Eſclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une pièce angloiſe, aſſez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mde. de B.....s me remercia de l'avis, en m'aſſurant toutefois que ſa pièce ne reſſembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à perſonne au monde qu'à elle ſeule, & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit impoſé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler ſouvent depuis lors, le ſort de celui que remplit Gil-Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B.....s, qui ne m'aimoit pas, outre Mde. de B.....s, auprès de laquelle j'avois des torts que les femmes ni les auteurs ne pardonnent pas, tous les autres amis de Mde. la Maré-

chale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entr'autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entr'autres aussi Mde. du Deffand & Mlle. de Lespinasse, toutes deux en grande liaison avec Voltaire, & intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien & en tout honneur, & cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé à m'intéresser fort à Mde. du Deffand, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commisération; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien, soit en mal, aux moindres torcheculs qui paroissoient, le despotisme & l'emportement de ses oracles; son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination,

l'enthouſiaſme de déraiſon où la portoit l'opiniâtreté de ſes jugemens paſſionnés; tout cela me rebuta bientôt des ſoins que je voulois lui rendre; je la négligeai, elle s'en apperçut: c'en fut aſſez pour la mettre en fureur, & quoique je ſentiſſe aſſez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'expoſer au fléau de ſa haine qu'à celui de ſon amitié.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir ſi peu d'amis dans la ſociété de Mde. de Luxembourg, ſi je n'avois des ennemis dans ſa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la poſition où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit aſſurément pas M. le duc de Villeroy ſon frère; car, non-ſeulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité pluſieurs fois d'aller à Villeroy, & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de reſpect & d'honnêteté qu'il m'avoit été poſſible, partant de cette réponſe vague comme d'un conſentement, il avoit arrangé avec M. & Mde. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, &

qui me fut propoſé. Comme les ſoins qu'exigeoit ma ſanté ne me permettoient pas alors de me déplacer ſans riſque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par ſa réponſe que cela ſe fit de la meilleure grâce du monde, & M. de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu & ſon héritier, le jeune marquis de V....., ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit ſon oncle, ni auſſi, je l'avoue, au reſpect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent inſupportable, & mon air froid m'attira ſon averſion. Il fit même, un ſoir à table, une incartade dont je me tirai mal, parce que je ſuis bête, ſans préſence d'eſprit, & que la colère, au lieu d'aiguiſer le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, preſqu'à mon arrivée à l'Hermitage, & que j'avois alors appelé *duc*. Ce chien, non beau, mais rare en ſon eſpèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit

devenu célèbre au château de Montmorenci par ſon naturel aimant, ſenſible, & par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais par une puſillanimité fort ſotte, j'avois changé ſon nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *marquis*, ſans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de V....., qui ſut ce changement de nom, me pouſſa tellement là-deſſus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offenſant pour le nom de duc, dans cette hiſtoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là pluſieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit, ſon fils l'étoit, le marquis de V..... fait pour le devenir, & qui l'eſt aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'aſſura le lendemain que ſa tante l'avoit vivement tancé là-deſſus; & l'on peut juger ſi cette réprimande, en la ſuppoſant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le ſeul chevalier de L.....y, qui fit profeſſion d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il paſſoit chez les femmes pour un grand géomêtre. Il étoit d'ailleurs le ſigisbée, ou plutôt le complaiſant de Mde. la comteſſe de B.....s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de L.....y n'avoit d'exiſtence & ne penſoit que par elle. Ainſi, loin que j'euſſe au-dehors quelque contrepoids à mon ineptie, pour me ſoutenir auprès de Mde. de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit ſembloit concourir à me nuire dans ſon eſprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avoit voulu ſe charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt & de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conſerveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promiſe pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter ſur ce ſentiment de ſa part, j'avois com-

mencé par ſoulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je ſuis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaiſons avec Thérèſe, & tout ce qui en avoit réſulté, ſans omettre de quelle façon j'avois diſpoſé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confeſſions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les cenſures que je méritois, & ce qui m'émut ſurtout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèſe, lui faiſant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent careſſes & l'embraſſant très-ſouvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des tranſports de joie & de reconnoiſſance qu'aſſurément je partageois bien, les amitiés dont M. & Mde. de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faiſoient directement.

Pendant aſſez long-temps les choſes en reſtèrent là: mais enfin, Mde. la Maréchale pouſſa la bonté juſqu'à vouloir reti-

rer un de mes enfans. Elle ſavoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche, la Roche, ſon valet-de-chambre & ſon homme de confiance, qui fit de vaines perquiſitions & ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans ſeulement, ſi les regiſtres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eut été bien faite, ce chiffre n'eut pas dû être introuvable. Quoiqu'il en ſoit, je fus moins fâché de ce mauvais ſuccès que je ne l'aurois été, ſi j'avois ſuivi cet enfant dès ſa naiſſance. Si à l'aide du renſeignement on m'eut préſenté quelqu'enfant pour le mien, le doute ſi ce l'étoit bien en effet, ſi on ne lui en ſubſtituoit point un autre, m'eut reſſerré le cœur par l'incertitude, & je n'aurois point goûté dans tout ſon charme le vrai ſentiment de la nature: il a beſoin pour ſe ſoutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé ſur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoit pas encore, affoiblit, anéantit enfin

les ſentimens paternels & maternels, & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice, comme celui qu'on a nourri ſous ſes yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'eſt en les aggravant dans leur ſource.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremiſe de Thérèſe, ce même la Roche fit connoiſſance avec Mde. le Vaſſeur, que G.... continuoit de tenir à Deuil à la porte de la C.....e, & tout près de Montmorenci.

Quand je fus parti, ce fut par M. la Roche que je continuai de faire remettre à cette femme, l'argent que je n'ai point ceſſé de lui envoyer, & je crois qu'il lui portoit auſſi ſouvent des préſens de la part de Mde. la Maréchale; ainſi elle n'étoit ſurement pas à plaindre, quoiqu'elle ſe plaignît toujours. A l'égard de G...., comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à Mde. de Luxembourg que malgré moi; mais elle me mit pluſieurs fois ſur ſon chapitre, ſans me dire ce qu'elle en penſoit, & ſans me

laiſſer pénétrer ſi cet homme étoit de ſa connoiſſance ou non. Comme la réſerve avec les gens qu'on aime, & qui n'en ont point avec nous, n'eſt pas de mon goût, ſurtout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors penſé quelquefois à celle-là; mais ſeulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps ſans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avois remis à Mde. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Ducheſne, & par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amſterdam. Mde. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Ducheſne, pour les ſigner. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M.....s qu'il ne m'écrivoit pas de ſa propre main. Cette certitude que mon traité ſe faiſoit de l'aveu & ſous les yeux du magiſtrat, me le fit ſigner avec confiance. Ducheſne me donnoit de ce manuſcrit ſix mille francs, la moitié comptant, & je crois cent ou deux

cents exemplaires. Après avoir ſigné les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mde. de Luxembourg qui l'avoit ainſi déſiré: elle en donna un à Ducheſne, elle garda l'autre au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoiſſance de M. & Mde. de Luxembourg, en faiſant quelque diverſion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mde. la Maréchale, j'avois toujours ſenti qu'il n'y avoit que mon ſincère attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui put me rendre leurs entours ſupportables, & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma ſanté, que cette gêne & ces ſoupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les ſoins qu'on apportoit à ne pas m'expoſer à la déranger; car ſur ce point comme ſur tout autre, les attentions furent pouſſées auſſi loin qu'il étoit poſſible, & par exemple, tous les ſoirs après ſoupé, M. le Maréchal qui s'alloit

coucher de bonne heure, ne manquoit pas de m'emmener bon gré malgré, pour m'aller coucher auſſi. Ce ne fut que quelque temps avant ma cataſtrophe, qu'il ceſſa, je ne ſais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidiſſement de Mde. la Maréchale, je déſirois pour ne m'y pas expoſer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la concluſion du traité de l'Emile, & en attendant je mis la dernière main au Contrat Social, & l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuſcrit à mille francs, qu'il me donna.

Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuſcrit. Je le remis bien cacheté, à Du Voiſin, miniſtre du pays de Vaud, & chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, & qui ſe chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaiſon. Ce manuſcrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, & ne rempliſſoit pas ſa poche. Cependant en paſſant la barrière, ſon paquet tomba, je ne

ſais comment, entre les mains des commis qui l'ouvrirent, l'examinèrent & le lui rendirent enſuite, quand il l'eut reclamé au nom de l'ambaſſadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot de critique ni de cenſure, ſe réſervant ſans doute d'être le vengeur du chriſtianiſme lorſque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuſcrit & l'envoya à Rey. Tel fut en ſubſtance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Outre ces deux livres & mon Dictionnaire de muſique, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance tous en état de paroître, & que je me propoſois de donner encore, ſoit ſéparément, ſoit avec mon recueil général, ſi je l'entreprenois jamais. Le principal de ces écrits dont la plupart ſont encore en manuſcrit dans les mains de Du P....., étoit un Eſſai ſur l'origne des langues, que je fis lire à M. de M.....s

&

& au chevalier de L.....y qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions raſſemblées, me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant ſur ma tête que ſur celle de Thérèſe; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre enſemble au fond de quelque province, ſans plus occuper le public de moi, & ſans plus m'occuper moi-même d'autre choſe que d'achever paiſiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit poſſible, & d'écrire à loiſir les mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont une généroſité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire dont on me diſoit tant de mal à Paris, eſt cependant de tous ceux avec qui j'ai eu à faire, le ſeul dont j'aie eu toujours à me louer. Nous étions, à la vérité, ſouvent en querelle ſur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matière d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent,

quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il eſt même auſſi le ſeul qui m'ait avoué franchement qu'il faiſoit bien ſes affaires avec moi, & ſouvent il m'a dit qu'il me devoit ſa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi ſa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une penſion viagère de trois cent francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoiſſance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, ſans oſtentation, ſans prétention, ſans bruit, & ſi je n'en avois parlé le premier à tout le monde, perſonne n'en auroit rien ſu. Je fus ſi touché de ce procédé, que depuis lors je me ſuis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me déſira pour parrain d'un de ſes enfans, j'y conſentis, & l'un de mes regrets dans la ſituation où l'on m'a réduit, eſt qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre déſormais mon attachement utile à ma filleule & à ſes parens. Pourquoi, ſi ſenſible à la modeſte

générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyans empressemens de tant de gens haut huppés, qui rempliſſent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien senti? Est-ce leur faute; est-ce la mienne? Ne sont-ils que vains; ne suis-je qu'ingrat? Lecteur sensé, pesez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de Thérèse, & un grand soulagement pour moi. Mais, au reste, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit.

Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent, je lui en tenois un fidelle compte, sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense, même quand elle étoit plus riche que moi: *Ce qui est à moi est à nous*, lui disois-je; *& ce qui est à toi est à toi.* Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusois dans les mien-

nes, jugeoient ſans doute de mon cœur par les leurs, & me connoiſſoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle ſur ce point à ſon témoignage, & dès à préſent, & lorſque, ſelon le cours de la nature, elle m'aura ſurvécu. Malheureuſement elle eſt peu entendue en économie à tous égards, peu ſoigneuſe & fort dépenſière, non par vanité, ni par gourmandiſe, mais par négligence uniquement. Nul n'eſt parfait ici bas, & puiſqu'il faut que ſes excellentes qualités ſoient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices; quoique ces défauts nous faſſent encore plus de mal à tous deux. Les ſoins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelqu'avance qui put un jour lui ſervir de reſſource, ſont inimaginables : mais ce furent toujours des ſoins perdus.

Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes, & malgré tous mes efforts, tout eſt toujours parti à meſure qu'il eſt venu. Quelque ſimplement que Thérèſe ſe mette, jamais la penſion

de Rey ne lui a ſuffi pour ſe niper, que je n'y aie encore ſuppléé du mien, chaque année. Nous ne ſommes pas faits elle ni moi, pour être jamais riches, & je ne compte aſſurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat Social s'imprimoit aſſez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'Emile, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. Ducheſne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impreſſion pour choiſir; quand j'avois choiſi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés ſur le format, ſur le caractère, & qu'il avoit déjà pluſieurs feuilles d'imprimées; ſur quelque léger changement que je fis ſur une épreuve, il recommença tout, & au bout de ſix mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces eſſais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France ainſi qu'en Hollande, & qu'il s'en faiſoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire? Je n'étois plus maître de mon manuſcrit. Loin d'avoir trempé

dans l'édition de France, je m'y étois toujours oppoſé ; mais enfin, puiſque cette édition ſe faiſoit bon gré malgré moi, & puiſqu'elle ſervoit de modèle à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves, pour ne pas laiſſer eſtropier & défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magiſtrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque ſorte l'entrepriſe, qu'il m'écrivoit très-ſouvent, & qu'il vint me voir même à ce ſujet, dans une occaſion dont je vais parler à l'inſtant.

Tandis que Ducheſne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidellement les feuilles à meſure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoir de la ruſe dans la manœuvre de Ducheſne, c'eſt-à-dire, de Guy, qui faiſoit pour lui ; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres ſur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort ſouvent, me parloit inceſſam-

ment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réſerve. Il ſavoit & ne ſavoit pas qu'on l'imprimoit en France, il ſavoit & ne ſavoit pas que le magiſtrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il ſembloit m'accuſer d'imprudence, ſans vouloir jamais dire en quoi elle conſiſtoit ; il biaiſoit & tergiverſoit ſans ceſſe : il ſembloit ne parler que pour me faire parler. Ma ſécurité, pour lors, étoit ſi complète que je riois du ton circonſpect & myſtérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les miniſtres & les magiſtrats, dont il fréquentoit aſſez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards ſur cet ouvrage, fortement perſuadé qu'il avoit non-ſeulement l'agrément & la protection du magiſtrat, mais même qu'il méritoit & qu'il avoit de même la faveur du miniſtère, je me félicitois de mon courage à bien faire, & je riois de mes puſillanimes amis, qui paroiſſoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en ſa droiture & en ſes lumières eut pu m'allarmer à ſon exemple, ſi j'en

avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ſes patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis que l'Emile étoit ſous preſſe ; il m'en parla : je lui lus la profeſſion de foi du vicaire Savoyard. Il l'écouta très-paiſiblement, &, ce me ſemble, avec grand plaiſir. Il me dit, quand j'eus finis : Quoi ! citoyen ! Cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris ? Oui, lui dis-je, & l'on devroit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il, mais faites-moi le plaiſir de ne dire à perſonne que vous m'ayez lu ce morceau.

Cette frappante manière de s'exprimer me ſurprit ſans m'effrayer. Je ſavois que Duclos voyoit beaucoup M. de M.....s. J'eus peine à concevoir comment il penſoit ſi différemment que lui ſur le même objet.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans, ſans y avoir eu un ſeul jour de bonne ſanté. Quoique l'air y ſoit excellent, les eaux y ſont mauvaiſes, & cela peut très-bien être une des cauſes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761,

je tombai tout-à-fait malade, & je paſſai l'hiver entier dans des ſouffrances preſque ſans relâche. Le mal phyſique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit auſſi plus ſenſibles. Depuis quelque temps de ſourds & triſtes preſſentimens me troubloient, ſans que je ſuſſe à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes aſſez ſingulières, & même des lettres ſignées qui ne l'étoient guères moins. J'en reçus une d'un conſeiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la préſente conſtitution des choſes, & n'augurant pas bien des ſuites, me conſultoit ſur le choix d'un aſyle, à Genève ou en Suiſſe, pour s'y retirer avec ſa famille. J'en reçus une de M. de ....., préſident à mortier au parlement de ....., lequel me propoſoit de rédiger pour ce parlement qui, pour lors, étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois beſoin pour cela.

Quand je ſouffre, je ſuis ſujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponſes que j'y fis,

refuſant tout à plat ce qu'on me demandoit : ce refus n'eſt aſſurément pas ce que je me reproche, puiſque ces lettres pouvoient être des piéges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais pouvant refuſer avec aménité, je refuſai avec dureté, & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conſeiller ne me ſurprit pas abſolument, parce que je penſois comme lui & comme beaucoup d'autres, que la conſtitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les déſaſtres d'une guerre malheureuſe qui, tous, venoient de la faute du gouvernement; l'incroyable déſordre des finances, les tiraillemens continuels de l'adminiſtration, partagée juſqu'alors entre deux ou trois miniſtres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour ſe nuire mu-

(*) Je ſavois, par exemple, que le préſident de..... étoit fort lié avec les Encyclopédiſtes & les H.....s.

tuellement, abîmoient le royaume; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état: l'entêtement d'une femme obſtinée, qui, ſacrifiant toujours à ſes goûts ſes lumières, ſi tant eſt qu'elle en eût, écartoit preſque toujours des emplois les plus capables, pour placer ceux qui lui plaiſoient le plus; tout concouroit à juſtifier la prévoyance du conſeiller & celle du public & la mienne. Cette prévoyance me mit même pluſieurs fois en balance, ſi je ne chercherois pas moi-même un afyle hors du royaume avant les troubles qui ſembloient le menacer; mais raſſuré par ma petiteſſe & par mon humeur paiſible, je crus que dans la ſolitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer juſqu'à moi; fâché ſeulement que dans cet état de choſes, M. de Luxembourg ſe prêtât à des commiſſions qui devoient le faire moins bien vouloir dans ſon gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vint à crouler, comme cela paroiſſoit à craindre dans l'état actuel des choſes, & il me paroît

encore à préſent indubitable que ſi toutes les rênes du gouvernement ne fuſſent enfin tombées dans une ſeule main, la monarchie françoiſe ſeroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impreſſion de l'Emile ſe ralentiſſoit, & fut enfin tout-à-fait ſuſpendue, ſans que je puſſe en apprendre la raiſon, ſans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, ſans que je puſſe avoir des nouvelles de perſonne, ni rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit, M. de M.....s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il ſoit, ne me trouble & ne m'abat, pourvu que je ſache en quoi il conſiſte; mais mon penchant naturel eſt d'avoir peur des ténèbres : je redoute & je hais leur air noir, le myſtère m'inquiète toujours, il eſt par trop antipathique avec mon naturel ouvert juſqu'à l'imprudence. L'aſpect du monſtre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me ſemble, mais ſi j'entrevois de nuit une figure ſous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumoit ce long ſilence, occupée à me tracer des fantômes. Plus

j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher, & toujours portant tout à l'extrême, dans la ſuſpenſion de l'impreſſion du livre, j'en croyois voir la ſuppreſſion. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cauſe, ni la manière, je reſtois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres ſur lettres à Guy, à M. de M.....s, à Mde. de Luxembourg, & les réponſes ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement, je délirois. Malheureuſement j'appris dans le même temps que le P. Griffet, jéſuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des paſſages. A l'inſtant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le myſtère d'iniquité : j'en vis la marche auſſi clairement, auſſi sûrement que ſi elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jéſuites furieux du ton mépriſant ſur lequel j'avois parlé des collèges, s'étoient emparés de mon ouvrage, que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition, qu'inſtruits par Guérin, leur

ami, de mon état préſent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impreſſion juſqu'alors, dans le deſſein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des ſentimens différens des miens. Il eſt étonnant quelle foule de faits & de circonſtances vint dans mon eſprit ſe calquer ſur cette folie, & lui donner un air de vraiſemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence & la démonſtration. Guérin étoit totalement livré aux Jéſuiſtes, je le ſavois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites; je me perſuadai que c'étoit par leur impulſion qu'il m'avoit preſſé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient enſuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impreſſion chez Ducheſne, & peut-être de s'emparer de mon manuſcrit pour y travailler à leur aiſe, juſqu'à ce que ma mort les laiſsât libres de le publier traveſti à leur mode. J'avois toujours ſenti, malgré le patelinage du P. B.....r, que les Jéſuites ne m'aimoient pas, non-ſeule-

ment comme encyclopédiſte, mais parce que tous mes principes étoient encore plus oppoſés à leurs maximes & à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puiſque le fanatiſme athée & le fanatiſme dévot, ſe touchant par leur commune intolérance, peuvent même ſe réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi, au lieu que la religion raiſonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain ſur les conſciences, ne laiſſe plus de reſſource aux arbitres de ce pouvoir. Je ſavois que Mgr. le C.....r étoit auſſi fort ami des Jéſuites : je craignois que le fils, intimidé par le père, ne ſe vit forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me ſuſciter ſur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choſes ſi fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les cenſurant comme les deux premiers. Je ſavois de plus, & M. de M.....s me le dit lui-

même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inſpection de cette édition, étoit encore un autre partiſan des Jéſuites. Je ne voyois partout que Jéſuites, ſans ſonger qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défenſe, ils avoient autre choſe à faire que d'aller tracaſſer ſur l'impreſſion d'un livre où il ne s'agiſſoit pas d'eux. J'ai tort de dire *ſans ſonger*; car j'y ſongeois très-bien, & c'eſt même une objection que M. de M.....s eut ſoin de me faire ſitôt qu'il fut inſtruit de ma viſion : mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de ſa retraite, veut juger du ſecret des grandes affaires, dont il ne ſait rien, je ne voulus jamais croire que les Jéſuites fuſſent en danger, & je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adverſaires. Leurs ſuccès paſſés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une ſi terrible idée de leur puiſſance, que je déplorois déjà l'aviliſſement du parlement. Je ſavois que M. de Choiſeul avoit étudié chez les Jéſuites, que Mde. de Pompadour n'étoit point mal avec eux, & que leur ligue avec

avec les favorites & les miniſtres avoit toujours paru avantageuſe aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroiſſoit ne ſe mêler de rien, & perſuadé que ſi la ſociété recevoit un jour quelque rude échec, ce ne ſeroit jamais le parlement qui ſeroit aſſez fort pour le lui porter; je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe.

Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte & des piéges de leur part, & leur croyant dans leur ſécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écraſaſſent dans peu le janſéniſme & le parlement & les encyclopédiſtes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug; & qu'enfin s'ils laiſſoient paroître mon livre, ce ne fut qu'après l'avoir transformé, au point de s'en faire une arme, en ſe prévalant de mon nom pour ſurprendre mes lecteurs.

Je me ſentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas: tant l'idée de ma mémoire déshonorée, après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit

effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, & je crois, ſi j'étois mort dans ces circonſtances, que je ſerois mort déſeſpéré. Aujourd'hui même que je vois marcher ſans obſtacle à ſon exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laiſſer dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M.....s, témoin & confident de mes agitations, ſe donna, pour les calmer, des ſoins qui prouvent ſon inépuiſable bonté de cœur. Mde. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut pluſieurs fois chez Ducheſne, pour ſavoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impreſſion fut repriſe & marcha plus rondement, ſans que jamais j'aie pu ſavoir pourquoi elle avoit été ſuſpendue. M. de M.....s prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliſer; il en vint à bout, & ma parfaite confiance en ſa droiture l'ayant emporté ſur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce

qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoiſſes & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre. Auſſi fit-il. Les propos inceſſamment rebattus de la cabale philoſophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'eſprit. Quand j'allois vivre à l'Hermitage ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je perſévérois, ils dirent que c'étoit par obſtination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr, que j'y vivois très-malheureux. M. de M.....s le crut & me l'écrivit; ſenſible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'eſtime, je lui écrivis quatre lettres conſécutives, où lui expoſant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidellement mes goûts, mes penchans, mon caractère, & tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites ſans brouillon, rapidement, à trait de plume, & ſans même avoir été relues, ſont peut-être la ſeule choſe que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie; ce qui eſt bien étonnant au milieu de

mes ſouffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémiſſois en me ſentant défaillir, de penſer que je laiſſois dans l'eſprit des honnêtes gens, une opinion de moi ſi peu juſte, & par l'eſquiſſe tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de ſuppléer en quelque ſorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de M.....s, & qu'il montra dans Paris, ſont en quelque façon le ſommaire de ce que j'expoſe ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conſervées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La ſeule choſe qui m'affligeoit déſormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je puſſe dépoſer mes papiers, pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève, je m'étois lié d'amitié avec M.....u; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois déſiré qu'il vint me fermer les yeux; je lui marquai ce déſir, & je crois

qu'il auroit fait avec plaiſir cet acte d'humanité, ſi les affaires & ſa famille le lui euſſent permis. Privé de cette conſolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profeſſion de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content, mais il ne me parut pas dans ſa réponſe partager la ſécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il déſira d'avoir de moi quelque morceau que n'eut perſonne autre. Je lui envoyai une Oraiſon funèbre du feu duc d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée, parce que, contre ſon attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impreſſion, après avoir été repriſe, ſe continua, s'acheva même aſſez tranquillement, & j'y remarquai ceci de ſingulier, qu'après les cartons qu'on avoit ſévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on paſſa les deux derniers ſans rien dire, & ſans que leur contenu fit aucun obſtacle à ſa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas paſſer ſous ſilence. Après avoir eu peur des Jéſuites, j'eus peur des

janſéniſtes & des philoſophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en ſont. Les Commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, & s'étoient établis tout à côté de moi, en ſorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui ſe diſoit dans la mienne & ſur ma terraſſe, & que de leur jardin on pouvoit très-aiſément eſcalader le petit mur qui le ſéparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en ſorte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat Social, & brochant ces feuilles à meſure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faiſoient que ſouvent, oubliant de fermer le ſoir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eut guère inquiété ſi je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait pluſieurs fois cette remarque, je devins plus ſoigneux

de fermer le donjon. La ſerrure étoit mauvaiſe, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laiſſois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes ſe trouva éclipſé pendant un jour & deux nuits, ſans qu'il me fut poſſible de ſavoir ce qu'il étoit devenu juſqu'au matin du troiſième jour, que je le retrouvai ſur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de ſoupçon ſur M. Mathas, ni ſur ſon neveu, M. Du Moulin, ſachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les Commères. Je ſavois que, quoique janſéniſtes, ils avoient quelque liaiſon avec d'Alembert & logeoient dans la même maiſon. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je ceſſai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant ſu d'ailleurs qu'ils avoient fait parade, dans pluſieurs maiſons, du premier volume de l'Emile que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuaſſent d'être mes voiſins juſqu'à mon

départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le Contrat Social parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adreſſa au magiſtrat pour obtenir la permiſſion de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer ſon envoi. Rey n'eut aucune réponſe : ſes ballots reſtèrent à Rouen pluſieurs mois, au bout deſquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confiſquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amſterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon qui en avoit ouï parler, & qui même en avoit vu quelque choſe, m'en parla d'un ton myſtérieux qui me ſurprit, & qui m'eut inquiété même ſi, certain d'être en règle à tous égards, & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquilliſé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiſeul, déjà bien diſpoſé pour moi, & ſenſible à l'éloge que mon eſtime pour lui m'eu avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me

ſoutint en cette occaſion contre la malveillance de Mde. de P.....r.

J'avois aſſurément lieu de compter alors, autant que jamais, ſur les bontés de M. de Luxembourg & ſur ſon appui dans le beſoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de Pâques mon triſte état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un ſeul jour de me venir voir, & enfin me voyant ſouffrir ſans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes, & méritoire dans un grand ſeigneur, de reſter chez moi durant l'opération qui fut cruelle & longue. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une groſſe pierre, & me le dit; au ſecond, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une ſeconde & troiſième fois avec un ſoin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la proſtate étoit ſquirreuſe & d'une groſſeur ſurnaturelle ; & finit par me déclarer que

je ſouffrirois beaucoup & que je vivrois long-temps. Si la ſeconde prédiction s'accomplit auſſi bien que la première, mes maux ne ſont pas prêts à finir.

C'eſt ainſi qu'après avoir été traité ſucceſſivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas, je finis par ſavoir que ma maladie incurable, ſans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoiſſance, ne me fit plus voir en perſpective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paiſiblement ces derniers. Il eſt conſtant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins ſouffert de ma maladie que je n'avois fait juſqu'alors, & je ne me rappelle jamais que je dois ce ſoulagement à M. de Luxembourg, ſans m'attendrir de nouveau ſur ſa mémoire.

Revenu, pour ainſi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan ſur lequel j'en voulois paſſer le reſte, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je ſongeois à la Touraine où

j'avois déjà été, & qui me plaiſoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettoſa
Simile a ſe l'habitator produce.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une choſe réſolue. Alors il me propoſa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un aſyle qui pouvoit me convenir, & dans lequel ils ſe feroient l'un & l'autre un plaiſir de m'établir. Cette propoſition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute choſe, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit ſon valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui ſurvinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en conſolai plus aiſément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin ſans que j'enten-

diſſe plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant ſa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.....s qui ſe rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde ſécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégarde, étoient reſtées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M.....s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Ducheſne durant mes allarmes au ſujet des Jéſuites, & il faut avouer que ces lettres ne faiſoient pas grand honneur à ma raiſon. Mais je lui marquai qu'en nulle choſe, je ne voulois paſſer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laiſſer les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne ſe fit point avec cet éclat d'applaudiſſemens qui ſuivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de ſi grands éloges particuliers, ni ſi peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivi-

rent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit-là le meilleur de mes écrits, ainſi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus biſarres, comme s'il eût importé de garder le ſecret du bien que l'on en penſoit. Mde. de B.....s, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des ſtatues & les hommages de tous les humains, me pria ſans façon à la fin de ſon billet de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma ſupériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne ſigna point ſa lettre, quoiqu'il eût ſigné toutes celles qu'il m'avoit écrites juſqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonſpect, & qui faiſoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit. La Condamine ſe jeta ſur la profeſſion de foi, & battit la campagne. Clairaut ſe borna, dans ſa lettre, au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que ſa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé ſa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois

envoyé mon livre, il fut le ſeul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en penſoit.

Mathas, à qui j'en avois auſſi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conſeiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maiſon de campagne à St. Gratien, & Mathas, ſon ancienne connoiſſance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'Emile avant qu'il fut public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour. " M. Mathas, voilà un „ fort beau livre, mais dont il ſera parlé „ dans peu plus qu'il ne ſeroit à déſirer „ pour l'auteur. „ Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du myſtère à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impreſſion, & loin de prévoir en aucune ſorte la cataſtrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards; cer-

tain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mde. de Luxembourg & de la faveur du miniſtère, je m'applaudiſſois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, & lorſque je venois d'écraſer tous mes envieux.

Une ſeule choſe m'allarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près & avec indignation les vexations qu'un ſoin jaloux des plaiſirs des princes fait exercer ſur les malheureux payſans, forcés de ſouffrir le dégat que le gibier fait dans leurs champs, ſans oſer ſe défendre qu'à force de bruit, & forcés de paſſer les nuits dans leurs fêves & leurs pois avec des chauderons, des tambours, des ſonnettes pour écarter les ſangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de C.....s faiſoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une ſortie ſur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes qui n'eſt pas reſtée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en uſoient guères moins du-

rement ſur ſes terres ; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour d'autres, & ne s'en tînt offenſé. Cependant, comme ma conſcience me raſſuroit pleinement ſur cet article, je me tranquilliſai ſur ſon témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce paſſage, écrit long-temps avant que j'euſſe l'honneur d'être connnu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage ſur le même ſujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platiſes dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexſert, & il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aiſément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguiſer le plagiat aux yeux du public ; mais je vis auſſi qu'il y avoit

avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien ; ſoit par la communication de mon manuſcrit, ſans quoi ce vol n'auroit pu ſe faire ; ſoit pour bâtir l'hiſtoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'eſt que bien des années après, que ſur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le myſtère & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le Sieur Balexſert.

Les ſourds mugiſſemens qui précèdent l'orage commençoient à ſe faire entendre, & tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il ſe couvoit au ſujet de mon livre & de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma ſécurité, ma ſtupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en ſoupçonnai pas même la cauſe, après en avoir reſſenti l'effet. On commença par répandre avec aſſez d'adreſſe, qu'en ſéviſſant contre les Jéſuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme ſi je ne l'avois pas mis

à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiétèrent guères : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il put y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en règle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mde. de Luxembourg me laissât dans l'embarras pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, & que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de M.....s venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent & changèrent bientôt de ton. Le public, & surtout le parlement, sembloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout

de quelques jours la fermentation devint terrible, & les menaces changeant d'objet, s'adreſsèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquiſiteur de Goa que d'un ſénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.....s pour tâcher de m'effrayer & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruſe, & je me diſois, en me moquant d'eux, que s'ils avoient ſu la vérité des choſes, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mde. de Luxembourg avoient cette année avancé leur ſecond voyage de Montmorenci, de ſorte qu'ils y étoient au commencement de Juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faiſoient à Paris, & les maîtres de la maiſon ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que

j'étois ſeul avec M. de Luxembourg, il me dit : avez-vous parlé mal de M. de Choiſeul dans le Contrat Social ? Moi ! lui dis-je en reculant de ſurpriſe, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'eſt pas louangeuſe, le plus bel éloge que jamais miniſtre ait reçu ; & tout de ſuite je lui rapportai le paſſage. Et dans l'Emile ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un ſeul mot qui le regarde. Ah ! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même choſe dans l'autre livre, ou être plus clair ! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'eſtimois aſſez pour cela.

Il alloit reprendre la parole ; je le vis prêt à s'ouvrir ; il ſe retint & ſe tut. Malheureuſe politique de courtiſan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même !

Cette converſation, quoique courte, m'éclaira ſur ma ſituation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette innouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je

disois & faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire Mde. de Luxembourg & M. de M.....s, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jusqu'à moi : car d'ailleurs, je sentis bien dès-lors qu'il ne seroit plus question d'équité ni de justice, & qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroissoit être du sort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours : je voyois Mde. de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire, avec autant de sangfroid que si elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moin-

dre intérêt. Ce qui me ſurprenoit étoit qu'elle ne me diſoit rien du tout. Il me ſembloit qu'elle auroit dû me dire quelque choſe. Mde. de B.....s paroiſſoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, ſe donnant beaucoup de mouvement, & m'aſſurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup auſſi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonſtances préſentes, dans leſquelles il importoit au parlement de ne pas ſe laiſſer accuſer par les Jéſuites, d'indifférence ſur la religion. Elle paroiſſoit, cependant, peu compter ſur le ſuccès des démarches du prince & des ſiennes. Ses converſations, plus allarmantes que raſſurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me conſeilloit toujours l'Angleterre où elle m'offroit beaucoup d'amis, entr'autres le célèbre Hume, qui étoit le ſien depuis longtemps. Voyant que je perſiſtois à reſter tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que ſi j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la néceſſité de nommer Mde.

de Luxembourg, & que ſon amitié pour moi méritoit bien que je ne m'expoſaſſe pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit reſter tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette réſolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raiſon, ſurtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque riſque qu'il put y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impreſſion, ſans cependant que je puſſe me réſoudre à fuir, elle me parla de la Baſtille pour quelques ſemaines, comme d'un moyen de me ſouſtraire à la juriſdiction du parlement, qui ne ſe mêle pas des priſonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette ſingulière grâce, pourvu qu'elle ne fut pas ſollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la ſuite qu'elle n'avoit propoſé cette idée que pour me ſonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finiſſoit tout.

Peu de jours après M. le Maréchal

reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mde. D'.....y, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi, avec la dernière sévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.....e; je savois que le parlement étoit très-attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avouois le livre & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à Mde. de B.....s, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenses, on procède contre le livre & on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décré-

toit de priſe de corps, au lieu de m'aſſigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu ſur ſon bureau le brouillon d'un réquiſitoire contre l'Emile & ſon auteur. Notez que ledit Guy étoit l'aſſocié de Ducheſne qui avoit imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour ſon propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il étoit ſi ſimple, ſi naturel, qu'un libraire admis à l'audience du procureur-général, lut tranquillement les manuſcrits & brouillons épars ſur le bureau de ce magiſtrat! Mde. de B.....s & d'autres me confirmèrent la même choſe. Sur les abſurdités dont on me rebattoit inceſſamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me repoſant ſur ma droi-

ture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque perſécution qui dut m'attendre, d'être appelé à l'honneur de ſouffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faiſois les après-midi ma promenade ordinaire. Le huit Juin, veille du décret, je la fis avec deux profeſſeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y ſuppléâmes par des chalumeaux de ſeigle, avec leſquels nous aſpirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choiſir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été ſi gai.

J'ai conté comment je perdis le ſommeil dans ma jeuneſſe. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les ſoirs dans mon lit juſqu'à ce que je ſentiſſe mes yeux s'appeſantir. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'aſſoupir quelques inſtans qui ne duroient guères. Ma lecture ordinaire du ſoir étoit la

Bible, & je l'ai lue entière au moins cinq ou ſix fois de ſuite de cette façon. Ce ſoir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongéai plus long-temps ma lecture, & je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, & qui, ſi je ne me trompe, eſt le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette hiſtoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une eſpèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumière. Thérèſe, qui la portoit, éclairoit M. la Roche qui, me voyant lever bruſquement ſur mon ſéant, me dit: Ne vous allarmez pas; c'eſt de la part de Mde. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de Mde. de Luxembourg je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ſes efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, eſt extrême; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut; à ſept heures du

matin il ſera décrété de priſe de corps, & l'on enverra ſur le champ le ſaiſir : j'ai obtenu qu'on ne le pourſuivra pas s'il s'éloigne ; mais s'il perſiſte à vouloir ſe laiſſer prendre, il ſera pris. La Roche me conjura, de la part de Mde. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures ; elle venoit de ſe coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir ſans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de ſurpriſe, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penſer qu'à elle & au triſte rôle qu'elle alloit jouer, ſi je me laiſſois prendre : car, me ſentant aſſez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire & me perdre, je ne me ſentois ni aſſez de préſence d'eſprit, ni aſſez d'adreſſe, ni peut-être aſſez de fermeté pour éviter de la compromettre ſi j'étois vivement preſſé. Cela me décida à ſacrifier ma gloire à

ſa tranquillité, à faire pour elle, en cette occaſion, ce que rien ne m'eut fait faire pour moi. Dans l'inſtant que ma réſolution fut priſe, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon ſacrifice en le lui faiſant acheter. Je ſuis certain qu'elle ne put ſe tromper ſur mon motif, cependant, elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fut ſenſible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter: mais M. le Maréchal ſurvint; Mde. de B.....s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mde. de Luxembourg. Je me laiſſai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus queſtion que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me propoſa de reſter chez lui quelques jours incognito pour délibérer & prendre mes meſures plus à loiſir; je n'y conſentis point, non plus qu'à la propoſition d'aller ſecrètement au Temple. Je m'obſtinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de reſter caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis ſecrets

& puiſſans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois ſortir pour aſſurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un inſtant de réflexion ſuffit pour me diſſuader de faire cette ſottiſe. Je ſavois que le miniſtère de France, encore plus puiſſant à Genève qu'à Paris, ne me laiſſeroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit réſolu de me tourmenter. Je ſavois que le Diſcours ſur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le Conſeil, une haine d'autant plus dangereuſe qu'il n'oſoit la manifeſter. Je ſavois qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïſe parut, il s'étoit preſſé de la défendre à la ſollicitation du d.....r T.....n, mais voyant que perſonne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défenſe.

Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occaſion plus favorable, il n'eût grand ſoin d'en profiter. Je ſavois que, malgré tous les beaux ſemblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois une ſecrète jalouſie, qui n'attendoit que

l'occaſion de s'aſſouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne, & ſi j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé; mais l'honneur ni la raiſon ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher ſeulement, & d'aller attendre en Suiſſe celui qu'on prendroit à Genève à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mde. de B.....s déſapprouva beaucoup cette réſolution, & fit de nouveaux efforts pour m'engager à paſſer en Angleterre, elle ne m'ébranla pas; je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois, & toute l'éloquence de Mde. de B.....s, loin de vaincre ma répugnance, ſembloit l'augmenter, ſans que je ſuſſe pourquoi. Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde, & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèſe elle-même ſi je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois réſolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de ſorte qu'il

fallut pluſieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reſte de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & bruler le reſte. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui ſe trouva ſi long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de ſe charger du reſte de ce triage, de brûler le rebut lui-même, ſans s'en rapporter à qui que ce fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aiſe d'être délivré de ce ſoin, pour pouvoir paſſer le peu d'heures qui me reſtoient avec des perſonnes ſi chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laiſſois ces papiers, & à mon inſtante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui ſe conſumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque inſtant les huiſſiers, ſans ſavoir comment ſe conduire & que leur répondre. La Roche l'amena au château, ſans lui rien dire;

dire ; elle me croyoit déjà bien loin : en m'appercevant, elle perça l'air de ſes cris, & ſe précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité !

Dans ce doux & cruel moment ſe raſſemblèrent tant de jours de bonheur, de tendreſſe & de paix paſſés enſemble, pour me faire mieux ſentir le déchirement d'une première ſéparation, après nous être à peine perdus de vue un ſeul jour pendant près de dix-ſept ans.

Le Maréchal, témoin de cet embraſſement, ne put retenir ſes larmes. Il nous laiſſa. Thérèſe ne vouloit plus me quitter. Je lui fis ſentir l'inconvénient qu'elle me ſuivit en ce moment, & la néceſſité qu'elle reſtât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de priſe-de-corps, l'uſage eſt de ſaiſir ſes papiers, de mettre le ſcellé ſur ſes effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle reſtât pour veiller à ce qui ſe paſſeroit, & tirer de tout le meilleur parti poſſible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu : M. le

Maréchal confirma ma promeſſe ; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me ſaiſir, elle pût proteſter avec vérité de ſon ignorance ſur cet article. En l'embraſſant, au moment de nous quitter, je ſentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, & je lui dis dans un tranſport, hélas ! trop prophétique ! Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la proſpérité de mes beaux jours ; il te reſte, puiſque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma ſuite. Le ſort que ce triſte jour commence pour moi, me pourſuivra juſqu'à ma dernière heure.

Il ne me reſtoit plus qu'à ſonger au départ. Les huiſſiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poſte. Je n'avois point de chaiſe, M. le Maréchal me fit préſent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un poſtillon juſqu'à la première poſte, où, par les meſures qu'il avoit

prises, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les Dames vinrent me dire adieu dans l'entresol où j'avois passé la journée. Mde. la Maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste; mais je ne sentis plus dans ces embrassemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. Mde. de B.....s m'embrassa aussi, & me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage, fut celui de Mde. de M.....x; car elle étoit aussi-là. Mde. la Maréchale de M.....x est une personne extrêmement froide, décente & réservée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchasse à m'en augmenter le prix; soit qu'en effet elle eût mis dans cet embrassement un peu de cette commisération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement & dans

ſon regard je ne ſais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repenſant, j'ai ſoupçonné dans la ſuite que, n'ignorant pas à quel ſort j'étois condamné, elle n'avoit pu ſe défendre d'un moment d'attendriſſement ſur ma deſtinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche ; il étoit pâle comme un mort. Il voulut abſolument m'accompagner juſqu'à ma chaiſe qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traverſâmes tout le jardin ſans dire un ſeul mot. J'avois une clef du parc, dont je me ſervis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis ſans mot dire. Il la prit avec une vivacité ſurprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penſer ſouvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'inſtant plus amer que celui de cette ſéparation. L'embraſſement fut long & muet : nous ſentîmes l'un & l'autre, que cet embraſſement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorenci, je rencontrai dans un caroſſe de remiſe qua-

tre hommes en noir, qui me ſaluèrent en ſouriant. Sur ce que Thérèſe m'a rapporté dans la ſuite de la figure des huiſſiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils ſe comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fuſſent eux; ſurtout ayant appris dans la ſuite, qu'au lieu d'être décrété à ſept heures comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverſer tout Paris. On n'eſt pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues pluſieurs perſonnes qui me ſaluèrent d'un air de connoiſſance, mais je n'en reconnus aucun. Le même ſoir je me détournai pour paſſer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarraſſant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois avec une lettre de Mde. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire enſorte que je fuſſe exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point uſage, parce que je ne paſſai pas à Lyon. Cette lettre eſt reſtée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me preſſa

beaucoup de coucher à Villeroy ; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux poſtes le même jour.

Ma chaiſe étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air aſſez impoſant pour me faire bien ſervir, & l'on ſait qu'en France les chevaux de poſte ne ſentent la gaule que ſur les épaules du poſtillon. En payant graſſement les guides, je crus ſuppléer à la mine & au propos; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commiſſion & qui couroit la poſte pour la première fois de ſa vie. Dès lors je n'eus plus que des roſſes, & je devins le jouet des poſtillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plût.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui ſe préſentoient ſur tout ce qui venoit de m'arriver ; mais ce n'étoit là ni mon tour d'eſprit, ni la pente de mon cœur. Il eſt étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal paſſé, quelque récent qu'il puiſſe

être. Autant ſa prévoyance m'effraye & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant ſon ſouvenir me revient foiblement & s'éteint ſans peine, auſſitôt qu'il eſt arrivé. Ma cruelle imagination qui ſe tourmente ſans ceſſe à prévenir les maux qui ne ſont point encore, fait diverſion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeler ceux qui ne ſont plus. Contre ce qui eſt fait il n'y a plus de précautions à prendre, & il eſt inutile de s'en occuper. J'épuiſe en quelque façon mon malheur d'avance; plus j'ai ſouffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, ſans ceſſe occupé de mon bonheur paſſé, je le rappelle & le rumine, pour ainſi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'eſt à cette heureuſe diſpoſition, je le ſens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le ſouvenir continuel des offenſes reçues, & qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à ſon ennemi. Naturellement emporté j'ai ſenti la colère, la fureur même dans les premiers mou-

vemens, mais jamais un déſir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offenſe pour m'occuper beaucoup de l'offenſeur. Je ne penſe au mal que j'en ai reçu qu'à cauſe de celui que j'en peux recevoir encore, & ſi j'étois sûr qu'il ne m'en fît plus, celui qu'il m'a fait ſeroit à l'inſtant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenſes. C'eſt une fort belle vertu ſans doute, mais qui n'eſt pas à mon uſage. J'ignore ſi mon cœur ſauroit dominer ſa haine, car il n'en a jamais ſenti, & je penſe trop peu à mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point pour me tourmenter, ils ſe tourmentent eux-mêmes. Je ſuis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en uſent. Il n'y a qu'une ſeule choſe au-deſſus de leur puiſſance, & dont je les défie : c'eſt en ſe tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai ſi parfaitement tout ce qui venoit de ſe paſſer, & le parlement, & Mde. de P.....r, & M de C.....l, & G.....,

& d'Alembert, & leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repenſé de tout mon voyage, ſans les précautions dont j'étois obligé d'uſer. Un ſouvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture, la veille de mon départ. Je me rappelai auſſi les Idylles de Geſsner, que ſon traducteur Hubner m'avoit envoyées il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent ſi bien & ſe mêlèrent de telle ſorte dans mon eſprit, que je voulus eſſayer de les réunir en traitant à la manière de Geſsner, le ſujet du Lévite d'Ephraïm. Ce ſtyle champêtre & naïf ne paroiſſoit guères propre à un ſujet ſi atroce, & il n'étoit guère à préſumer que ma ſituation préſente me fournit des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la choſe, uniquement pour m'amuſer dans ma chaiſe & ſans aucun eſpoir de ſuccès. A peine eus-je eſſayé, que je fus étonné de l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la ſuite à Motiers, & je

ſuis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une douceur de mœurs plus attendriſſante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un coſtume plus exact, une plus antique ſimplicité en toute choſe, & tout cela, malgré l'horreur du ſujet, qui dans le fond eſt abominable, de ſorte qu'outre tout le reſte, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephaïm, s'il n'eſt pas le meilleur de mes ouvrages, en ſera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai ſans ſentir en dedans l'applaudiſſement d'un cœur ſans fiel, qui loin de s'aigrir par ſes malheurs, s'en conſole avec lui-même, & trouve en ſoi de quoi s'en dédommager. Qu'on raſſemble tous ces grands philoſophes, ſi ſupérieurs dans leurs livres à l'adverſité qu'ils n'éprouvèrent jamais, qu'on les mette dans une poſition pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire: on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suiſſe, j'avois pris la réſolution d'aller

m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faiſoit un détour; cela m'évita d'y paſſer. Mais en revanche il falloit paſſer par Beſançon, place de guerre, & par conſéquent ſujette au même inconvénient. Je m'aviſai de gauchir & de paſſer par Salins, ſous prétexte d'aller voir M. de M...n, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la ſaline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réuſſit; je ne trouvai point M. de M...n, fort aiſe d'être diſpenſé de m'arrêter, je continuai ma route ſans que perſonne me dit un mot.

En entrant ſur le territoire de Berne je fis arrêter; je deſcendis, je me proſternai, j'embraſſai, je baiſai la terre, & m'écriai dans mon tranſport: Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'eſt ainſi, qu'aveugle & confiant dans mes eſpérances, je me ſuis toujours paſſionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon

poſtillon ſurpris me crut fou ; je remontai dans ma chaiſe, & peu d'heures après, j'eus la joie auſſi pure que vive, de me ſentir preſſé dans les bras du reſpectable Roguin. Ah, reſpirons quelques inſtans chez ce digne hôte ! J'ai beſoin d'y reprendre du courage & des forces ; je trouverai bientôt à les employer. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis étendu dans le récit que je viens de faire ſur toutes les circonſtances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroiſſent pas fort lumineuſes, quand on tient une fois le fil de la trâme, elles peuvent jeter du jour ſur ſa marche, & par exemple, ſans donner la première idée du problême que je vais propoſer, elles aident beaucoup à le réſoudre.

Suppoſons que pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fut abſolument néceſſaire, tout devoit, pour l'opérer, ſe paſſer à-peu-près comme il ſe paſſa ; mais ſi, ſans me laiſſer épouvanter par l'ambaſſade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ſes allarmes, j'avois continué de tenir ferme, comme j'avois commencé,

& qu'au lieu de reſter au château, je m'en fuſſe retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande queſtion d'où dépend la ſolution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne ſont pas inutiles à remarquer. Exemple groſſier, mais ſenſible, de l'importance des moindres détails, dans l'expoſé des faits dont on cherche les cauſes ſecrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enſeveli, ſans que de quelque façon que je m'y ſois pu prendre, il m'ait été poſſible d'en percer l'effrayante obſcurité. Dans l'abîme de maux où je ſuis ſubmergé, je ſens les atteintes des coups qui me ſont portés, j'en apperçois l'inſtrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent ſur moi comme d'eux-mêmes & ſans qu'il y paroiſſe. Quand mon cœur déchiré laiſſe échapper des gémiſſemens, j'ai l'air d'un homme qui ſe plaint ſans ſujet, & les auteurs de ma

ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, ſans qu'il s'en doute lui-même, & ſans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai ſoufferts, & tout ce qui m'eſt arrivé, je ſuis hors d'état de remonter à la main motrice, & d'aſſigner les cauſes en diſant les faits. Ces cauſes primitives ſont toutes marquées dans les trois précédens livres; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs ſecrets y ſont expoſés. Mais dire en quoi ces diverſes cauſes ſe combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie: voilà ce qu'il m'eſt impoſſible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'aſſez généreux pour vouloir approfondir ces myſtères, & découvrir la vérité, qu'ils reliſent avec ſoin les trois précédens livres, qu'enſuite à chaque fait qu'ils liront dans les ſuivans, ils prennent les informations qui ſeront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent juſqu'aux premiers moteurs de tout, je ſais certainement à

quel terme aboutiront leurs recherches ; mais je me perds dans la route obſcure & tortueuſe des ſouterrains qui les y conduiront.

Durant mon ſéjour à Yverdon, j'y fis connoiſſance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec ſa nièce Mde. Boy de la Tour & ſes filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir ſon oncle & ſes ſœurs ; ſa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par ſon grand ſens & ſon excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit deſtinée par M. Roguin au colonel ſon neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit auſſi la plus grande affection ; mais quoique l'oncle fut paſſionné pour ce mariage, que le neveu le déſirât fort auſſi, & que je priſſe un intérêt très-vif à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, la grande diſproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune perſonne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne ſe fit point. Le

colonel

colonel épouſa depuis Mademoiſelle Dillan ſa parente, d'un caractère & d'une beauté bien ſelon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occaſion contrarié ſes déſirs. Je m'en ſuis conſolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers ſa famille, le devoir de la plus ſainte amitié, qui n'eſt pas de ſe rendre toujours agréable, mais de conſeiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute ſur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'euſſe envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'eſt-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables abſurdités étoient cumulées dans ce ſecond décret, & l'édit eccléſiaſtique y étoit ſi formellement violé, que je refuſai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une ſi manifeſte & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon ſens, ne mit Genève ſens-deſſus

dessous : j'eus de quoi me rassurer ; tout resta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuistres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.

Ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible tocsin. Les François surtout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienséance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses vertus favorites, se signala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit sur ma prétendue Lycantropie un écart qui montroit assez bien la sienne. Enfin, vous eussiez dit qu'on craignoit à Paris de se

faire une affaire avec la police, ſi, publiant un écrit ſur quelque ſujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque inſulte contre moi. En cherchant vainement la cauſe de cette unanime animoſité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi ! le rédacteur de la Paix perpétuelle ſouffle la diſcorde ; l'éditeur du Vicaire Savoyard eſt un impie ; l'auteur de la nouvelle Héloïſe eſt un loup ; celui de l'Emile eſt un enragé ! Eh mon Dieu, qu'aurois-je donc été ſi j'avois publié le livre de l'Eſprit ou quelqu'autre ouvrage ſemblable ? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre ſa voix à celle de ſes perſécuteurs, le vengea d'eux par ſes éloges. Que l'on compare ſon livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe ; qu'on trouve à ces différences des cauſes qui puiſſent contenter un homme ſenſé ; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois ſi bien du ſéjour d'Yverdon, que je pris la réſolution d'y

reſter à la vive ſollicitation de M. Roguin & de toute ſa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit auſſi par ſes bontés à reſter dans ſon gouvernement. Le colonel me preſſa ſi fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans ſa maiſon, entre cour & jardin, que j'y conſentis, & auſſitôt il s'empreſſa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit néceſſaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empreſſés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-ſenſible à tant de careſſes, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèſe de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai pu pénétrer la première cauſe. Le Sénat excité, ſans qu'on sût par qui, paroiſſoit ne vouloir pas me laiſſer tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à pluſieurs

membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faiſant honte de vouloir refuſer à un homme de mérite opprimé l'aſyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens ſenſés ont préſumé que la chaleur de ſes reproches avoit plus aigri qu'adouci les eſprits. Quoiqu'il en ſoit, ſon crédit, ni ſon éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me ſignifier, il m'en avertit d'avance, & pour ne pas attendre cet ordre, je réſolus de partir dès le lendemain. La difficulté étoit de ſavoir où aller, voyant que Genève & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empreſſeroit d'imiter ſon voiſin.

Mde. Boy de la Tour me propoſa d'aller m'établir dans une maiſon vide, mais toute meublée, qui appartenoit à ſon fils au village de Motiers dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverſer pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à-propos, que dans les états du roi de Pruſſe je devois naturellement être à

l'abri des perſécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guères ſervir de prétexte. Mais une ſecrète difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire héſiter. Cet amour inné de la juſtice qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant ſecret pour la France, m'avoit inſpiré de l'averſion pour le roi de Pruſſe, qui me paroiſſoit, par ſes maximes & par ſa conduite, fouler aux pieds tout reſpect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les eſtampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-deſſous duquel étoit un diſtique qui finiſſoit ainſi :

Il penſe en philoſophe, & ſe conduit en roi.

Ce vers qui, ſous toute autre plume, eût fait un aſſez bel éloge, avoit ſous la mienne un ſens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce diſtique avoit été vu de tous ceux qui venoient me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alem-

bert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le ſoin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un paſſage de l'Emile où, ſous le nom d'Adraſte, roi des Dauniens, on voyoit aſſez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puiſque Mde de B.....s m'avoit mis pluſieurs fois ſur cet article. Ainſi j'étois bien sûr d'être inſcrit en encre rouge ſur les regiſtres du roi de Pruſſe, & ſuppoſant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois oſé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela ſeul que lui déplaire : car on ſait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même ſans me connoître, & ſur la ſeule lecture de mes écrits.

J'oſai pourtant me mettre à ſa merci, & je crus courir peu de riſque. Je ſavois que les paſſions baſſes ne ſubjuguent que les hommes foibles, & ont peu de priſe ſur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la ſienne. Je jugeois que dans ſon art de régner il entroit de ſe montrer magnanime en

pareille occaſion, & qu'il n'étoit pas au-deſſus de ſon caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à ſa place, je ne crus pas impoſſible qu'il ſe prévalût de la circonſtance pour accabler du poids de ſa généroſité l'homme qui avoit oſé mal penſer de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour ſentir le prix, & je me dis: Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric ſera-t-il au-deſſous du général des Volſques?

Le colonel Roguin voulut abſolument paſſer avec moi la montagne, & venir m'inſtaller à Motiers. Une belle-ſœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maiſon que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaiſir; cependant elle me mit de bonne grâce en poſſeſſion de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèſe fût venue, & que mon petit ménage fût établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, ſentant bien que je ſerois déſormais fugitif ſur la terre, j'héſitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je ſentois que par cette cataſtrophe nos relations alloient changer, & que ce qui, juſqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le ſeroit déſormais de la ſienne. Si ſon attachement reſtoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en ſeroit déchirée, & ſa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma diſgrace attiédiſſoit ſon cœur, elle me feroit valoir ſa conſtance comme un ſacrifice, & au lieu de ſentir le plaiſir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne ſentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me ſuivre partout où le ſort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai diſſimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèſe, & quelque plaiſir que je prenne à rendre honneur à une perſonne qui m'eſt ſi chère, je ne veux pas non plus déguiſer ſes torts, ſi tant eſt même

qu'un changement involontaire dans les affections du cœur ſoit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédiſſement du ſien. Je ſentois qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le ſentois d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois ſenti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèſe. N'allons pas chercher des perfections hors de la nature; il ſeroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raiſonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laiſſé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je ſentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me diſpenſer. Le remords enfin devint ſi vif, qu'il m'arracha preſque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même eſt ſi clair, qu'après un tel paſſage il eſt ſurprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma ſituation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par

l'animoſité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive, & n'en voulant pas courir le riſque, j'aimai mieux me condamner à l'abſtinence que d'expoſer Thérèſe à ſe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit ſenſiblement mon état : cette double raiſon m'avoit fait former des réſolutions que j'avois quelquefois aſſez mal tenues; mais dans leſquelles je perſiſtois avec plus de conſtance depuis trois ou quatre ans; c'étoit auſſi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiſſement dans Thérèſe : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceſſairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes ſoins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux reſter à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre ſéparation, elle avoit exigé de moi des promeſſes ſi poſitives de nous rejoindre, elle en exprimoit ſi

vivement le désir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de séparation, j'eus à peine celui d'y penser moi-même; & après avoir senti dans mon cœur combien il m'étoit impossible de me passer d'elle, je ne songeai plus qu'à la rappeler incessamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première séparation. Nous l'avions sentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel saisissement en nous embrassant! O que les larmes de tendresse & de joie sont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?

En arrivant à Motiers, j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de Sa Majesté, & pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la générosité qu'on lui connoît & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec

M. Martinet, châtelain du Val-de-Travers, qui étoit en grande faveur auprès de Son Excellence. L'aſpect vénérable de cet illuſtre & vertueux Ecoſſois, m'émut puiſſamment le cœur, & dès l'inſtant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part, eſt toujours demeuré le même, & qui le ſeroit toujours de la ſienne, ſi les traîtres qui m'ont ôté toutes les conſolations de la vie, n'euſſent profité de mon éloignement pour abuſer ſa vieilleſſe & me défigurer à ſes yeux.

George Keith, Maréchal héréditaire d'Ecoſſe, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieuſement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté ſon pays dans ſa jeuneſſe, & y fut proſcrit pour s'être attaché à la maiſon Stuart, dont il ſe dégoûta bientôt par l'eſprit injuſte & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Eſpagne dont le climat lui plaiſoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainſi que ſon frère, au roi de Pruſſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, & les accueillit comme ils le

méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands ſervices que lui rendit le Maréchal Keith, & par une choſe bien plus précieuſe encore, la ſincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit ſe plier que ſur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit ſi parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Eſpagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir beſoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuſe occupation d'y paſſer le reſte de ſa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne ſe connoiſſent point en véritable étoffe, & mettent l'eſprit dans les longues phraſes, voyant un homme froid & ſans façon, prirent ſa ſimplicité pour de la hauteur, ſa franchiſe pour de la ruſticité, ſon laconiſme pour de la bêtiſe, ſe cabrèrent contre ſes ſoins bienfaiſans, parce que

voulant être utile & non cajoleur, il ne ſavoit point flatter les gens qu'il n'eſtimoit pas. Dans la ridicule affaire du miniſtre Petitpierre, qui fut chaſſé par ſes confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fuſſent damnés éternellement, milord s'étant oppoſé aux uſurpations des miniſtres, vit ſoulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce ſtupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il paſſoit au moins pour un homme qui ſe laiſſoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuſte. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir ſur la maigreur de ſon corps, déjà décharné par les ans, mais en levant les yeux ſur ſa phyſionomie animée, ouverte & noble, je me ſentis ſaiſi d'un reſpect mêlé de confiance qui l'emporta ſur tout autre ſentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre choſe, comme ſi j'euſſe été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous aſſeoir. L'empeſé châtelain reſta debout. Pour

moi, je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne ſais quoi de ſi careſſant, que me ſentant d'abord à mon aiſe, j'allai ſans façon partager ſon ſopha, & m'aſſeoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'inſtant, je ſentis que cette liberté lui faiſoit plaiſir, & qu'il ſe diſoit en lui-même : celui-ci n'eſt pas un Neuchâtelois.

Effet ſingulier de la grande convenance des caractères ! Dans un âge où le cœur a déjà perdu ſa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard ſe réchauffa pour moi d'une façon qui ſurprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, ſous prétexte de tirer des cailles, & y paſſa deux jours ſans toucher un fuſil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'eſt le mot, que nous ne pouvions nous paſſer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à ſix lieues de Motiers ; j'allai tous les quinze jours au plus tard y paſſer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courſes de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente aſſurément, mais elle n'étoit

n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendriſſement j'ai ſouvent verſé dans ma route, en penſant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philoſophie de ce reſpectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit ſon enfant. Ces doux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous uniſſoit, mais ils ne rendent pas encore celle du beſoin que nous avions l'un de l'autre, & du déſir continuel de nous rapprocher. Il vouloit abſolument me loger au château de Colombier, & me preſſa long-temps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux paſſer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchiſe, & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en penſant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & ſerez toujours le même pour moi qui ſuis le même toujours. Ils vous

ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'eſt pas ſans défaut; c'eſt un ſage, mais c'eſt un homme. Avec l'eſprit le plus pénétrant, avec le tact le plus fin qu'il ſoit poſſible d'avoir, avec la plus profonde connoiſſance des hommes, il ſe laiſſe abuſer quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur ſingulière, quelque choſe de bifarre & d'étranger dans ſon tour d'eſprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & ſe ſouvient d'eux au moment qu'ils y penſent le moins : ſes attentions paroiſſent hors de propos : ſes cadeaux ſont de fantaiſie & non de convenance. Il donne ou envoye à l'inſtant ce qui lui paſſe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois déſirant entrer au ſervice du roi de Pruſſe, ſe préſente à lui : Milord lui donne, au lieu de lettre, un petit ſachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette ſingulière recommandation, le roi place à l'inſtant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que

les eſprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites biſarreries ſemblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que plus intéreſſant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la ſuite, qu'elles n'influoient pas ſur les ſentimens, ni ſur les ſoins que lui preſcrit l'amitié dans les occaſions ſérieuſes. Mais il eſt vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même ſingularité que dans ſes manières. Je n'en citerai qu'un ſeul trait ſur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après dîné & couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à ſolliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à ſon Excellence de la demander pour lui: volontiers. Je le mène avec moi; je le laiſſe dans l'anti-chambre & je parle de ſon affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée ſe paſſe; en traverſant la ſalle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui ſe morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je

lui en reparle avant de nous mettre à table; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire ſentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien ſurpris du remercîment qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné, qu'il avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu ſon papier. Trois ſemaines après, milord lui envoya le reſcrit qu'il avoit demandé, expédié par le miniſtre & ſigné du roi, & cela, ſans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un ſeul mot, ni à lui non plus, ſur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas ſe charger.

Je voudrois ne pas ceſſer de parler de George Keith: c'eſt de lui que me viennent mes derniers ſouvenirs heureux; tout le reſte de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ſerremens de cœur. La mémoire en eſt ſi triſte, & m'en vient ſi confuſément, qu'il ne m'eſt pas poſſible de mettre aucun ordre dans mes récits, je ſerai forcé déſormais de les arranger au haſard & comme ils ſe préſenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude ſur mon aſyle par la réponſe du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-ſeulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarraſſé d'une pareille commiſſion, & ne ſachant comment s'en acquiter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'inſulte en transformant cet argent en nature de proviſions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, & peut-être de ſon chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maiſon à ma fantaiſie, ſi j'en voulois choiſir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, & me fit oublier la meſquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Frédéric comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai ſi ſincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à ſa gloire que j'avois trouvé juſqu'alors d'injuſtice à ſes ſuccès. A la paix qu'il fit

peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maiſon que j'habitois, & où j'eus, il eſt vrai, la fierté vindicative de dépenſer preſque autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que ſa gloire militaire & poljtique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre eſpèce, en revivifiant ſes états, en y faiſant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau ſol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ſes voiſins, en ſe faiſant l'arbitre de l'Europe après en avoir été la terreur. Il pouvoit, ſans riſque poſer l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne déſarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ſes avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'oſai lui écrire à ce ſujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de ſa trempe, porter juſqu'à lui cette ſainte voix de la vérité, que ſi peu de rois ſont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en ſecret & de moi à

lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre ſans s'informer de ſon contenu. Le roi n'y fit aucune réponſe, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit ſeulement que je l'avois bien grondé. Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchiſe de mon zèle avoit paſſé pour la ruſticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être, peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du ſentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établiſſement à Motiers-Travers, ayant toutes les aſſurances poſſibles qu'on m'y laiſſeroit tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverſes fois dans le cours de ma vie, & elle me revint ſouvent à Montmorenci, où le fréquent uſage des fondes me condamnant à reſter ſouvent dans ma chambre, me fit mieux ſentir

tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venoit ſouvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au riſque du qu'en dira-t-on, dont je me ſouciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conſeilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garderobe arménienne; mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'uſage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, ans aucun riſque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, ſurtout après avoir conſulté le paſteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même ſans ſcandale. Je pris donc la veſte, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir aſſiſté dans cet équipage au ſervice divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainſi vêtu, me dit pour tout compliment

ſalamaleki, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne ſongeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait déſœuvrement : mon imagination rempliſſant tous les vides, ſuffit ſeule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, aſſis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu ſupporter. Quand on marche, qu'on ſe promène, encore paſſe; les pieds & les yeux font au moins quelque choſe : mais reſter là les bras croiſés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis eſt, à s'entrefaire des complimens, cela m'eſt un ſupplice inſupportable. Je m'aviſai, pour ne pas vivre en ſauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couſſin dans mes viſites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & cauſer avec les paſſans. Cela me faiſoit ſupporter l'inanité du babillage, & paſſer mon temps ſans ennui chez mes voiſines, dont

pluſieurs étoient aſſez aimables, & ne manquoient pas d'eſprit. Une entr'autres, appelée Iſabelle d'Ivernois, fille du Procureur-général de Neuchâtel, me parut aſſez eſtimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle n s'eſt pas mal trouvée, par les conſeils utiles que je lui ai donnés, & par les ſoins que je lui ai rendus dans des occaſions eſſentielles, de ſorte que maintenant, digne & vertueuſe mère de famille, elle me doit peut-être ſa raiſon, ſon mari, ſa vie & ſon bonheur. De mon côté, je lui dois des conſolations très-douces, & ſurout durant un bien triſte hiver où, dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit paſſer avec Thérèſe & moi de longues ſoirées, qu'elle ſavoit nous rendre bien courtes par l'agrément de ſon eſprit & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appeloit ſon papa, je l'appelois ma fille, & ces noms que nous nous donnons encore, ne ceſſeront point, je l'eſpère, de lui être auſſi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque choſe, j'en faiſois préſent à mes jeunes

amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans; ſa ſœur ainée en eut un à ce titre, & l'a mérité; Iſabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire ſa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde; mais tant d'éclat n'alloit pas à la ſeconde: l'amitié ne marche pas avec ſi grand bruit.

Parmi les liaiſons que je fis à mon voiſinage, & dans les détails deſquelles je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maiſon ſur la montagne où il venoit paſſer les étés. Je n'étois pas empreſſé de ſa connoiſſance, parce que je ſavois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoiſſance avec M. D. P....u, & enſuite une amitié trop

intime, pour que je puiſſe me diſpenſer de parler de lui.

M. D. P....u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le ſucceſſeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épouſa la veuve. Devenue veuve une ſeconde fois, elle vint, avec ſon fils, s'établir dans le pays de ſon ſecond mari.

D. P....u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé de ſa mère, avoit été élevé avec aſſez de ſoin, & ſon éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoiſſances, quelque goût pour les arts, & il ſe piquoit ſurtout d'avoir cultivé ſa raiſon : ſon air hollandois, froid philoſophe, ſon teint baſané, ſon humeur ſilencieuſe & cachée, favoriſeroient beaucoup cette opinion. Il étoit ſourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ſes mouvemens fort poſés, fort graves, & quoiqu'il aimât à diſputer, généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en impoſa. Je me dis, voici un penſeur, un homme ſage, tel qu'on ſeroit heureux d'avoir un ami. Pour

achever de me prendre, il m'adreſſoit ſouvent la parole, ſans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il diſoit étoit juſte. Cette juſteſſe & cette égalité m'attirèrent. Il n'avoit dans l'eſprit ni l'élévation, ni la fineſſe de milord Maréchal, mais il en avoit la ſimplicité; c'étoit toujours le repréſenter en quelque choſe. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'eſtime, & peu-à-peu cette eſtime amena l'amitié, & j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k, qu'il étoit trop riche.

Pendant aſſez long-temps, je vis peu D. P....u, parce que je n'allois point à Neuchâtel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchâtel? C'eſt un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Pruſſe & par milord Maréchal, ſi j'évitai d'abord la perſécution dans mon aſyle, je n'évitai pas du moins les murmures du public,

des magiſtrats municipaux, des miniſtres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelque inſulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes perſécuteurs, en ne les imitant pas. La Claſſe de Neuchâtel, c'eſt-à-dire, la compagnie des miniſtres de cette ville, donna le branle, en tentant d'émouvoir contre moi le Conſeil d'Etat. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, les miniſtres s'adreſsèrent au magiſtrat municipal, qui fit auſſitôt défendre mon livre, & me traitant en toute occaſion peu honnêtement, faiſoit comprendre, & diſoit même que ſi j'avois voulu m'établir dans la ville, on ne m'y auroit pas ſouffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faiſant rire les gens ſenſés, ne laiſſoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne duſſe être très-reconnoiſſant de l'extrême grâce qu'ils me faiſoient de me laiſſer vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité; ils m'auroient volontiers meſuré l'air à la pinte, à condition

que je l'euſſe payé bien cher. Ils vouloient que je leur fuſſe obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient ſans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réuſſir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils ſe firent un mérite de leur impuiſſance, en me faiſant valoir la bonté qu'ils avoient de me ſouffrir dans leur pays. J'aurois dû leur rire au nez pour toute réponſe, je fus aſſez bête pour me piquer, & j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, réſolution que je tins près de deux ans, comme ſi ce n'étoit pas trop honorer de pareilles eſpèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puiſqu'ils n'agiſſent jamais que par impulſion. D'ailleurs, des eſprits ſans culture & ſans lumières, qui ne connoiſſent d'autre objet de leur eſtime, que le crédit, la puiſſance & l'argent, ſont bien éloignés même de ſoupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui, pour ſes malverſations, avoit été caſſé, diſoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Iſabelle : *On dit que ce Rouſſeau a tant d'eſprit ; amenez-le moi, que je voie ſi cela eſt vrai.* Aſſurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du paſteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par Mde. Boy-de-la-Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les careſſes ne ſignifient rien. Cependant après ma réunion ſolemnelle à l'égliſe réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois, ſans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profeſſion publique du culte où j'étois rentré : j'aſſiſtois donc au ſervice Divin. D'un autre côté, je craignois, en me préſentant à la table ſacrée, de m'expoſer à l'affront d'un refus,

&

& il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le Conſeil, & à Neuchâtel par la Claſſe, il voulut m'adminiſtrer tranquillement la Cène dans ſon égliſe. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmolin, c'étoit le nom du miniſtre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'égliſe proteſtante; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes ſur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particulière ſur le dogme. M'étant ainſi mis en règle de ce côté, je reſtai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmolin ne refusât de m'admettre ſans la diſcuſſion préliminaire dont je ne voulois point, & qu'ainſi tout fut fini ſans qu'il y eut de ma faute : point du tout. Au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmolin vint me déclarer, non-ſeulement qu'il m'admettoit à la communion ſous la clauſe que j'y avois miſe, mais de plus, que lui & ſes Anciens ſe faiſoient un grand honneur de m'avoir dans ſon troupeau. Je n'eus de mes jours

pareille ſurpriſe, ni plus conſolante. Toujours vivre iſolé ſur la terre me paroiſſoit un deſtin bien triſte, ſurtout dans l'adverſité. Au milieu de tant de proſcriptions & de perſécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire : au moins je ſuis parmi mes frères, & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriſſement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y put porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mde. de B.....s, venue, du moins je le préſumai, par la voie de d'Alembert qui connoiſſoit milord Maréchal. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eût écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmolin & ſurtout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec ſa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étois toujours déclaré hautement proteſtant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, ſans que perſonne au monde l'eût trouvé

mauvais. Il me paroiſſoit plaiſant que Mde. la comteſſe de B.....s voulut ſe mêler de diriger ma conſcience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutois pas que ſon intention, quoique je n'y compriſſe rien, ne fut la meilleure du monde, je ne m'offenſai point de cette ſingulière ſortie, & je lui répondis ſans colère, en lui diſant mes raiſons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puiſſances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens dont les moteurs continuoient d'agir ſous le voile, avoit quelque choſe de ſiniſtre & d'effrayant. Pour moi, je laiſſois dire ſans m'émouvoir. On m'aſſura qu'il y avoit une cenſure de la Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvoit ſe mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle aſſurer que je n'étois pas catholique? Tout le monde le ſavoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon calviniſte? Que lui importoit? C'étoit prendre un ſoin bien ſingulier; c'étoit ſe faire les ſubſtituts de nos miniſtres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus qu'on le fai-

ſoit courir ſous le nom de la Sorbonne pour ſe moquer d'elle ; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de ſon authenticité, tout ce que je me réduiſis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites maiſons.

Un autre écrit m'affecta davantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui j'eus toujours de l'eſtime, & dont j'admirois la conſtance en plaignant ſon aveuglement. Je parle du Mandement de l'Archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois ſans m'avilir ; c'étoit un cas à-peu-près ſemblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les diſputes brutales, à la Voltaire. Je ne ſais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fût de la façon des Jéſuites, & quoiqu'ils fuſſent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoiſſois toujours leur ancienne maxime, d'écraſer les malheureux. Je pouvois donc auſſi ſuivre

mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage, & c'eſt ce que je crois avoir fait avec aſſez de ſuccès.

Je trouvai le ſéjour de Motiers fort agréable, & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une ſubſiſtance aſſurée, mais on y vit aſſez chèrement, & j'avois vu renverſer tous mes anciens projets par la diſſolution de mon ménage, par l'établiſſement d'un nouveau, par la vente ou diſſipation de tous mes meubles, & par les dépenſes qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorenci. Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans ſuffiſoient pour en conſumer le reſte, ſans que je viſſe aucun moyen de le renouveler, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeſte auquel j'avois déjà renoncé. Perſuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de ſa frénéſie en feroit rougir les puiſſances; je ne cherchois qu'à prolonger mes reſſources juſqu'à cet heureux changement, qui me laiſſeroit

plus en état de choiſir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela, je repris mon Dictionnaire de muſique, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage : mes papiers qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entrepriſe de mes mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper déſormais. Je commençai par tranſcrire des lettres dans un recueil qui pût guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conſerver pour cet effet, & la ſuite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les tranſcrire, j'y trouvai une lacune qui me ſurprit. Cette lacune étoit de près de ſix mois, depuis Octobre 1756 juſqu'au mois de Mars ſuivant. Je me ſouvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de Diderot, de De Leyre : de Mde. D'.....y, de Mde. de

C.....x, &c. qui rempliſſoient cette lacune, & qui ne ſe trouvèrent plus. Qu'étoient-elles devenues? Quelqu'un avoit-il mis la main ſur mes papiers pendant quelques mois qu'ils étoient reſtés à l'hôtel de Luxembourg? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois dépoſés. Comme pluſieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient ſans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, & je paſſai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point ou auxquelles je l'avois ſuppléée, pour voir ſi je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vide. Cet eſſai ne réuſſit point; je vis que le vide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi? Voilà ce qui me paſſoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivreſſe de la Julie, ne pouvoient intéreſſer perſonne. C'étoient tout au plus quel-

ques tracaſſeries de Diderot, quelques perſifflages de De Leyre, des témoignages d'amitié de Mde. de C.....x & même de Mde. D'.....y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres? qu'en vouloit-on faire? Ce n'eſt que ſept ans après que j'ai ſoupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi mes brouillons ſi j'en découvrirois quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent ſuppoſer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale ſenſitive, & celui de l'extrait des aventures de milord Edouard. Ce dernier, je l'avoue, me donna des ſoupçons ſur Mde. de Luxembourg.

C'étoit la Roche ſon valet-de-chambre qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde qui pût prendre intérêt à ce chiffon; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre & aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais deſſeins, on ne pouvoit faire aucun uſage qui put me nuire, à moin-

de les falſifier ? Pour M. le Maréchal dont je connoiſſois la droiture invariable & la vérité de ſon amitié pour moi, je ne pus le ſoupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce ſoupçon ſur Mde. la Maréchale. Tout ce qui me vint de plus raiſonnable à l'eſprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'A.....t, qui, déjà faufilé chez Mde. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuſcrits qu'en lettres ; ſoit pour chercher à me ſuſciter quelque tracaſſerie, ſoit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je ſuppoſai qu'abuſé par le titre de la Morale ſenſitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialiſme, dont il auroit tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il ſeroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main (*) que j'avois endurés ſans me

(*) J'avois trouvé dans ſes *Elémens de muſique*

plaindre. Bientôt je ne ſongeai pas plus à cette infidélité que ſi l'on ne m'en eut fait aucune, & je me mis à raſſembler les matériaux qu'on m'avoit laiſſés, pour travailler à mes Confeſſions.

J'avois long-temps cru qu'à Genève la Compagnie des miniſtres, ou du moins les citoyens & bourgeois réclameroient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout reſta tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avoit un mécontentement général, qui n'attendoit qu'une occaſion pour ſe manifeſter. Mes amis, ou ſoi-diſans tels, m'écrivoient lettres ſur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'aſſurant d'une réparation publique de la part du Conſeil. La crainte du déſordre & des troubles que ma préſence pouvoit cauſer m'empêcha d'acquieſcer à leurs inſtances,

---

beaucoup de choſes tirées de ce que j'avois écrit ſur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis pluſieurs années avant la publication de ſes élémens. J'ignore la part qu'il a pu avoir à un livre intitulé : *Dictionnaire des Beaux-Arts*; mais j'y ai trouvé des articles tranſcrits des miens, mot à mot, & cela long-temps avant que ces articles fuſſent imprimés dans l'Encyclopédie.

& fidelle au ſerment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune diſſention civile dans mon pays, j'aimai mieux laiſſer ſubſiſter l'offenſe & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il eſt vrai que je m'étois attendu de la part de la bourgeoiſie à des repréſentations légales & paiſibles, contre une infraction qui l'intéreſſoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduiſoient cherchoient moins le vrai redreſſement des griefs que l'occaſion de ſe rendre néceſſaires. On cabaloit, mais on gardoit le ſilence, & on laiſſoit clabauder les caillettes & les caffards ou ſoi-diſans tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni

bien ni ſervice, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois ſi indignement traité d'un conſentement unanime, puiſque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier Syndic de cette année-là qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois ſolemnellement mon droit de bourgeoiſie, & dans laquelle, au reſte, j'obſervai la décence & la modération que j'ai toujours miſe aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a ſouvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens, ſentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défenſe, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de pluſieurs repréſentations très-bien raiſonnées qu'ils étendirent & renforcèrent à meſure que les refus du Conſeil, ſoutenu par le miniſtère de France, leur firent mieux ſentir le projet formé de les aſſervir. Ces altercations produiſirent diverſes brochures

qui ne décidoient rien, juſqu'à-ce que parurent tout d'un coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du Conſeil avec un art infini, & par lequel le parti repréſentant, réduit au ſilence, fut pour un temps écraſé. Cette pièce, monument durable des rares talens de ſon auteur, étoit du procureur-général T....., homme d'eſprit, homme éclairé, très-verſé dans les lois & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les repréſentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponſe, & s'en tirèrent paſſablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux ſur moi, comme ſur le ſeul qui put entrer en lice contre un tel adverſaire avec eſpoir de le terraſſer. J'avoue que je penſai de même, & pouſſé par mes anciens concitoyens qui me faiſoient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avois été l'occaſion, j'entrepris la réfutation des Lettres écrites de la campagne, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne* que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entrepriſe ſi ſecrètement, que dans un

rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des repréſentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'eſquiſſe de leur réponſe, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne ſurvînt quelque obſtacle à l'impreſſion, s'il en parvenoit le moindre vent, ſoit aux magiſtrats, ſoit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laiſſer paroître, que de me faire comprendre comment on avoit découvert mon ſecret. Je dirai là-deſſus ce que j'ai ſu, qui ſe borne à très-peu de choſe; je me tairai ſur ce que j'ai conjecturé.

J'avois à Motiers preſque autant de viſites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorenci, mais elles étoient la plupart d'une eſpèce fort différente. Ceux qui m'étoient venu voir juſqu'alors étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cauſe de leurs viſites, & me mettoient d'abord ſur des matières dont je pouvois m'entretenir

avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, ſurtout du côté de France. C'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laiſſoient pas, à ce qu'ils diſoient, d'avoir fait trente, quarante, ſoixante, cent lieues pour venir voir & admirer l'homme illuſtre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès-lors on n'a ceſſé de me jeter groſſièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'eſtime de ceux qui m'abordoient m'avoit garanti juſqu'alors. Comme la plupart ne daignoient ni ſe nommer, ni me dire leur état, que leurs connoiſſances & les miennes ne tomboient pas ſur les mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne ſavois de quoi leur parler: j'attendois qu'ils parlaſſent eux-mêmes, puiſque c'étoit à eux à ſavoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On ſent que cela ne faiſoit pas pour moi des converſations bien intéreſſantes, quoiqu'elles puſſent l'être pour eux, ſelon ce qu'ils vouloient ſavoir: car, comme j'étois ſans défiance,

je m'exprimois ſans réſerve ſur toutes les queſtions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'ordinaire auſſi ſavans que moi ſur tous les détails de ma ſituation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la conſtance de paſſer pluſieurs jours à Motiers, & même de me ſuivre pédeſtrement juſqu'à la Ferrière, menant ſon cheval par la bride, ſans avoir avec moi d'autre point de réunion, ſinon que nous connoiſſions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet.

J'eus avant & après M. de Feins une autre viſite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduiſant chacun un mulet chargé de ſon petit bagage, logent à l'auberge, panſent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut auſſitôt que des contrebandiers venoient me rendre viſite. Leur ſeule façon de m'aborder m'apprit que c'étoit

c'étoit des gens d'une autre étoffe; mais ſans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à me tranquilliſer. L'un étoit M. de Montauban, appelé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Daſtier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit ſa croix de St. Louis dans ſa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Meſſieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'eſprit, leur converſation étoit agréable & intéreſſante; leur manière de voyager ſi bien dans mon goût & ſi peu dans celui des gentilshommes François, me donna pour eux une ſorte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoiſſance même ne finit pas là, puiſqu'elle dure encore, & qu'ils me ſont revenus voir diverſes fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début; mais plus j'ai vu ces Meſſieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai ſenti que leurs maximes fuſſent les miennes, que mes écrits leur fuſſent familiers,

qu'il y eut aucune véritable ſympathie entre eux & moi. Que me vouloient-ils donc ? Pourquoi me venir voir dans cet équipage ? Pourquoi reſter pluſieurs jours ? Pourquoi revenir pluſieurs fois ? Pourquoi déſirer ſi fort de m'avoir pour hôte ? Je ne m'aviſai pas alors de me faire ces queſtions. Je me les ſuis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur ſe livroit ſans raiſonner, ſurtout à M. Daſtier, dont l'air plus ouvert me plaiſoit davantage. Je demeurai même en correſpondance avec lui, & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je ſongeai à m'adreſſer à lui pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet ſur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à deſſein, de la liberté de la preſſe à Avignon ; il m'avoit offert ſes ſoins ſi j'avois quelque choſe à y faire imprimer ; je me prévalus de cette offre, & je lui adreſſai ſucceſſivement par la poſte mes premiers cahiers. Après les avoir gardés aſſez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun

libraire n'avoit oſé s'en charger, & je fus contraint de revenir à Rey, prenant ſoin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher les ſuivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je ſus qu'il avoit été vu dans les bureaux dès miniſtres, & d'Eſcherny, de Neuchâtel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne* que d'H.....k lui avoit dit être de moi. Je l'aſſurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eût ce titre. Quand les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accuſa de menſonge, quoique je ne lui euſſe dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'aſſurance que mon manuſcrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poſte.

Une autre connoiſſance à-peu-près du même temps, mais qui ſe fit d'abord ſeulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon

profil à la ſilhouette, dont il avoit, diſoit-il, beſoin pour mon buſte en marbre, qu'il faiſoit faire par le Moine, pour le placer dans ſa bibliothéque. Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'apprivoiſer, elle réuſſit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buſte en marbre dans ſa bibliothéque étoit plein de mes ouvrages, par conſéquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que ſon ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me ſéduiſit pas. J'ai vu M. L.....d dans la ſuite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits ſervices, pour s'entremêler beaucoup dans mes petites affaires. Mais, au reſte, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en ſa vie. J'ignore s'il a une bibliothéque, & ſi c'eſt un meuble à ſon uſage; & quant au buſte, il s'eſt borné à une mauvaiſe eſquiſſe en terre, faite par le Moine, ſur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laiſſe pas de courir ſous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque reſſemblance.

Le ſeul François qui parut me venir voir par goût pour mes ſentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limouſin, appelé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde par des talens aſſez aimables, & par des prétentions au bel-eſprit. Il m'étoit venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma cataſtrophe. Je lui trouvai une vivacité de ſentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la ſuite à Motiers, & ſoit qu'il voulut me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le ſervice pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuiſier. Il avoit un frère aîné capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne ſais quel abbé Tartuffe, en uſoit très-mal avec le cadet, qu'elle accuſoit d'irréligion, & même du crime irrémiſſible d'avoir des liaiſons avec moi. Voilà les griefs ſur leſquels il voulut rompre avec ſa mère, & prendre le parti dont je viens de parler; le tout pour

faire le petit Emile. Allarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de réſolution, & je mis à mes exhortations toute la force dont j'étois capable : elles furent écoutées. Il rentra dans ſon devoir vis-à-vis de ſa mère, & il retira des mains de ſon colonel ſa démiſſion qu'il lui avoit donnée, & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun uſage, pour lui laiſſer le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ſes folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guères plus de mon goût : ce fut de ſe faire auteur. Il donna coup ſur coup deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme ſans talens, mais ſur leſquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour pourſuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, & nous fîmes enſemble le pélérinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avois vu à Montmorenci. Il avoit je ne ſais quoi d'affecté qui, d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'eſt revenu

ſouvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon paſſage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes ſociétés, & qu'il voyoit aſſez ſouvent Mde. de Luxembourg. Il ne me donna aucun ſigne de vie à Trie, & ne me fit rien dire par ſa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voiſine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement diſpoſée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....n finit tout d'un coup comme la liaiſon de M. de Feins: mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque choſe, à moins que les ſottiſes que je l'avois empêché de faire, n'euſſent été qu'un jeu de ſa part: ce qui, dans le fond pourroit très-bien être.

J'eus auſſi des viſites de Genève tant & plus. Les D...c père & fils me choiſirent ſucceſſivement pour leur garde-malade: le père tomba malade en route; le fils l'étoit en partant de Genève; tous deux vinrent ſe rétablir chez moi. Des miniſtres, des parens, des cagots, des quidams de toute eſpèce venoient de

Genève & de Suiſſe, non pas comme ceux de France pour m'admirer & me perſiffler, mais pour me tancer & cathéchiſer : le ſeul qui me fit plaiſir fut Moultou, qui vint paſſer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir d'avantage ; le plus conſtant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me ſubjugua à force d'importunités, fut un M. d'I.....s, commerçant de de Genève, François réfugié, & parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'I.....s, de Genève paſſoit à Motiers-deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, reſtoit chez moi du matin au ſoir pluſieurs jours de ſuite, ſe mettoit de mes promenades, m'apportoit mille ſortes de petits cadeaux, s'inſinuoit malgré moi dans ma confidence, ſe mêloit de toutes mes affaires, ſans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de ſentimens, ni de connoiſſances. Je doute qu'il ait lu dans toute ſa vie un livre entier d'aucune eſpèce, & qu'il ſache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriſer il me ſuivit

dans mes courſes de botanique, ſans goût pour cet amuſement & ſans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de paſſer avec moi trois jours entiers tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chaſſer à force de l'ennuyer & de lui faire ſentir combien il m'ennuyoit; & tout cela ſans qu'il m'ait été poſſible jamais de rebuter ſon incroyable conſtance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaiſons que je ne fis & n'entretiens que par force, je ne dois pas omettre la ſeule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'eſt celle d'un jeune Hongrois qui vint ſe fixer à Neuchâtel, & de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appeloit dans le pays le baron de Sauttern, nom ſous lequel il y avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable, d'une ſociété liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchâtel qu'à cauſe de moi, & pour former ſa jeuneſſe à la vertu

par mon commerce. Sa phyſionomie, ſon ton, ſes manières me parurent d'accord avec ſes diſcours, & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs en éconduiſant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un ſi reſpectable motif. Mon cœur ne ſait point ſe livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inſéparables. Il étoit de toutes mes courſes pédeſtres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord Maréchal, qui lui fit mille careſſes. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin, je lui répondois en françois, & ce mêlange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans, ni moins vifs à tous égards, Il me parla de ſa famille, de ſes affaires, de ſes aventures, de la cour de Vienne dont il paroiſſoit bien connoître les détails domeſtiques. Enfin pendant près de deux ans que nous paſsâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-ſeulement

honnêtes mais élégantes, une grande propreté ſur ſa perſonne, une décence extrême dans tous ſes diſcours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop eſtimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaiſons avec lui, d'I.....s de Genève m'écrivit que je priſſe garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir près de moi ; qu'on l'avoit aſſuré que c'étoit un eſpion, que le miniſtère de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant que, dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertiſſoit de me tenir ſur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer ſur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je propoſai à Sauttern, ſans le prévenir de rien, une promenade pédeſtre à Pontarlier ; il y conſentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I.....s, & puis l'embraſſant avec ardeur, je lui dis : Sauttern n'a pas beſoin que je lui prouve ma confiance,

mais le public a beſoin que je lui prouve que je la ſais bien placer. Cet embraſſement fut bien doux; ce fut un de ces plaiſirs de l'ame que les perſécuteurs ne ſauroient connoître ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fût un eſpion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur ſans réſerve, il eut le courage de me fermer conſtamment le ſien, & de m'abuſer par des menſonges. Il me controuva je ne ſais quelle hiſtoire qui me fit juger que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte; il partit, & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du déſordre dans un ménage: le mari ſachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun ſoin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à ſon devoir.

Quand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la com-

plaiſance de repreendre le jeune homme dans ſa maiſon; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit impoſé par un tas de menſonges. Il ne s'appeloit point Sauttern, il s'appeloit Sautersheim. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnoit en Suiſſe, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fut bien gentilhomme; & milord Maréchal qui ſe connoiſſoit en hommes & qui avoit été dans ſon pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Sitôt qu'il fut parti, la ſervante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, ſe déclara groſſe de ſon fait. C'étoit une ſi vilaine ſalope, & Sauttern, généralement eſtimé & conſidéré dans tout le pays par ſa conduite & ſes mœurs honnêtes, ſe piquoit ſi fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables perſonnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuſes: j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de

payer tous les frais & de cautionner Sauttersheim. Je lui écrivis dans la forte perſuaſion, non-ſeulement que cette groſſeſſe n'étoit pas de ſon fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ſes ennemis & les miens. Je voulois qu'il revint dans le pays confondre cette coquine, & ceux qui la faiſoient parler. Je fus ſurpris de la moleſſe de ſa réponſe. Il écrivit au paſteur dont la ſalope étoit paroiſſienne, & fit enſorte d'aſſoupir l'affaire; ce que voyant, je ceſſai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme auſſi crapuleux eut pu être aſſez maître de lui-même pour m'en impoſer, par ſa réſerve dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttersheim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en diſant ſon peccavi. Mes entrailles s'émurent au ſouvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelque argent. L'année ſuivante à mon paſſage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, ſans que j'aie pu ſavoir d'où lui venoit cette connoiſſance,

& ſi elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttersheim retourna à Strasbourg d'où il m'écrivit, & où il eſt mort. Voilà l'hiſtoire abrégée de nos liaiſons, & ce que je ſais de ſes aventures: mais en déplorant le ſort de ce malheureux jeune homme, je ne ceſſerai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le déſordre de ſa conduite fut l'effet des ſituations où il s'eſt trouvé.

Telles furent les acquiſitions que je fis à Motiers en fait de liaiſons & de connoiſſances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenſer les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-deſſus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mde. la Maréchale, c'eſt bien par cet exemple auſſi cruel que mémorable qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de ce bon ſeigneur me fut d'autant plus ſenſible, que c'étoit le ſeul ami vrai que j'euſſe en France, & la douceur de ſon caractère étoit telle qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait ſon rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaiſons ne ceſsèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'abſence ou mon malheur avoit attiédi ſon affection. Il eſt bien difficile qu'un courtiſan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il ſait être dans la diſgrace des puiſſances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand aſcendant qu'avoit ſur lui Mde. de Luxembourg ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement pour me nuire dans ſon eſprit. Pour elle, malgré quelques démonſtrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour ſon changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suiſſe de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveu-

glement

glement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidiſſement envers moi.

Le libraire Guy, aſſocié de Ducheſne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étois ſur le teſtament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable; ainſi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même comment je me comporterois ſur ce legs. Tout bien peſé, je réſolus de l'accepter, quel qu'il put être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guères, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été diſpenſé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux; & en vérité j'aurois été peiné de bleſſer une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque choſe à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Muſſard, Lenieps me propoſa de profiter de la ſenſibilité qu'il marquoit à nos ſoins, pour lui inſinuer quelques diſpoſitions en notre faveur. Ah! cher Lenieps, lui

dis-je, ne ſouillons pas par des idées d'intérêt les triſtes mais ſacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant, j'eſpère n'être jamais dans le teſtament de perſonne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci, que milord Maréchal me parla du ſien, de ce qu'il avoit deſſein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponſe dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma ſeconde perte, plus ſenſible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des mères qui, déjà chargée d'ans & ſurchargée d'infirmités & de misères, quitta cette vallée de larmes pour paſſer dans le ſéjour des bons, où l'aimable ſouvenir du bien qu'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompenſe. Allez, ame douce & bienfaiſante, auprès des Fénélons, des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble ont ouvert comme eux, leurs cœurs à la charité véritable, allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre élève la place qu'il eſpère un jour occuper près de vous. Heureuſe dans

vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel ſpectacle des ſiennes! Craignant de contriſter ſon cœur par le récit de mes premiers déſaſtres, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suiſſe: mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit ceſſé de ſoulager ceux qui ſouffroient & de ſouffrir elle-même. Bientôt je ceſſerai de ſouffrir auſſi; mais ſi je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination ſe refuſeroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troiſième perte & la dernière, car, depuis lors il ne m'eſt plus reſté d'amis à perdre, fut celle de milord Maréchal. Il ne mourut pas, mais las de ſervir des ingrats, il quitta Neuchâtel, & depuis lors, je ne l'ai pas revu. Il vit & me ſurvivra, je l'eſpère: il vit, & grâce à lui, tous mes attachemens ne ſont pas rompus ſur la terre, il y reſte encore un homme digne de mon amitié; car ſon vrai prix eſt encore plus dans celle qu'on ſent que dans celle qu'on inſpire; mais j'ai perdu les douceurs que

la ſienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaiſon. Il alloit en Angleterre recevoir ſa grâce du roi, & racheter ſes biens jadis confiſqués. Nous ne nous ſéparâmes point ſans des projets de réunion, qui paroiſſoient preſque auſſi doux pour lui que pour moi. Il vouloit ſe fixer à ſon château de Keith-Hall près d'Aberdem, & je devois m'y rendre auprès de lui; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en puſſe eſpérer le ſuccès. Il ne reſta point en Ecoſſe. Les tendres ſollicitations du roi de Pruſſe le rappelèrent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant ſon départ, prévoyant l'orage qu'on commençoit à ſuſciter contre moi, il m'envoya de ſon propre mouvement des lettres de naturalité, qui ſembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chaſſer du pays. La communauté de Couvet dans le Vál-de-Travers, imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *Communier* gratuites, comme les premières. Ainſi, devenu

de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulsion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu persécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frère, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mde. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet ouvrage comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné.

L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumières ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fut de lui. Je pris là-dessus le parti que

m'inſpira ma franchiſe. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertiſſant qu'on la lui attribuoit. Il ne me fit aucune réponſe. Ce ſilence m'étonna; mais qu'on juge de ma ſurpriſe quand Mde. de C.....x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarraſſé. Car enfin, quand il auroit eu raiſon, comment pouvoit il excuſer une démarche éclatante & publique, faite de gaieté de cœur, ſans obligation, ſans néceſſité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ſes malheurs un homme auquel il avoit marqué toujours de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démérité de lui? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite ſans retenue & ſans honte.

Je ſentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris ſon parti à mon égard, & que je n'aurois point déſormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop audeſſus de ſes forces, ni la Paix perpétuelle; & qu'il n'avoit paru déſirer que je fiſſe un extrait de l'abbé de St. Pierre

qu'en ſuppoſant que je ne m'en tirerois pas ſi bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de ſuite. L'agitation du reſte de ma vie n'a pas laiſſé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop déſagréables pour pouvoir être narrés ſans confuſion. La ſeule impreſſion forte qu'ils m'ont laiſſée eſt celle de l'horrible myſtère qui couvre leur cauſe, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & ſelon que les idées me reviendront dans l'eſprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confeſſions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que perſonne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obſtacle à cette entrepriſe, & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guère été plus diſcret, par l'impoſſibilité totale où je ſuis par mon naturel de tenir caché rien de ce que je ſens & de ce que je penſe. Cette entrepriſe connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cauſe

de l'orage qu'on excita pour m'expulſer de la Suiſſe, & me livrer entre des mains qui m'empêchaſſent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guères vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première ; c'étoit celle d'une édition générale de mes écrits. Cette édition me paroiſſoit néceſſaire pour conſtater ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les diſtinguer de ces écrits pſeudonymes que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen ſimple & honnête de m'aſſurer du pain, & c'étoit le ſeul ; puiſqu'ayant renoncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un ſol d'aucune autre manière, & dépenſant toujours, je voyois la fin de mes reſſources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raiſon m'avoit preſſé de donner mon Dictionnaire de muſique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant & cent écus de rente viagère ; mais encore devoit-on voir bientôt

la fin de cent louis quand on en dépenſoit annuellement plus de ſoixante, & cent écus de rente étoient comme rien pour un homme ſur qui les dams & les gueux venoient inceſſamment fondre comme des étourneaux.

Il ſe préſenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entrepriſe de mon édition générale, & un imprimeur ou libraire de Lyon, appelé Reguillat, vint je ne ſais comment ſe fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord ſe fit ſur un pied raiſonnable, & ſuffiſant pour bien remplir mon objet. J'avois tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuſcrites de quoi fournir ſix volumes in-quarto ; je m'engageois de plus à veiller ſur l'édition. Au moyen de quoi ils devoient me faire une penſion viagère de ſeize cent livres de France, & un préſent de mille écus une fois payé.

Le traité étoit conclu, non encore ſigné, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible exploſion qui ſe fit contre cet infernal ouvrage & contre ſon abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entrepriſe s'évanouit.

Je comparerois l'effet de ce dernier ouvrage à celui de la Lettre ſur la muſique françoiſe, ſi cette lettre, en m'attirant la haine & m'expoſant au péril, ne m'eut laiſſé du moins la conſidération & l'eſtime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève & à V..... qu'on laiſsât reſpirer un monſtre tel que moi. Le petit Conſeil, excité par le R.....t de F....., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration ſur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une adreſſe qui tient du burleſque, qu'on ne peut, ſans ſe déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir tranſcrire ici cette curieuſe pièce, mais malheureuſement je ne l'ai pas & ne m'en ſouviens pas d'un ſeul mot. Je déſire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité & de l'équité veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne: il ſentira, j'oſe le dire, la ſtoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les ſenſibles & cruels outra-

ges dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raiſons, parce qu'elles étoient ſans réponſe, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre; & il eſt vrai que s'ils prenoient les argumens invincibles pour des injures, ils devoient ſe ſentir fort injuriés.

Les repréſentans, loin de faire aucune plainte ſur cette odieuſe déclaration, ſuivirent la route qu'elle leur traçoit, & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni juſtice à cet écrit, fait pour leur défenſe & à leur ſollicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tiraſſent tacitement tous leurs argumens, & que l'exactitude avec laquelle ils ont ſuivi le conſeil par lequel finit cet ouvrage, ait été la ſeule cauſe de leur ſalut & de leur victoire. Ils m'avoient impoſé ce devoir; je l'avois rempli, j'avois juſqu'au bout ſervi la patrie & léur cauſe. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne ſonger qu'à eux dans leurs démê-

lés. Ils me prirent au mot, & je ne me ſuis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter ſans ceſſe à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obſtinoient, ils ne fuſſent écraſés par la France. Cela n'eſt pas arrivé; j'en comprends la raiſon, mais ce n'eſt pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paiſible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin; il le reçut bien, & le lut ſans objection. Il étoit malade, auſſi bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit; on brûla le livre je ne ſais où. De Genève, de Berne, & de Verſailles peut-être, le foyer de l'effervescence paſſa bientôt à Neuchâtel, & ſurtout dans le Val-de-Travers, où, avant même que la Claſſe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques ſouterraines. Je devois, j'oſe le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, verſant les aumônes à pleines mains, ne laiſſant ſans aſſiſtance

aucun indigent autour de moi, ne refuſant à perſonne aucun ſervice que je puſſe rendre & qui fut dans la juſtice, me familiariſant trop peut-être avec tout le monde, & me dérobant de tout mon pouvoir à toute diſtinction qui put exciter la jalouſie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, ſoulevée ſecrètement je ne ſais par qui, ne s'animât contre moi par degrés juſqu'à la fureur, qu'elle ne m'inſultât publiquement en plein jour, non-ſeulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien étoient les plus acharnés, & des gens mêmes à qui je continuois d'en faire, n'oſant ſe montrer, excitoient les autres, & ſembloient vouloir ſe venger ainſi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroiſſoit ne rien voir, & ne ſe montroit par encore. Mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conſeiller de m'abſtenir de m'y préſenter, m'aſſurant que du reſte il ne m'en vouloit point, & qu'il me laiſſeroit tranquille. Je trouvai le compliment biſarre; il me rappeloit la lettre

de Mde. de B..... .s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit ſi fort que je communiaſſe ou non. Comme je regardois cette condeſcendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau prétexte de crier à l'impie, je refuſai net le miniſtre, & il s'en retourna mécontent, me faiſant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de ſa ſeule autorité : il falloit celle du Conſiſtoire qui m'avoit admis, & tant que le Conſiſtoire n'avoit rien dit, je pouvois me préſenter hardiment ſans crainte de refus. Montmollin ſe fit donner par la Claſſe la commiſſion de me citer au Conſiſtoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus ſe faire que par le Conſiſtoire & à la pluralité des voix. Mais les payſans qui, ſous le nom d'Anciens, compoſoient cette aſſemblée, préſidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur miniſtre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le ſien,

principalement sur des matières théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse, & quel triomphe pour moi si j'avois su parler, & que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche! Avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six payſans! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation, je n'avois pour l'y rappeler & le réduire au silence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive; il m'étoit aisé de devenir agresseur sans même qu'il s'en apperçut, où qu'il put s'en garantir. Les prestolets de la Classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu désirer, pour les écraser

à plaiſir. Mais quoi? Il falloit parler, & parler ſur le champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du beſoin, avoir toujours l'eſprit préſent, être toujours de ſens-froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je eſpérer de moi, qui ſentois ſi bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu? J'avois été réduit au ſilence le plus humiliant à Genève, devant une aſſemblée toute en ma faveur & déjà réſolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire, j'avois à faire à un tracaſſier qui mettoit l'aſtuce à la place du ſavoir, qui me tendroit cent piéges avant que j'en apperçuſſe un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette poſition, plus elle me parut périlleuſe, & ſentant l'impoſſibilité de m'en tirer avec ſuccès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un diſcours à prononcer devant le Conſiſtoire, pour le recuſer & me diſpenſer de répondre: la choſe étoit très-facile. J'écrivis ce diſcours & je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur ſans égale. Thérèſe ſe moquoit de moi en m'entendant

dant marmoter & répéter inceſſamment les mêmes phraſes, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'eſpérois tenir enfin mon diſcours ; je ſavois que le Châtelain, comme officier du prince, aſſiſteroit au conſiſtoire, que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des Anciens étoient bien diſpoſés pour moi ; j'avois en ma faveur la raiſon, la vérité, la juſtice, la protection du roi, l'autorité du Conſeil d'Etat, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéreſſoit l'établiſſement de cette inquiſition, tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je ſavois mon diſcours par cœur ; je le récitai ſans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête ; le matin je ne le ſavois plus ; j'héſite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illuſtre aſſemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête ſe perd ; enfin preſque au moment d'aller, le courage me manque totalement ; je reſte chez moi, & je prends le parti d'écrire au conſiſtoire en diſant mes raiſons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois

alors, m'auroient difficilement laiſſé ſoutenir la ſéance entière.

Le miniſtre, embarraſſé de ma lettre, remit l'affaire à une autre ſéance. Dans l'intervalle il ſe donna par lui-même & par ſes créatures, mille mouvemens pour ſéduire ceux des Anciens qui, ſuivant les inſpirations de leur conſcience plutôt que les ſiennes, n'opinoient pas au gré de la Claſſe & au ſien. Quelque puiſſans que ſes argumens tirés de ſa cave duſſent être ſur ces ſortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appeloit ſes ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui ſe porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir, & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, ſon Conſiſtoire à la pluralité des voix le refuſa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il ſe mit, avec ſes confrères & d'autres gens à y travailler ouvertement, & avec un tel ſuccès, que malgré les forts & fréquens reſcrits du roi, mal-

gré tous les ordres du Conſeil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas expoſer l'officier du prince à s'y faire aſſaſſiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un ſouvenir ſi confus de toute cette affaire, qu'il m'eſt impoſſible de mettre aucun ordre, aucune liaiſon dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparſes & iſolées, comme elles ſe préſentent à mon eſprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la Claſſe quelque eſpèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits je ne troublaſſe le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que ſi je m'engageois à quitter la plume on ſeroit coulant ſur le paſſé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même, je ne balançai point à le prendre avec la Claſſe, mais conditionnel, & ſeulement quant aux matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, ſur quelque changement qu'il exigea : la condition ayant été rejetée par la Claſſe;

je redemandai mon écrit : il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les miniſtres ſe moqua des reſcrits du roi, des ordres du Conſeil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechriſt, & pourſuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ſervoit de renſeignement à la populace ; j'en ſentois cruellement l'inconvénient ; mais le quitter dans ces circonſtances me ſembloit une lâcheté. Je ne pus m'y réſoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de ſes cailloux. Pluſieurs fois en paſſant devant des maiſons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient : apportez-moi mon fuſil, que je lui tire deſſus. Je n'en allois pas plus vîte : ils n'en étoient que plus furieux ; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces ; du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiſſai pas d'avoir deux forts grands plai-

firs auxquels je fus bien ſenſible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnoiſſance par le canal de milord Maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'eſſuyois & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniſtres en exécration, ſentant bien qu'ils ſuivoient des impulſions étrangères, & qu'ils n'étoient que les ſatellites d'autres gens qui ſe cachoient en les faiſant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conſéquence pour l'établiſſement d'une véritable inquiſition. Les magiſtrats & ſurtout M. Meuron, qui avoit ſuccédé à M. d'Ivernois, dans la charge de Procureur-général, faiſoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique ſimple particulier, en fit davantage & réuſſit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans ſon Conſiſtoire, en retenant les Anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit, il l'employa tant qu'il put pour arrêter la ſédition; mais il n'avoit que l'autorité des lois, de la juſtice & de la raiſon à oppoſer à celle de l'argent &

du vin, la partie n'étoit pas égale, & dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant ſenſible à ſes ſoins & à ſon zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je ſavois qu'il convoitoit fort une place de conſeiller d'état; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du miniſtre Petitpierre, il étoit en diſgrace auprès du prince & du gouverneur. Je riſquai pourtant d'écrire en ſa faveur à milord Maréchal : j'oſai même parler de l'emploi qu'il déſiroit, & ſi heureuſement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut preſque auſſitôt conféré par le roi. C'eſt ainſi que le ſort qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me baloter d'une extrêmité à l'autre, & tandis que la populace me couvroit de fange, je faiſois un conſeiller d'état.

Mon autre grand plaiſir fut une viſite que vint me faire Mde. de V.....n avec ſa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle pouſſa juſqu'à Motiers, & logea chez moi deux ou trois

jours. A force d'attentions & de ſoins, elle avoit enfin ſurmonté ma longue répugnance, & mon cœur, vaincu par ſes careſſes, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit ſi long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, ſurtout dans la circonſtance où je me trouvois, & où j'avois grand beſoin pour ſoutenir mon courage des conſolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des inſultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le ſpectacle pour ne pas contriſter ſon cœur; mais cela ne me fut pas poſſible, & quoique ſa préſence contînt un peu les inſolens dans nos promenades, elle en vit aſſez pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres temps. Ce fut même durant ſon ſéjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-maſſif qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & poſé debout contre la porte; de ſorte que ſi l'on ne s'en fut

apperçu, le premier qui, pour ſortir, auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être aſſommé. Mde. de V.....n n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit; car outre ce qu'elle voyoit elle-même, ſon domeſtique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y acoſtoit tout le monde, & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de perſonne, & répondit peu de choſe à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paroiſſant perſuadée que le ſejour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris, de ſon amitié pour moi, du déſir qu'il avoit de m'être utile dans ſon pays. Il eſt temps de dire quelque choſe de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & ſurtout parmi les Encyclopédiſtes par ſes traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par ſon hiſtoire de la maiſon Stuart, le ſeul de ſes écrits dont j'avois lu quelque choſe

dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ſes autres ouvrages, j'étois perſuadé, ſur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume aſſocioit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute ſon apologie de Charles I comme un prodige d'impartialité, & j'avois une auſſi grande idée de ſa vertu que de ſon génie. Le déſir de connoître cet homme rare & d'obtenir ſon amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de paſſer en Angleterre, que me donnoient les ſollicitations de Mde. de B.....s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suiſſe, j'y reçus de lui, par la voie de cette Dame, une lettre extrêmement flatteuſe, dans laquelle aux plus grandes louanges ſur mon génie, il joignoit la preſſante invitation de paſſer en Angleterre, & l'offre de tout ſon crédit & de tous ſes amis pour m'en rendre le ſéjour agréable. Je trouvai ſur les lieux milord Maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en penſois, & qui m'apprit même à ſon ſujet, une anecdote littéraire qui

l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Vallace qui avoit écrit contre Hume, au ſujet de la population des anciens, étoit abſent tandis qu'on imprimoit ſon ouvrage. Hume ſe chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'eſprit. C'eſt ainſi que j'avois débité des copies à ſix ſols pièce, d'une chanſon qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute ſorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mde. de V.....n vint me parler vivement de l'amitié qu'il diſoit avoir pour moi, & de ſon empreſſement à me faire les honneurs de l'Angleterre, car c'eſt ainſi qu'elle s'exprimoit. Elle me preſſa beaucoup de profiter de ce zèle & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrêmité, je refuſai d'écrire & de promettre; mais je la laiſſai la maîtreſſe de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ſes bonnes diſpoſitions. En quittant Motiers, elle me laiſſa perſuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illuſtre, qu'il

étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ſes amies.

Après ſon départ, Montmollin pouſſa ſes manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées, & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faiſoit parcourir le pays en herboriſant, ſans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce ſang-froid ne faiſoit qu'irriter la fureur. Une des choſes qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon ſéjour à Yverdon : car le banneret R....n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de ſon parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulſer d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, un affaire de cagotiſme, puiſque le banneret R....n loin d'être un dévot, pouſſoit le matérialiſme & l'incrédulité juſqu'à l'intolérance & au fanatiſme. Au reſte perſonne à Yverdon ne s'étoit ſi fort emparé de moi

qui portoient ce nom, entrer assez ouvertement dans la ligue de mes persécuteurs; comme les d'I.....s, sans en excepter même le père & le frère de mon Isabelle, B.. de la T..., parent de l'amie chez qui j'étois logé, & Mde. G.....r sa belle-sœur. Ce Pierre B.. étoit si butor, si bête, & se comporta si brutalement que, pour ne pas me mettre en colère, je me permis de le plaisanter, & je fis dans le goût du petit prophête, une petite brochure de quelques pages, intitulée *la Vision de Pierre de la montagne, dit le Voyant*, dans laquelle je trouvai le moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles, qui faisoient alors le grand prétexte de ma persécution. D. fit imprimer à Genève ce chiffon, qui n'eut dans le pays qu'un succès médiocre, les Neuchâtelois avec tout leur esprit, ne sentant guères le sel attique ni la plaisanterie, sitôt qu'elle est un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la persécution, les Genevois s'é-

---

ne m'avoit tant prodigué de caresses, de louanges & de flatterie, que ledit banneret. Il suivoit fidellement le plan chéri de mes persécuteurs.

toient particulièrement ſignalés en criant haro de toute leur force, & mon ami V..... entr'autres avec une généroſité vraiment héroïque, choiſit préciſément ce temps-là pour publier contre moi des lettres, où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres, écrites avec un ton de ſuffiſance, n'en étoient pas meilleures, quoiqu'on aſſurât que le célèbre B....t y avoit mis la main : car ledit B....t, quoique matérialiſte, ne laiſſe pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante, ſitôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus aſſurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais l'occaſion s'étant préſentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y inſérai une petite note aſſez dédaigneuſe, qui mit V..... en fureur. Il remplit Genève des cris de ſa rage, & d'I.....s me marqua qu'il ne ſe poſſédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui ſembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accuſoit, dans cette lettre, d'avoir expoſé mes enfans dans les rues, de traîner après moi une coureuſe de corps-de-garde, d'être uſé de débauche, ...

.. .., & d'autres gentilleſſes ſemblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à ſon vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de ſa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide & honteux comme une vierge, & en me voyant paſſer pour être ...., moi qui, non-ſeulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette eſpèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien peſé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faiſant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu, & je l'envoyai à Ducheſne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertiſſement où je nommois M. V....., & quelques courtes notes pour l'éclairciſſement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'a-

voit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correſpondance. Ce prince, Du Peyrou, & d'autres parurent douter que V..... fût l'auteur du libelle, & me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs repréſentations, le ſcrupule me prit, & j'écrivis à Ducheſne de ſupprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir ſupprimée; je ne ſais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occaſions, que celle-là de plus ne ſeroit pas une merveille, & dès-lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers leſquelles il m'eſt impoſſible de pénétrer aucune ſorte de vérité.

M. V..... ſupporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-meſurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer par mes réponſes, à quel point j'étois inſtruit, & ſi j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponſes courtes, sèches, dures dans le ſens, mais ſans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne ſe fâcha

point. A ſa troiſième lettre, voyant qu'il vouloit lier une eſpèce de correſpondance, je ne répondis plus: il me fit parler par d'Ivernois. Mde. Cramer écrivit à Du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma perſuaſion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I.....s que je la lui ferois telle qu'il en ſeroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus; ſentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire aſſez ample les raiſons de ma perſuaſion, & de les ſoumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne put recuſer. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choiſis. Je déclarai à la fin du mémoire que ſi, après l'avoir examiné & fait les perquiſitions qu'il jugeroit néceſſaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec ſuccès, le Conſeil prononçoit

nonçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'inſtant je ceſſerois ſincèrement de croire qu'il l'eſt, je partirois pour m'aller jeter à ſes pieds, & lui demander pardon juſqu'à-ce que je l'euſſe obtenu. J'oſe le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la généroſité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la juſtice, inné dans tous les cœurs ne ſe montrèrent plus pleinement, plus ſenſiblement que dans ce ſage & touchant mémoire, où je prenois ſans héſiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à D. P.....: il fut d'avis de le ſupprimer, & je le ſupprimai. Il me conſeilla d'attendre les preuves que V..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore: il me conſeilla de me taire en attendant, je me tus & me tairai le reſte de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, fauſſe & ſans preuve, quoique je reſte intérieurement perſuadé, convaincu, comme de ma propre exiſtence, qu'il eſt l'auteur du libelle. Mon mémoire eſt entre les mains de

M. D. P..... Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raiſons, & l'on y connoîtra, je l'eſpère, l'ame de Jean-Jaques que mes contemporains ont ſi peu voulu connoître.

Il eſt temps d'en venir à ma cataſtrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de ſéjour, & huit mois d'une conſtance inébranlable à ſouffrir les plus indignes traitemens. Il m'eſt impoſſible de me rappeler nettement les détails de cette déſagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia D. P....., & dont j'aurai à parler dans la ſuite.

Depuis le départ de Mde. de V.....n la fermentation devenoit plus vive, & malgré les reſcrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du Conſeil d'état, malgré les ſoins du Châtelain & des magiſtrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechriſt, & voyant toutes ſes clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voyes de fait; déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin

pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui eſt au commencement de Septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit ſur le derrière de la maiſon. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient ſur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie & qui avoit commencé par aboyer, ſe tut de frayeur, & ſe ſauva dans un coin rongeant & grattant les planches pour tâcher de fuir Je me lève au bruit, j'allois ſortir de ma chambre pour paſſer dans la cuiſine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuſe traverſa la cuiſine après en avoir caſſé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit, de ſorte que ſi je m'étois preſſé d'une ſeconde, j'avois le caillou dans l'eſtomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma ſortie. Je ſaute dans la

cuiſine. Je trouve Thérèſe qui s'étoit auſſi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer ſur ce que nous avions à faire: car ſortir pour appeler du ſecours étoit le moyen de nous faire aſſommer. Heureuſement la ſervante d'un vieux bon homme qui logeoit au-deſſous de moi ſe leva au bruit, & courut appeler M. le Châtelain, dont nous étions porte-à-porte. Il ſaute de ſon lit, prend ſa robe de chambre à la hâte, & vient à l'inſtant avec la garde, qui, à cauſe de la foire, faiſoit la ronde cette nuit-là, & ſe trouva tout apportée. Le Châtelain vit le dégat avec un tel effroi qu'il en pâlit, & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria: Mon Dieu! c'eſt une carrière! En viſitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maiſon par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le déſordre, il ſe trouva que ceux de Motiers s'étoient obſtinés

à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village.

Le lendemain le Châtelain envoya ſon rapport au Conſeil d'état, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer ſur cette affaire, de promettre une récompenſe & le ſecret à ceux qui dénonceroient les coupables, & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maiſon & à celle du Châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le tréſorier d'Ivernois & ſon père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens diſtingués dans le pays vinrent me voir, & réunirent leurs ſollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à ſortir au moins pour un temps d'une paroiſſe où je ne pouvois plus vivre en ſûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le Châtelain effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendiſſent juſqu'à lui, auroit été bien aiſe de m'en voir partir au plus vîte, pour n'avoir plus l'embarras de m'y pro-

téger, & pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédai donc, & même avec peu de peine, car le ſpectacle de la haine du peuple me cauſoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mde. de V.....n à Paris, elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appeloit milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me propoſoit dans une de ſes terres un aſyle dont elle me faiſoit les deſcriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance, dans des détails qui marquoient à quel point ledit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe, & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres; mais il m'en offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet, & qui étoit une eſpèce d'invitation de m'y rendre, & Mde. la ducheſſe de Saxe-Gotha

comptoit si bien sur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me presser d'aller la voir en passant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suisse que je ne pouvois me résoudre à la quitter, tant qu'il me feroit possible d'y vivre, & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet consistoit à m'aller établir dans l'isle de St. Pierre, domaine de l'hôpital de Berne au milieu du lac de Bienne. Dans un pélérinage pédestre que j'avois fait l'été précédent avec D.....u, nous avions visité cette isle, & j'en avois été tellement enchanté que je n'avois cessé depuis ce temps-là de songer aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obstacle étoit que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant m'avoient chassé de chez eux, & outre que ma fierté pâtissoit à retourner chez des gens qui m'avoient si mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laissassent pas plus en repos dans cette isle

qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois conſulté là-deſſus milord Maréchal qui, penſant comme moi, que les Bernois bien aiſes de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en ôtage pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait ſonder là-deſſus leurs diſpoſitions par un M. Sturler, ſon ancien voiſin de Colombier. M. Sturler s'adreſſa à des chefs de l'état, & ſur leur réponſe, aſſura milord Maréchal que les Bernois, fâchés de leur conduite paſſée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de St. Pierre & de m'y laiſſer tranquille. Pour ſurcroît de précaution, avant de riſquer d'y aller réſider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet, qui me confirma les mêmes choſes, & le receveur de l'isle ayant reçu de ſes maîtres la permiſſion de m'y loger, je crus ne rien riſquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du ſouverain que des propriétaires ; car je ne pouvois eſpérer que MM. de Berne reconnuſſent ouvertement l'injuſtice qu'ils m'avoient faite, & péchaſſent ainſi contre la plus inviolable maxime de tous les ſouverains.

L'isle de St. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes, & le tout à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une distribution d'autant plus agréable que ses parties ne se découvrant pas toutes ensemble se font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'est en effet. Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Glereſſe & Neuveville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où durant les vendanges, on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser & se réjouir. Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison, mais vaste & commode, où loge le receveur, & située dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou six cent pas de l'isle est du côté du sud une autre isle beaucoup

plus petite, inculte & déserte, qui paroît avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, & ne produit parmi ses graviers que des saules & des persicaires, mais où est cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac est un ovale presque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel, ne laissent pas de former une assez belle décoration, surtout dans la partie occidentale qui est très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'aussi bon vin. On y trouve en allant du sud au nord le bailliage de St. Jean, Neuveville, Bienne & Nidau à l'extrémité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'asyle que je m'étois ménagé, & où je résolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (*) Ce choix

(*) Il n'est peut-être pas inutile d'avertir que j'y laissois un ennemi particulier dans un M. du T.....x, maire des Verrières, en très-médiocre estime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête

étoit ſi conforme à mon goût pacifique, à mon humeur ſolitaire & pareſſeuſe, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me ſuis le plus vivement paſſionné. Il me ſembloit que dans cette isle je ſerois plus ſéparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du déſœuvrement & de la vie contemplative : j'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle que je n'euſſe plus de commerce avec les mortels, & il eſt certain que je pris toutes les meſures imaginables pour me ſouſtraire à la néceſſité d'en entretenir.

Il s'agiſſoit de ſubſiſter, & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des tranſports, la ſubſiſtance eſt chère dans cette isle, où d'ailleurs on eſt à la diſcrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que Du Peyrou voulut bien prendre avec moi,

---

homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette eſpèce, qui par elles-mêmes ne ſont rien, peuvent mener dans la ſuite à la découverte de bien des ſouterrains.

en ſe ſubſtituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la diſtribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépoſitaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expreſſe de n'en faire uſage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, ſans plus faire ſouvenir le public de moi. Au moyen de cela la penſion viagère qu'il ſe chargeoit de me payer ſuffiſoit pour ma ſubſiſtance. Milord Maréchal ayant recouvré tous ſes biens, m'en avoit offert une de douze cent francs que je n'avois acceptée qu'en la réduiſant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refuſai, par l'embarras de le placer. Il fit paſſer ce capital à Du Peyrou entre les mains de qui il eſt reſté, & qui m'en paye la rente viagère ſur le pied convenu avec le conſtituant. Joignant donc mon traité avec Du Peyrou, la penſion de milord Maréchal dont les deux tiers étoient reverſibles à Thérèſe

après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois ſur Ducheſne, je pouvois compter ſur une ſubſiſtance honnête, & pour moi, & après moi pour Thérèſe, à qui je laiſſois ſept cent francs de rente, tant de la penſion de Rey, que de celle de milord Maréchal: ainſi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repouſſer toutes les reſſources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée, & que je mourrois auſſi pauvre que j'ai vécu. On jugera, ſi à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris ſoin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec ſoin toute autre reſſource, pour me forcer de conſentir à mon déshonneur. Comment ſe feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la ſubſiſtance, j'étois ſans ſouci de tout autre. Quoique j'abandonnaſſe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiſſois dans le

noble enthouſiaſme qui avoit dicté mes écrits, & dans la conſtante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas beſoin d'une autre défenſe contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre ſans mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épiloguer d'un bout à l'autre, j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foibleſſes, à travers mon inaptitude à ſupporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juſte, bon, ſans fiel, ſans haine, ſans jalouſie, prompt à reconnoître ſes propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute ſa félicité dans les paſſions aimantes & douces, & portant en toute choſe, la ſincérité juſqu'à l'imprudence, juſqu'au plus incroyable déſintéreſſement.

Je prenois donc en quelque ſorte congé de mon ſiècle & de mes contemporains, & je faiſois mes adieux au monde, en me confinant dans cette

isle pour le reſte de mes jours; car telle étoit ma réſolution, & c'étoit-là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiſeuſe auquel j'avois inutilement conſacré juſqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle choſe.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le ſommeil; l'oiſiveté me ſuffit, & pourvu que je ne faſſe rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en ſonge. L'âge des projets romaneſques étant paſſé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me reſtoit, pour dernière eſpérance, que celle de vivre ſans gêne dans un loiſir éternel. C'eſt la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faiſois déſormais mon bonheur ſuprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oiſiveté des cercles me les rendoit inſup-

portables, me voilà recherchant la ſolitude uniquement pour m'y livrer à l'oiſiveté. C'eſt pourtant ainſi que je ſuis; s'il y a là de la contradiction, elle eſt du fait de la nature, & non pas du mien; mais il y en a ſi peu, que c'eſt par-là préciſément que je ſuis toujours moi. L'oiſiveté des cercles eſt tuante, parce qu'elle eſt de néceſſité. Celle de la ſolitude eſt charmante, parce qu'elle eſt libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'eſt cruel de ne rien faire, parce que j'y ſuis forcé. Il faut que je reſte-là cloué ſur une chaiſe ou debout, planté comme un piquet, ſans remuer ni pied ni patte, n'oſant ni courir, ni ſauter, ni chanter, ni crier, ni geſticuler quand j'en ai envie, n'oſant pas même rêver; ayant à la fois tout l'ennui de l'oiſiveté & tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les ſottiſes qui ſe diſent & à tous les complimens qui ſe font, & de fatiguer inceſſamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon menſonge. Et vous appelez cela de l'oiſiveté! C'eſt un travail de forçat.

L'oiſiveté

L'oiſiveté que j'aime n'eſt pas celle d'un fainéant qui reſte-là les bras croiſés dans une inaction totale, & ne penſe pas plus qu'il n'agit. C'eſt à la fois celle d'un enfant qui eſt ſans ceſſe en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ſes bras ſont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choſes, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la tête me chante, à changer à chaque inſtant de projet, à ſuivre une mouche dans toutes ſes allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui eſt deſſous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner ſans regrets au bout de dix minutes, à muſer enfin toute la journée ſans ordre & ſans ſuite, & à ne ſuivre en toute choſe que le caprice du moment.

La botanique telle que je l'ai toujours conſidérée, & telle qu'elle commençoit à devenir paſſion pour moi, étoit préciſément une étude oiſeuſe, propre à remplir tout le vide de mes loiſirs, ſans y laiſſer place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un déſœuvrement total.

Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin preſque au haſard, obſerver mille & mille fois les mêmes choſes, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliois toujours; étoit de quoi paſſer l'éternité ſans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverſe que ſoit la ſtructure des végétaux, elle ne frappe pas aſſez un œil ignorant pour l'intéreſſer. Cette conſtante analogie, & pourtant cette variété prodigieuſe qui règne dans leur organiſation, ne tranſporte que ceux qui ont déjà quelque idée du ſyſtême végétal. Les autres n'ont, à l'aſpect de tous ces tréſors de la nature, qu'une admiration ſtupide & monotone. Ils ne voyent rien en détail, parce qu'ils ne ſavent pas même ce qu'il faut regarder, & ils ne voyent pas non plus l'enſemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de combinaiſons qui accable de ſes merveilles l'eſprit de l'obſervateur. J'étois, & mon défaut de mémoire

me devoit tenir toujours dans cet heureux point d'en ſavoir aſſez peu pour que tout me fût nouveau, & aſſez pour que tout me fût ſenſible. Les divers ſols dans leſquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une ſuffiſante variété de plantes pour l'étude & pour l'amuſement de toute ma vie. Je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe ſans analyſe, & je m'arrangeois déjà pour faire avec un recueil immenſe d'obſervations la *Flora Petrinſularis*.

Je fis venir Thérèſe avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en penſion chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau ſes ſœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faiſoient à Thérèſe une compagnie. Je fis là l'eſſai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu paſſer la mienne, & dont le goût que j'y pris ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir l'amertume de celle qui devoit ſi promptement y ſuccéder.

J'ai toujours aimé l'eau paſſionnément, & ſa vue me jette dans une rêverie délicieuſe, quoique ſouvent ſans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever,

lorſqu'il faiſoit beau, de courir ſur la terraſſe humer l'air ſalubre & frais du matin, & planer des yeux ſur l'horiſon de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ſes œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans des villes, qui ne voyent que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & ſurtout des ſolitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extaſe à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'eſt ſurtout à mon lever, affaiſſé par mes inſomnies qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'impoſent point la fatigue de penſer. Mais il faut pour cela que mes yeux ſoient frappés du raviſſant ſpectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement: mais à l'aſpect d'un beau

payſage, je me ſens ému ſans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un ſage évêque, dans la viſite de ſon diocèſe, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne ſavoit dire que ô; il lui dit: Bonne mère, continuez toujours de prier ainſi; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière eſt auſſi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureuſes lettres, aſpirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracaſſois quelques inſtans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaiſir de muſer quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois pour paſſer les trois ou quatre heures qui me reſtoient de la matinée à l'étude de la botanique, & ſurtout du ſyſtême de Linnæus, pour lequel je pris une paſſion dont je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir ſenti le vide. Ce grand obſervateur eſt à mon gré le ſeul avec Ludwig qui ait vu juſqu'ici la botanique

en naturaliſte & en philoſophe; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas aſſez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entière; ſitôt que j'avois beſoin de faire ou vérifier quelque obſervation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre ſous le bras: là, je me couchois par terre, auprès de la plante en queſtion, pour l'examiner ſur pied tout à mon aiſe. Cette méthode m'a beaucoup ſervi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils ayent été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoiſſoit parfaitement toutes les plantes du jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoiſſoit plus rien. Je ſuis préciſément le contraire. Je connois quelque choſe à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dinés, je les livrois totalement à mon humeur oiſeuſe & nonchalante, & à ſuivre ſans règle l'impulſion du moment. Souvent quand l'air

étoit calme, j'allois immédiatement, en ſortant de table, me jeter ſeul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une ſeule rame; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivois me donnoit une joie qui alloit juſqu'au treſſaillement, & dont il m'eſt impoſſible de dire, ni de bien comprendre la cauſe, ſi ce n'étoit peut-être une félicitation ſecrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans. J'errois enſuite ſeul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laiſſant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries ſans objet, & qui, pour être ſtupides n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendriſſement: O nature! ô ma mère! me voici ſous ta ſeule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe qui s'interpoſe entre toi & moi. Je m'éloignois ainſi juſqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de ſi longues ſtations ſur l'eau, je ſuivois d'or-

dinaire un but de promenade; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au ſommet du tertre ſur le gazon, pour m'aſſouvir du plaiſir d'admirer ce lac & ſes environs, pour examiner & diſſéquer toutes les herbes qui ſe trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinſon, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèſe avec la receveuſe & ſes ſœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéreſſante. J'y allois plus ſouvent & avec plus de plaiſir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amuſemens, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, & auquel la ſaiſon m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de ſoins ruſtiques pour la récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faiſions un

plaiſir, Thérèſe & moi, de partager avec la receveuſe & ſa famille. Je me ſouviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché ſur un grand arbre, un ſac attaché autour de ma ceinture, & déjà ſi plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'eſpérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loiſirs, ne ſongeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laiſſeroient en paix dans ma ſolitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus aſſuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux ſur leſquels je ſuis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obſtinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne reſſembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus biſarre eſt, qu'en me refuſant tous les ſentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils ſont tou-

jours prêts à m'en prêter de ſi mauvais qu'ils ne ſauroient même entrer dans un cœur d'homme: ils trouvent alors tout ſimple de me mettre en contradiction avec la nature, & de faire de moi un monſtre tel qu'il n'en peut même exiſter. Rien d'abſurde ne leur paroît incroyable, dès qu'il tend à me noircir, rien d'extraordinaire ne leur paroît poſſible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoiqu'ils en puiſſent croire ou dire, je n'en continuerai pas moins d'expoſer fidellement ce que fut, fit, & penſa J. J. Rouſſeau, ſans expliquer ni juſtifier les ſingularités de ſes ſentimens & de ſes idées, ni rechercher ſi d'autres ont penſé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & ſon ſéjour me convenoit ſi fort, qu'à force d'inſcrire tous mes déſirs dans cette isle, je formai celui de n'en point ſortir. Les viſites que j'avois à rendre au voiſinage; les courſes qu'il me faudroit faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à paſſer hors de l'isle me paroiſſoit retranché de mon bonheur, & ſortir de l'enceinte de

ce lac étoit pour moi ſortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du paſſé m'avoit rendu craintif. Il ſuffiſoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je duſſe m'attendre à le perdre, & l'ardent déſir de finir mes jours dans cette isle étoit inſéparable de la crainte d'être forcé d'en ſortir. J'avois pris l'habitude d'aller les ſoirs m'aſſeoir ſur la grève, ſurtout quand le lac étoit agité. Je ſentois un plaiſir ſingulier à voir les flots ſe briſer à mes pieds. Je m'en faiſois l'image du tumulte du monde & de la paix de mon habitation, & je m'attendriſſois quelquefois à cette douce idée, juſqu'à ſentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos dont je jouiſſois avec paſſion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je ſentois ma ſituation ſi précaire que je n'oſois y compter. Ah! que je changerois volontiers, me diſois-je, la liberté de ſortir d'ici dont je ne me ſoucie point, avec l'aſſurance d'y pouvoir reſter toujours. Au lieu d'y être ſouffert par grâce, que n'y ſuis-je détenu par force! Ceux

qui ne font que m'y ſouffrir peuvent à chaque inſtant m'en chaſſer, & puis-je eſpérer que mes perſécuteurs m'y voyant heureux, m'y laiſſent continuer de l'être? Ah! c'eſt peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condamnât & je voudrois être contraint d'y reſter pour ne l'être pas d'en ſortir. Je jetois un œil d'envie ſur l'heureux Micheli Du Crêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux preſſentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre ſur moi, j'en vins à déſirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer ſeulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour priſon perpétuelle, & je puis jurer que s'il n'eût tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la néceſſité d'y paſſer le reſte de ma vie, au danger d'en être expulſé.

Cette crainte ne demeura pas longtemps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre

de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre: par cette lettre il m'intimoit de la part de LL. EE. l'ordre de sortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la lisant. Rien de moins naturel, de moins raisonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre: car j'avois plutôt regardé mes pressentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ses malheurs, que comme une prévoyance qui put avoir le moindre fondement. Les mesures que j'avois prises pour m'assurer de l'agrément tacite du souverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laissé faire mon établissement, les visites de plusieurs Bernois & du baillif lui-même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances: la rigueur de la saison, dans laquelle il étoit barbare d'expulser un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les malintentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'infréquence du Sénat, pour me porter brusquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation, je ſerois parti ſur le champ. Mais ou aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver, ſans but, ſans préparatif, ſans conducteur, ſans voiture ? A moins de laiſſer tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre ſi on m'en laiſſoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiſſer mon courage. Pour la première fois je ſentis ma fierté naturelle fléchir ſous le joug de la néceſſité, & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaiſſer à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adreſſai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret, & les témoignages de douleur & d'eſtime dont elle étoit remplie me ſembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à mes perſécuteurs, & que ſi l'on ne révoquoit pas

un ordre ſi cruel, on ne m'accordât du moins un délai raiſonnable & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choiſir le lieu.

En attendant la réponſe, je me mis à réfléchir ſur ma ſituation & à délibérer ſur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit ſi fort affecté, & ma ſanté en ce moment étoit ſi mauvaiſe que je me laiſſai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de reſſources qui pouvoient me reſter dans l'eſprit, pour tirer le meilleur parti poſſible de ma triſte ſituation. En quelque aſyle que je vouluſſe me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y ſouſtraire à aucune des deux manières qu'on avoit priſes de m'expulſer. L'une en ſoulevant contre moi la populace par des manœuvres ſouterraines; l'autre en me chaſſant à force ouverte, ſans en dire aucune raiſon. Je ne pouvois donc compter ſur aucune retraite aſſurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la ſaiſon ne ſembloient me le permettre. Tout

cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'osai désirer & proposer qu'on voulût plutôt disposer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer incessamment sur la terre en m'expulsant successivement de tous les asyles que j'aurois choisis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une seconde à M. de Graffenried pour le prier d'en faire la proposition à LL. EE. La réponse de Berne à l'une & à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de sortir de l'isle & de tout le territoire médiat & immédiat de la république, dans l'espace de vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait désirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, & qui a entraîné dans ma ruine

un

un peuple infortuné, dont les naiſſantes vertus promettoient déjà d'égaler un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corſes dans le Contrat Social comme d'un peuple neuf, le ſeul de l'Europe qui ne fut pas uſé pour la législation, & j'avois marqué la grande eſpérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un ſage inſtituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corſes qui furent ſenſibles à la manière honorable dont je parlois d'eux, & le cas où ils ſe trouvoient de travailler à l'établiſſement de leur république, fit penſer à leurs chefs de me demander mes idées ſur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce ſujet & me fournit pluſieurs pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'hiſtoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit auſſi pluſieurs fois, & quoique je ſentiſſe une pareille entrepriſe au-deſſus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuſer pour concourir à une ſi grande & belle œuvre,

lorſque j'aurois pris toutes les inſtructions dont j'avois beſoin pour cela. Ce fut dans ce ſens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correſpondance continua juſqu'à mon départ.

Préciſément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corſe, & qu'elle avoit fait un traité avec les Gênois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, & ſans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impoſſible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un auſſi profond repos que l'inſtitution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être ſubjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me raſſura par la certitude que s'il y avoit dans ce traité des choſes contraires à la liberté de ſa nation, un auſſi bon citoyen que lui ne reſteroit pas comme il faiſoit, au ſervice de France. En effet, ſon zèle pour la légiſlation des Corſes & ſes étroites liaiſons avec M. Paoli, ne pouvoient me laiſſer aucun ſoupçon ſur ſon compte; & quand j'appris qu'il faiſoit de fréquens voyages à Verſailles & à Fontainebleau,

& qu'il avoit des relations avec M. de Choiſeul, je n'en conclus autre choſe, ſinon qu'il avoit ſur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laiſſoit entendre, mais ſur leſquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me raſſuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoiſes; ne pouvant raiſonnablement penſer qu'elles fuſſent là pour protéger la liberté des Corſes, qu'ils étoient très en état de défendre ſeuls contre les Gênois, je ne pouvois me tranquilliſer parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation propoſée, juſqu'à ce que j'euſſe des preuves ſolides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me perſiffler. J'aurois extrêmement déſiré une entrevue avec M. Buttafuoco; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Il me la fit eſpérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne ſais s'il en avoit véritablement le projet; mais quand il l'auroit eu, mes déſaſtres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois ſur l'entrepriſe propoſée, plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois entre les mains, & plus je ſentois la néceſſité d'étudier de près, & le peuple à inſtituer, & le ſol qu'il habitoit, & tous les rapports par leſquels il lui falloit approprier cette inſtitution. Je comprenois chaque jour davantage qu'il m'étoit impoſſible d'acquérir de loin toutes les lumières néceſſaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco; il le ſentit lui-même. Et ſi je ne formai pas préciſément la réſolution de paſſer en Corſe, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Daſtier, qui, ayant autrefois ſervi dans cette iſle ſous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce deſſein, & j'avoue que la peinture affreuſe qu'il me fit des Corſes & de leur pays, refroidit beaucoup le déſir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les perſécutions de Motiers me firent ſonger à quitter la Suiſſe, ce déſir ſe ranima par l'eſpoir de trouver enfin chez ces inſulaires ce repos qu'on

ne vouloit me laiſſer nulle part. Une choſe ſeulement m'effarouchoit ſur ce voyage; c'étoit l'inaptitude & l'averſion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loiſir dans la ſolitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refuſé l'autre. Cependant, je ſentois que, ſans prendre part directement aux affaires publiques, je ſerois néceſſité, ſitôt que je ſerois en Corſe, de me livrer à l'empreſſement du peuple, & de conférer très-ſouvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchaſſe, au ſein de la nation, les lumières dont j'avois beſoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus diſpoſer de moi-même, & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon déſavantage. Je prévoyois que, ſoutenant mal par ma préſence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes

livres, je me décréditerois chez les Corſes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & ſans laquelle je ne pouvois faire avec ſuccès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en ſortant ainſi de ma ſphère, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute eſpèce, fatigué de voyages & de perſécutions depuis pluſieurs années, je ſentois vivement le beſoin du repos, dont mes barbares ennemis ſe faiſoient un jeu de me priver, je ſoupirois plus que jamais après cette aimable oiſiveté, après cette douce quiétude d'eſprit & de corps que j'avois tant convoitée, & à laquelle, revenu des chimères de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit ſa félicité ſuprême. Je n'enviſageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuſe à laquelle j'allois me livrer, & ſi la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impoſſibilité de payer de ma perſonne avec ſuccès, me l'ôtoit abſolument. Vingt ans de méditation profonde, à part

moi, m'auroient moins coûté que ſix mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réuſſir.

Je m'aviſai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Pourſuivi dans tous mes refuges par les menées ſouterraines de mes ſecrets perſécuteurs, & ne voyant plus que la Corſe où je puſſe eſpérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laiſſer nulle part, je réſolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, auſſitôt que j'en aurois la poſſibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en apparence, au travail de la légiſlation, & de me borner, pour payer en quelque ſorte à mes hôtes leur hoſpitalité, à écrire ſur les lieux leur hiſtoire, ſauf à prendre ſans bruit les inſtructions néceſſaires pour leur devenir plus utile, ſi je voyois jour à y réuſſir. En commençant ainſi par ne m'engager à rien, j'eſpérois être en état de méditer en ſecret & plus à mon aiſe un plan qui put leur convenir, & cela ſans renoncer beaucoup à ma chère ſolitude, ni me ſoumettre à

un genre de vie qui m'étoit inſupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage, dans ma ſituation, n'étoit pas une choſe aiſée à exécuter. A la manière dont M. Daſtier m'avoit parlé de la Corſe, je n'y devois trouver des plus ſimples commodités de la vie que celles que j'y porterois, linge, habits, vaiſſelle, batterie de cuiſine, papier, livres, il falloit tout porter avec ſoi. Pour m'y tranſplanter avec ma gouvernante, il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cent lieues traîner à ma ſuite tout un bagage; il falloit paſſer à travers les états de pluſieurs ſouverains, & ſur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver partout des obſtacles & à voir chacun ſe faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle diſgrace & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenſes, les fatigues, les riſques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peſer toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin ſeul, ſans

reſſource à mon âge, & loin de toutes mes connoiſſances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Daſtier, étoit bien propre à me faire rêver ſur une pareille réſolution avant de l'exécuter. Je déſirois paſſionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait eſpérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainſi, vinrent les perſécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage, & ſurtout pour celui de Corſe. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me réfugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chaſſé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, ſurtout avec la précipitation qu'on me preſcrivoit. Il eſt vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impoſſible à exécuter: car du milieu de cette ſolitude enfermée, au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux

& voitures pour ſortir de l'isle & de tout le territoire ; quand j'aurois eu des aîles, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à ſa lettre ; & je m'empreſſai de ſortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on diſposât de moi, je me déterminai, ſur l'invitation de milord Maréchal, au voyage de Berlin, laiſſant Thérèſe hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & dépoſant mes papiers dans les mains de Du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminaſſe mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon aſyle, j'eus une affluence de viſites du voiſinage, & ſurtout de B.....s, qui venoient avec la plus déteſtable fauſſeté me flagorner, m'adoucir & me proteſter qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'in-

fréquence du Sénat pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, disoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de consolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de Bienne, petit état libre enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'assurant qu'ils désiroient avec empressement de m'y recevoir, qu'ils se feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avois souffertes, que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de personne, & que tous les citoyens étoient unanimément déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fût contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne & des environs, que de Berne même, & entr'autres

du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suiſſe, & que ſes talens & ſes principes me rendoient intéreſſant. Mais des ſollicitations moins prévues & plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, ſecrétaire d'ambaſſade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à ſon invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il paroiſſoit prendre à moi. Je ne connoiſſois point du tout M. Barthès; cependant, je le voyois mettre à ſes diſcours la chaleur, le zèle de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me perſuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ſes habitans, avec leſquels il ſe montroit ſi intimément lié, qu'il les appela pluſieurs fois devant moi, ſes patrons & ſes pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours ſoupçonné M. de C.....l d'être l'auteur caché de toutes les perſécutions que j'éprouvois en Suiſſe. La conduite du réſident de France à Genève; celle de

l'ambaſſadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces ſoupçons; je voyois la France influer en ſecret ſur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuchâtel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puiſſant que le ſeul duc de C.....l. Que pouvois-je donc penſer de la viſite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroiſſoit prendre à mon ſort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches ſous les careſſes. Je cherchois avec ſurpriſe la raiſon de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas aſſez ſot pour croire qu'il fit cette démarche de ſon chef, j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens ſubalternes cette intrépidité généreuſe qui, dans un poſte ſemblable, avoit ſouvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bien-

veillance; depuis ſon ambaſſade, il m'avoit encore donné quelques ſignes de ſouvenir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure: invitation dont, ſans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité ſi honnêtement par les gens en place. Je préſumai que M. de Beauteville, forcé de ſuivre ſes inſtructions en ce qui regardoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des ſoins particuliers, cet aſyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille ſous ſes auſpices. Je fus ſenſible à cette attention, mais ſans en vouloir profiter, & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aſpirois avec ardeur au moment de rejoindre milord Maréchal, perſuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberguer m'accompagna juſqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la deſcente du bateau. Nous dînâmes tous enſemble à l'auberge, & en y arrivant, mon premier ſoin fut

de faire chercher une chaiſe, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Meſſieurs reprirent leurs inſtances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des proteſtations ſi touchantes que, malgré toutes mes réſolutions, mon cœur qui n'a jamais ſu réſiſter aux careſſes, ſe laiſſa émouvoir aux leurs: ſitôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent ſi bien leurs efforts, qu'enfin je me laiſſai vaincre, & conſentis de reſter à Bienne, au moins juſqu'au printemps prochain.

Auſſitôt Wildremet ſe preſſa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre ſur un derrière, au troiſième étage, donnant ſur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiſeur. Mon hôte étoit un homme de baſſe mine & paſſablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domeſtiques, & triſtement reclus dans ma chambre ſolitaire, j'étois dans le plus riant pays du

monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empreſſement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en paſſant dans les rues rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à reſter là, quand j'appris, vis, & ſentis même dès le jour ſuivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard; pluſieurs empreſſés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me ſignifier le plus durement qu'on pourroit un ordre de ſortir ſur le champ de l'état, c'eſt-à-dire de la ville. Je n'avois perſonne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit diſparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que ſa recommandation m'eut mis en grande faveur auprès des patrons & des pères qu'il s'étoit donné devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maiſon proche la ville, m'y offrit cependant un aſyle, eſpérant, me dit-il,

il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas aſſez flatteur pour me tenter de prolonger mon ſéjour chez ce peuple hoſpitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà paſſé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour ſortir de tous leurs états, & je ne laiſſois pas, connoiſſant leur dureté, d'être en quelque peine ſur la manière dont ils me les laiſſeroient traverſer, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de LL. EE. il crut dans ſa généroſité me devoir un témoignage public qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de ſortir de ſon bailliage pour venir me faire une viſite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, & loin de venir incognito il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans ſon caroſſe avec ſon ſecrétaire, & m'apporta un paſſe-port en ſon nom, pour traverſer l'état de Berne à mon aiſe & ſans crainte d'être inquiété. La viſite me toucha plus que le paſſe-port. Je n'y aurois

guère été moins ſenſible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de ſi puiſſant ſur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injuſtement opprimé.

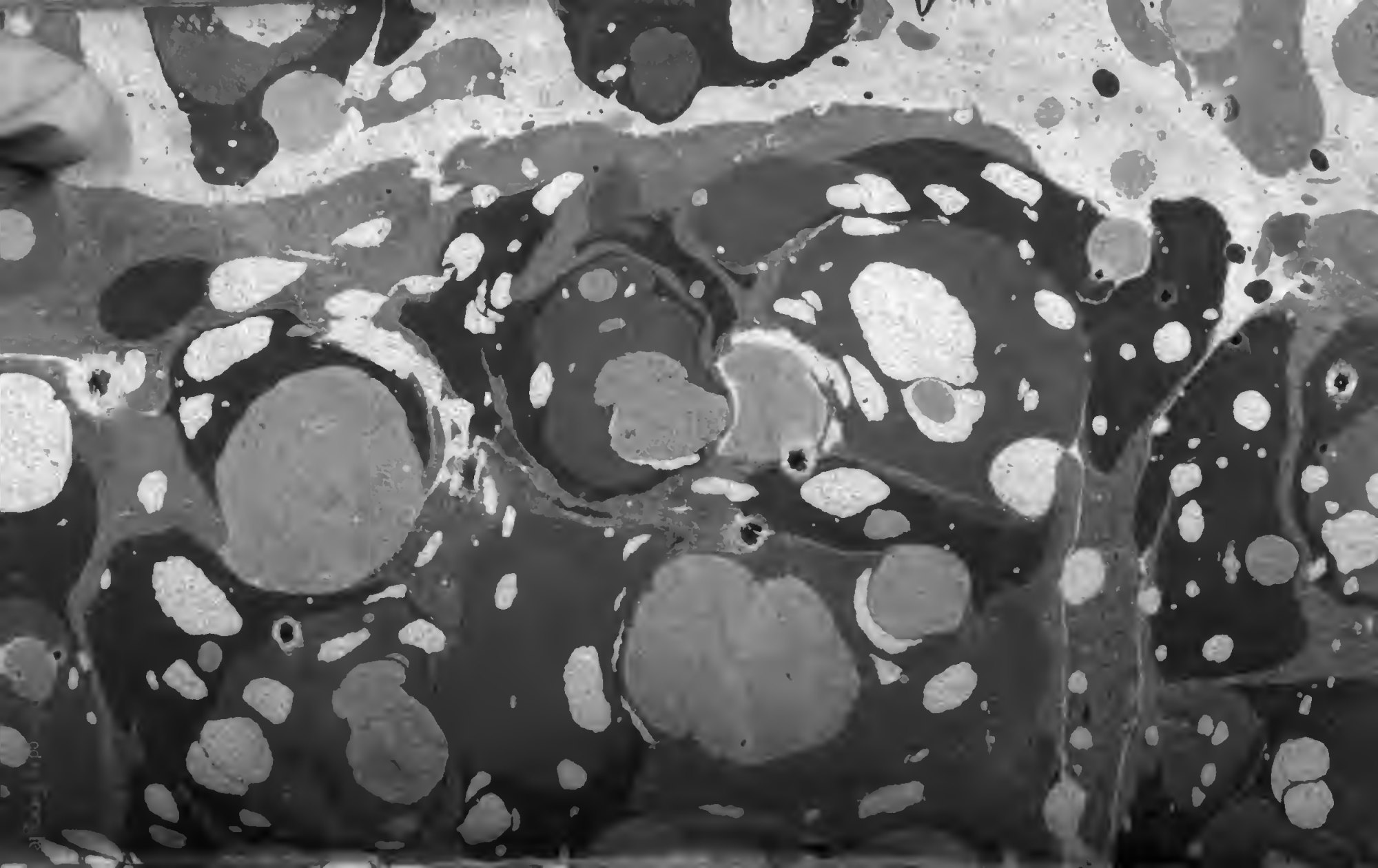
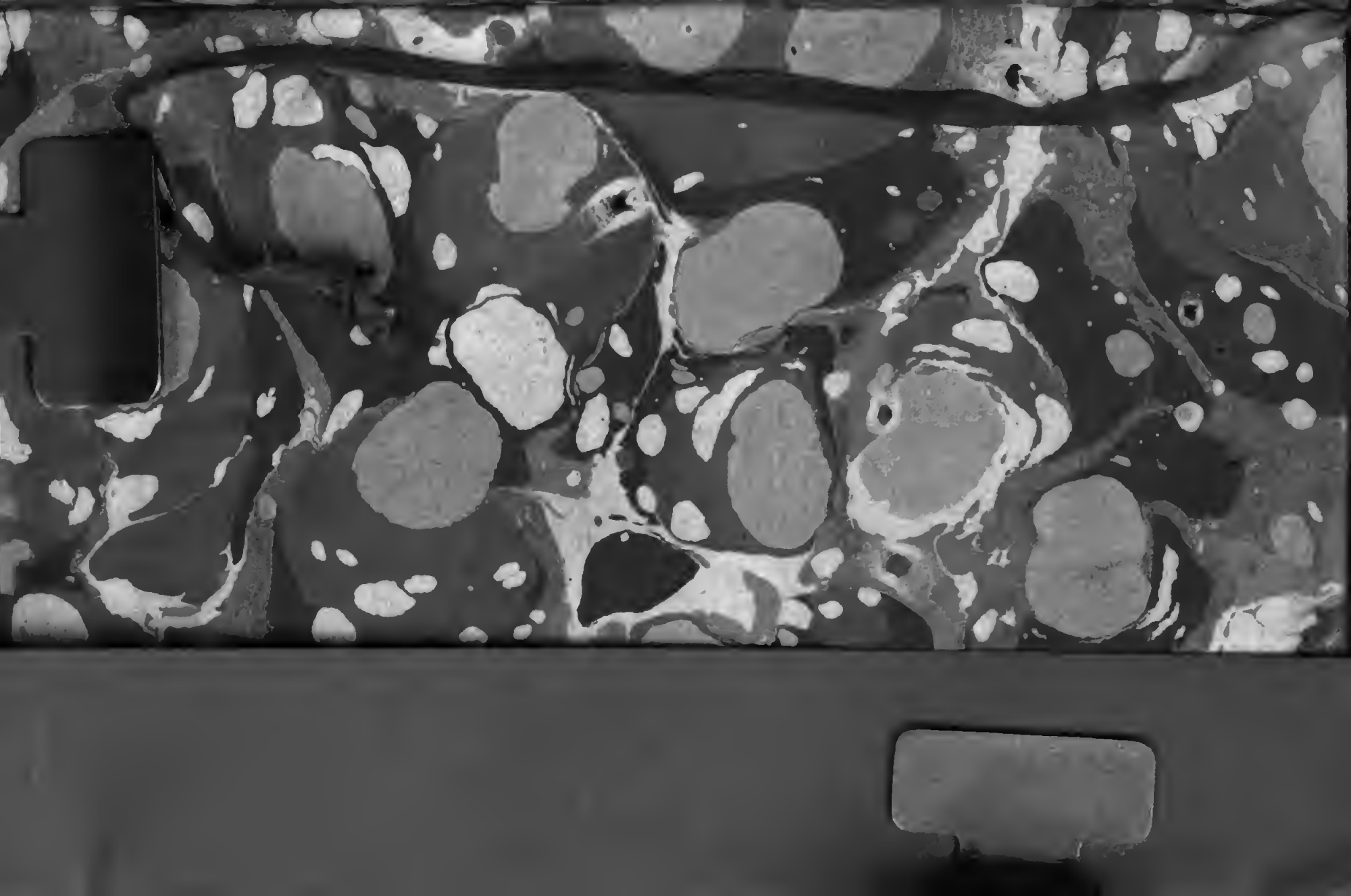
Enfin, après m'être avec peine procuré une chaiſe, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérese à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contremander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau déſaſtre. On verra dans ma troiſième partie, ſi jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux Dames qui vouloient diſpoſer de moi après m'avoir, à force d'intrigues, chaſſé de la Suiſſe où je n'étois pas aſſez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui ſuit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mde. la

comteſſe d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mde. la marquiſe de Meſme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité; ſi quelqu'un ſait des choſes contraires à ce que je viens d'expoſer, fuſſent-elles mille fois prouvées, il ſait des menſonges & des impoſtures, & s'il refuſe de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je ſuis en vie, il n'aime ni la juſtice ni la vérité. Pour moi je le déclare hautement & ſans crainte: Quiconque, même ſans avoir lu mes écrits, examinera par ſes propres yeux, mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaiſirs, mes habitudes, & pourra me croire un malhonnête homme, eſt lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainſi ma lecture & tout le monde ſe tut. Mde. d'Egmont fut la ſeule qui me parut émue; elle treſſaillit viſiblement, mais elle ſe remit bien vîte, & garda le ſilence ainſi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

Fin du ſecond Volume.

Österreichische Nationalbibliothek
+Z198432105